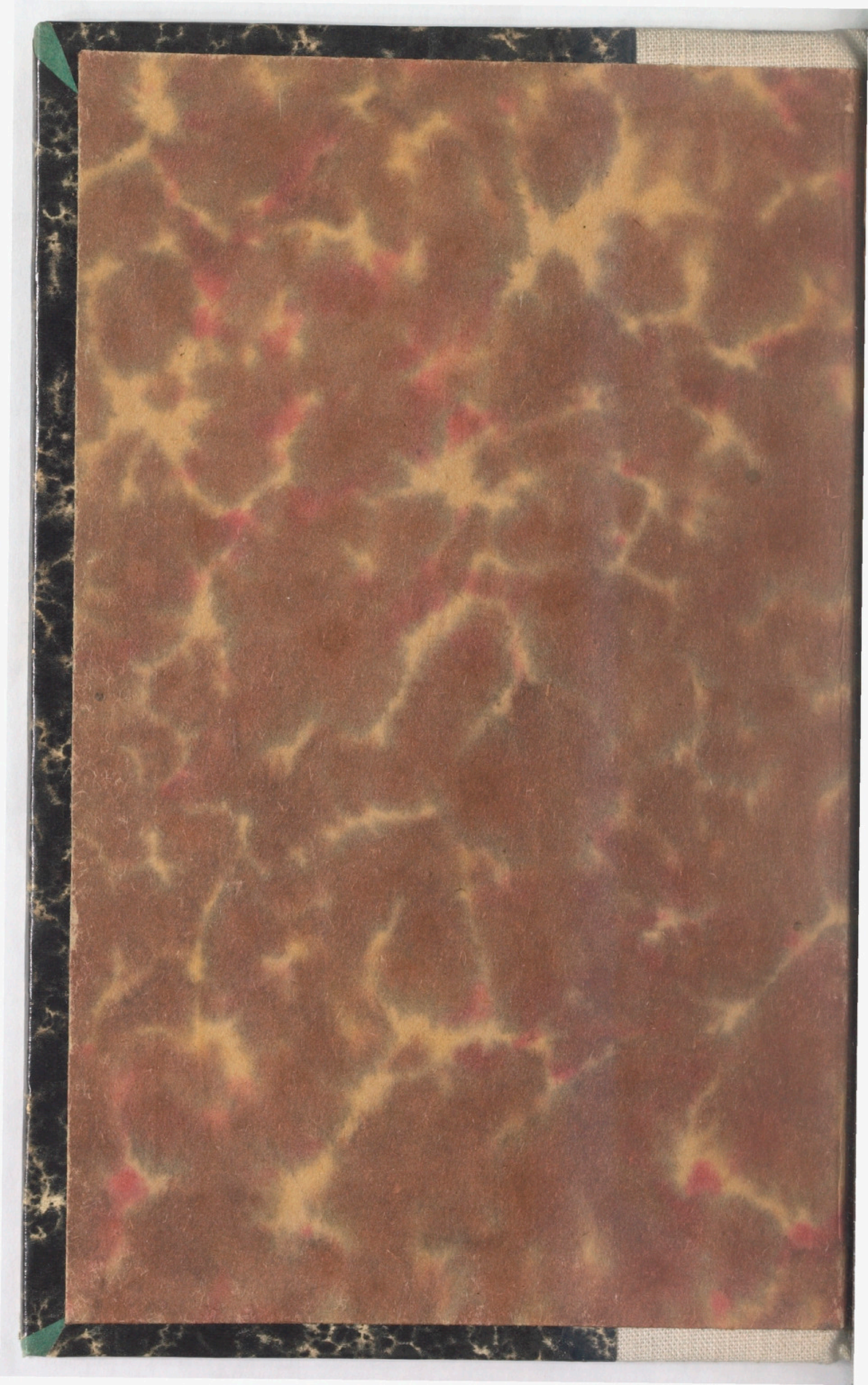
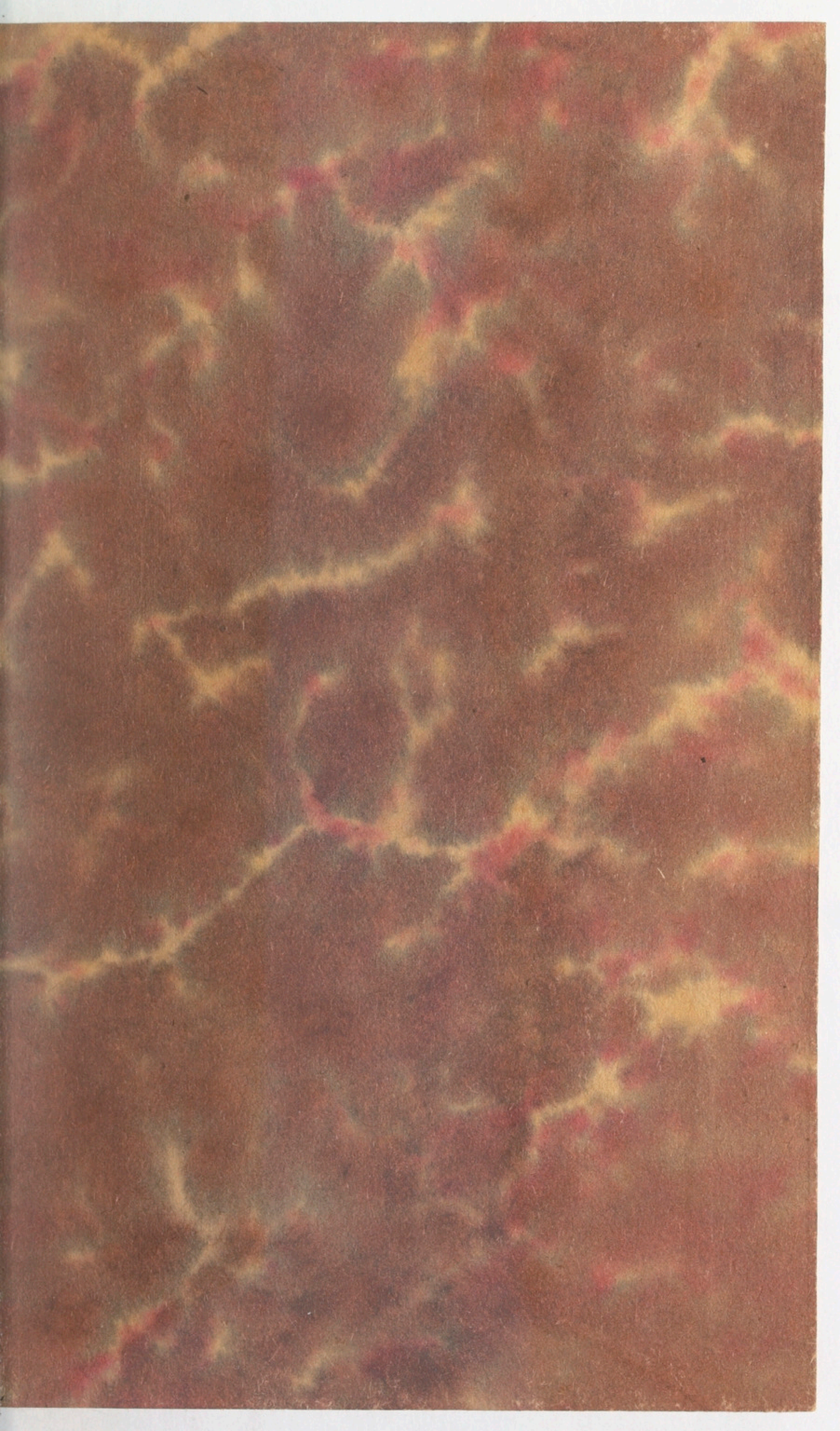
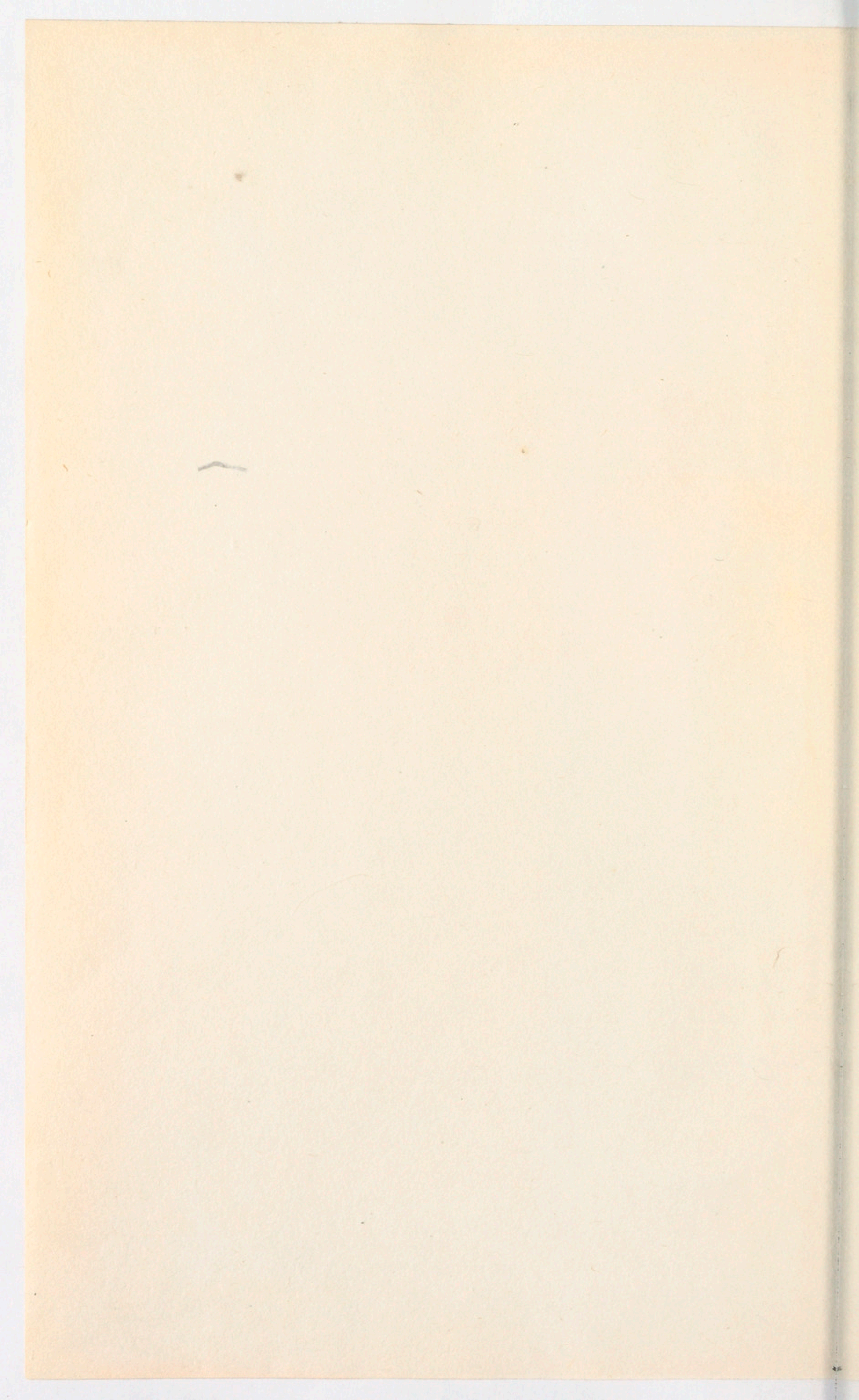


Les Fous, les Pauvres Fous et la Sagesse qu'ils enseignent / Docteur Maurice de Fleury









Dr Maurice de Fleury
De l'Académie de Médecine

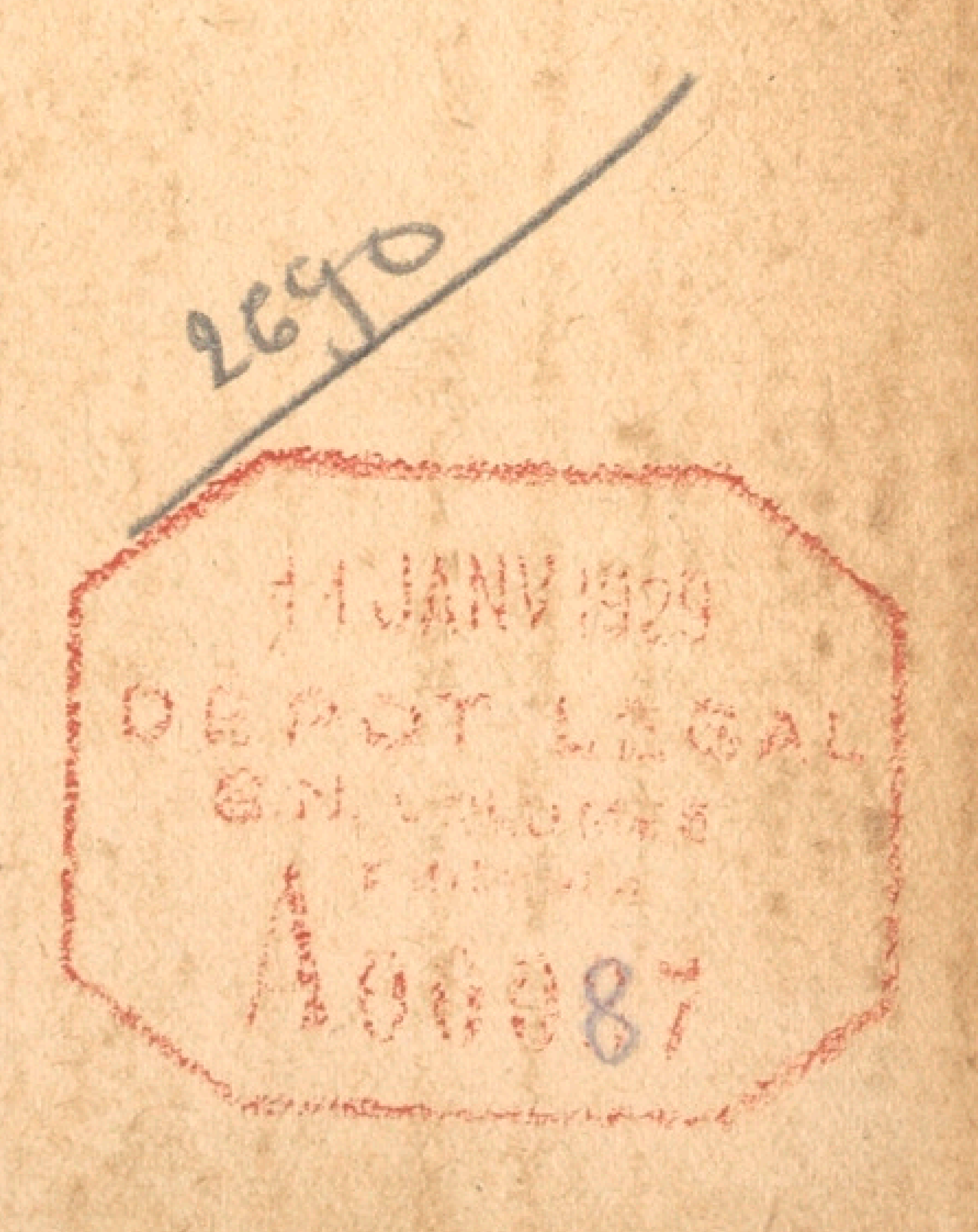
Les Fous Les Pauvres Fous et la Sagesse qu'ils enseignent



Librairie Hachette



Les Fous
Les Pauvres Fous
et la Sagesse qu'ils enseignent



Dr Maurice de Fleury
De l'Académie de Médecine

Les Fous
Les Pauvres Fous
et la Sagesse qu'ils enseignent



Librairie Hachette

A M. Henri Bergson.

Monsieur et très honoré Maître,

PERMETTEZ-MOI de vous dédier le petit livre que voici. Il est, sur bien des points, fort éloigné de vos doctrines. Je vous l'offre pourtant : c'est l'hommage d'un médecin psychiatre à un philosophe illustre que la médecine neuro-psychiatrique a longtemps méconnu

Notre point de départ est différent du vôtre. Dès le début, vous aviez déjà vos certitudes. Il semble que vous ayez donné votre premier ouvrage ayant conçu qu' « il n'y a qu'un moyen de réduire le monisme, aller le chercher sur son propre terrain ». Nous n'avions point de pensée préconçue.

Médiocrement entraînés aux spéculations de la métaphysique, accoutumés, par l'éducation que nous donne l'école, à observer bien plus qu'à méditer ou à poursuivre des raisonnements ingénieusement enchaînés, les spécialistes des maladies de l'esprit ont eu, d'abord, quelque peine à vous suivre.

En éclairant la médecine par la comparaison

systématique des symptômes aux lésions, en nous dotant de la méthode anatomo-clinique, le grand Laënnec a fait aux gens de notre métier le plus magnifique présent. C'est vraiment à dater de lui que le nom de science put être appliqué à notre art. Tout alla pour le mieux tant qu'il ne s'est agi que de cirrhoses, de pneumonies ou bien de cardiopathies. Mais il y a des maladies où la manifestation morbide touche à la fois au physique et à l'intellect. Une hémorragie cérébrale, sectionnant les fibres du cerveau, dévastant un point limité de l'écorce grise ou de la substance blanche sous-jacente, prive l'homme de tel de ses mouvements volontaires ou de l'usage du langage articulé. De grandes lésions progressives, envahissant le système nerveux central, déterminent ces psychoses, d'évolution chez les enfants, d'involution chez les vieillards, où il semble bien que l'esprit suive assez exactement le sort de la substance cérébrale détruite, disjointe ou sclérosée. Cela nous amenait au seuil de la philosophie, et nous nous sentions inclinés, le plus honnêtement du monde, à mêler quelque peu le cérébral et le mental. Vous qui nous avez été sévère, avouez que nous n'étions pas tout à fait sans excuses.

En présence d'un enfant ou d'un adulte idiot dont, à la lettre, l'entendement nous est imperceptible, en présence d'un être humain qui ne discerne pas, ne fixe pas son attention, ne juge pas, ne choisit pas, ne réagit que machinalement par les plus sommaires réflexes, nous nous étonnions du mystère. L'anatomie pathologique nous a appris un jour que l'atrophie du cerveau accom-

pagne invariablement cette suppression de toute vie morale appréciable. Nous en avons conclu, trop hâtivement, paraît-il, à une relation de cause à effet ; plus simplement encore, nous nous sommes demandé où peut bien être l'âme chez ces déshérités. A quoi vous avez répondu que le propre de l'âme c'est d'être sans être nulle part et que nous avions tort de tout vouloir localiser... Nous ne nous sommes pas sentis pleinement satisfaits.

Votre puissante dialectique a eu sur nous un tout autre pouvoir persuasif lorsque, vous attachant à l'étude de la démence sénile, vous souligniez très justement qu'ici les lésions sont diffuses, poussées à l'aveuglette, en désordre complet, et que, pourtant, la perte progressive de la mémoire, des diverses mémoires, se fait invariablement en ordre regulier, selon les lois solidement établies par Ribot. La force de votre argument se sent, ici, très vivement. Et, de même, quand vous montrez les aphasiques récupérant, en un moment d'émoi, des mots qui semblaient bien à tout jamais perdus, anatomiquement détruits dans leur mémoire.

Chez nos malades atteints de paralysie générale, le parallélisme nous apparaît complet entre l'évolution irritative, puis destructive de la méningo-encéphalite et l'écroulement progressif de l'intellect. Ici et là, même chaos. Mais voilà que la thérapeutique par l'impaludation, qui a valu le prix Nobel de médecine au professeur Wagner von Jauregg (de Vienne) — sans abolir les lésions anatomiques et en touchant à peine aux signes biologiques qui les traduisent aux yeux du clinicien, — res-

titue de façon quelquefois saisissante le fonctionnement plus ou moins complet de l'esprit. Que dureront ces résurrections? Nous ne le savons pas, faute de longue expérience. Les faits, pourtant, sont maintenant assez nombreux pour que nous puissions être amenés, un jour ou l'autre, à en tirer une leçon de prudence et de modestie. Nous ne pouvons que gagner à nous borner aux constatations et à nous abstenir de faire de la métaphysique sans le savoir, comme vous nous l'avez spirituellement reproché.

Vous avez reconnu que nos plus solides observations sur le fonctionnement cérébral perturbé étaient vraiment mal compatibles avec l'ancienne métaphysique intransigeante, laquelle *a priori* creusait le plus infranchissable abîme entre l'esprit et le sôma. Selon votre propre expression, vous avez « fait descendre l'esprit aussi près que vous avez pu de la matière » et vous n'avez pas craint « de vous salir les mains » en maniant de la substance cérébrale altérée. Vous avez voulu « faire, du spiritualisme, de toutes les doctrines, la plus empirique par sa méthode, la plus métaphysique par les résultats. » Quiconque a pris la peine de vous lire peut vous trouver parfois subtil à force de profondeur, mais ne saurait vous refuser la compétence.

Vous, le maître de l'Intuition, vous avez fait avec une grande pénétration la critique patiente et serrée d'observations anatomo-cliniques insuffisamment décisives. Vous avez conduit la plupart des neurologistes à renoncer à ce que la doctrine des localisations cérébrales — que je tiens pour inébranlable — avait d'un peu sommaire

et grossier, alors qu'elle imaginait le cerveau comme un assemblage de compartiments où s'endorment, avec pouvoir de s'éveiller par la mémoire, nos images et leurs associations.

Avec cette autorité magistrale et ce pouvoir de séduction qui sont en vous, vous nous avez dit : « La mémoire est autre chose qu'une fonction du cerveau et il n'y a pas une différence de degré, mais de nature, entre la perception et le souvenir. » Et encore : « L'esprit déborde le cerveau de toutes parts et l'activité cérébrale ne répond qu'en partie à l'activité mentale. » A vrai dire ce débordement de l'esprit, je m'efforce vainement de le voir aussi large que vous le concevez. Il n'a fallu, pour le discerner, rien de moins que la magnifique profondeur de vos méditations. En vérité, à nos yeux qui s'efforcent de regarder honnêtement, le fonctionnement cérébral et celui de l'esprit coïncident presque partout, sauf, cependant, en quelques points assez rares, mais qui me semblent vraisemblables depuis votre démonstration. Cela suffirait certes pour inciter à réfléchir les agnostistes les plus déterminés. Aussi bien voyons-nous des savants considérables, le professeur Pick (de Prague), le professeur Monakow, anatomiste et clinicien illustre, et son très distingué collaborateur le Dr Mourgue, vous tenir pour un grand précurseur. L'un d'eux a même écrit : « pour un neurologiste de génie. »

***

L'étude des maladies mentales et de cette psychologie renouvelée qu'en ont tirée Delmas

et Boll m'amène à des rapprochements, que d'abord je n'attendais point, avec certaines de vos conceptions les plus fameuses. Et je veux les énumérer.

1° Nous savons qu'ont toujours échoué jusqu'à présent les recherches immenses, vainement acharnées à découvrir l'équivalent physico-chimique de la pensée. Nous ignorons encore tout des modifications organiques qui accompagnent le fait psychique. Belmondo a comparé l'appareil cérébral à un simple commutateur. En dépit des appareils admirables qu'il inventa, Atwater, tout comme les autres, incline à croire que l'instrument de la pensée n'est pas une machine qui consomme de l'énergie (1) ;

2° Une des deux grandes catégories de psychoses se constitue de maladies mentales qui ne semblent s'accompagner d'aucune lésion anatomique décelable du système nerveux central : ce sont les maladies de l'affectif ou, si l'on veut, de l'âme: Elles s'opposent aux autres psychoses, d'origine toxi-infectieuses, accompagnées de lésions anatomiques du cerveau et qui sont maladies de l'intellect proprement dit ;

3° La connaissance des lois de la psychiatrie nous commande de distinguer l'intellectuel de l'affectif (2). Et, quelle que soit notre vénération

(1) Voir mon rapport au premier Congrès international d'hygiène alimentaire : *Régime et ration alimentaire du travailleur intellectuel.*

(2) Dans un récent ouvrage qui paraît appelé à un grand retentissement dans le monde scientifique et philosophique, le professeur von Monakow et le Dr Mourgue donnent à ce que nous nommons l'affectif le nom d'instincts ; ils appellent *hormé* la matrice des instincts. C'est à leurs yeux une tendance de l'organisme vers une sécurité, une préservation, un enrichissement en diverses directions. Ces deux savants ont pu montrer que, chez les invertébrés, et notam-

pour l'Entendement qui fait la noblesse de l'homme, il nous faut constater que, pour ce qui est du comportement dans la vie, l'affectif, est, en fait, beaucoup plus efficace que l'Intelligence, belle et froide lumière;

4° Comme vous, nous sommes conduits à discerner un Moi fondamental que cache et farde tant bien que mal l'apport incessant du dehors. Ce moi profond, l'essentiel de la personne humaine, est fait de nos constitutions natives. Il est inaltérable;

5° Tout nous porte à penser, comme vous, que c'est bien l'âme humaine qui se détermine elle-même et que les sollicitations du monde extérieur ne sont guère que prétexte à déclenchement. Et cependant la liberté humaine nous apparaît singulièrement restreinte du fait que l'âme ne choisit point ses constituantes, à elle léguées par la longue suite ancestrale ;

6° Nous comprenons enfin que vous ayez exalté la sublime intuition en la comparant aux lenteurs, aux précautions, aux scrupules de la méthode discursive : nous avons vu des génies purement littéraires découvrir inconsciemment nos classifications psychologiques et les dépeindre exactement au rang qui leur convient, un, deux ou trois siècles avant que la science médicale les ait décrites et mises en leur place.

ment chez les vers *turbellariés*, on observe la distinction fondamentale de la sphère de l'instinct et de la sphère de causalité.

Ces deux physiologistes, qui sont aussi des médecins, ont insisté très justement sur le mécanisme d'autorégulation compensatrice, réparatrice et créatrice, caractéristique des êtres vivants, lesquels ne sont donc pas de simples mécaniques. Cette conception se rapproche beaucoup de l'évolution créatrice et de l'élan vital de M. Bergson.

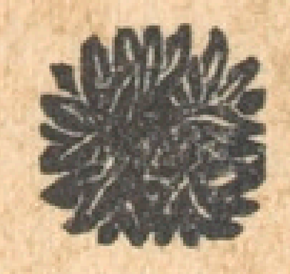
Et cependant, comme le génie intuitif est infiniment rare à ce degré de perfection, nous pensons tout de même que la sagesse commande la plupart du temps la méthode prudente des vérifications et qu'une très grande part du trésor de l'humanité réside dans ces notions démontrées à quoi s'attache la science.

Voilà, je crois, les points où votre doctrine paraît prendre contact avec la science neuro-psychiatrique.

L'on voit des hommes religieux, d'autres antireligieux, s'irriter passionnément au moindre argument, le plus honnête, dont pourraient s'offusquer leurs croyances, ou bien leurs certitudes négatives. J'ai dit ici, sans souci de plaire à l'un ou à l'autre parti, ce que la réflexion sur les choses de mon métier de psychiatre m'incline à croire vrai.

Je vous prie d'agréer l'hommage de ma plus haute considération.

M. F.



LES FOUS
LES PAUVRES FOUS
ET LA SAGESSE QU'ILS ENSEIGNENT

PREMIÈRE PARTIE

INITIATION

I

LEUR ASILE

Il faut savoir franchir un triste seuil. C'est le courage nécessaire à qui met au-dessus de tout le plaisir de comprendre.

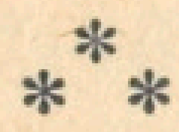
Hautes murailles grises et barreaux aux fenêtres, la maison que voici — sombre sans doute, et moins pourtant qu'on ne le dit communément — abrite tout l'ensemble, maintenant ordonné, des maladies de l'âme et les hautes leçons de leur expérience : ce lieu de désolation est un palais plein de trésors. Le plus précis et le plus sain, en moderne psychologie, c'est ici que nous l'apprendrons, grâce à la connaissance des perturbations durables ou fugaces, profondes ou légères, globales ou partielles, de notre entendement ou de notre affectif. L'horloger malhabile encore, car la thérapeutique ration-

nelle est jeune en ce vieux monde, tâtonne pour remettre à neuf la machine abîmée. Mais, ô merveille, ces désordres ne sont point le chaos ; les altérations de l'âme, comme le reste de la nature, sont régies par des lois. En découvrant ces lois, le chercheur s'initie — partant il peut initier les autres — aux rouages sublimes de la mécanique mentale. L'intelligence du morbide mène à comprendre le normal.

Homme, qui veux percer le secret de tes actes, dont parfois tu t'étonnes quand tu les as commis, qui veux savoir pourquoi tu fais ce que tu fais, c'est ici qu'il faut pénétrer ; et je m'offre pour guide, ayant acquis, je veux le croire, l'expérience nécessaire.

Sans doute n'y trouverons-nous point ce qui permet de s'exalter jusqu'aux sommets vertigineux de la métaphysique. Mais si nous sommes curieux des mystères de la personne humaine, de ce qu'elle apporte en naissant et de ce que lui confère, au jour le jour, la vie ; si nous aimerions de savoir qui l'emporte des froides lumières de l'esprit ou des sourdes puissances de l'affectivité ; si nous avons conçu l'espoir de refondre à neuf la vieille classification des facultés de l'âme, ne serait-ce que pour définir, enfin, la volonté ; si nous connaissons le souci du

mérite et du démérite ; si nous avons à cœur de discerner le bon et le mauvais larron ; si nous avons nourri l'espoir de rendre, grâce à l'honnête exactitude de l'observation médicale, quelque vigueur active à la morale, présentement bien assoupie, des philosophes, frappons à cette porte : les fous, les pauvres fous vont nous enseigner tout cela.



D'ailleurs, franchi le seuil de la demeure où, pour un temps ou pour toujours, libres ou maintenus, consentants ou protestataires, vivent nos patients, l'attente quelque peu anxieuse du visiteur profane s'apaise vite à la vue des grands arbres et des fraîches pelouses et des fleurs en corbeille et de l'ordre et du calme qui règnent manifestement.

Eh quoi ! des fous, ces gens qui lisent ou devisent paisiblement à l'ombre du feuillage et qui cheminent bien gentiment avec leur infirmier tout au long d'une allée?... Il faudra nous débarrasser tout à l'heure de ce mot « fou », si parfaitement vide de sens précis. Pour nombre de personnes, il signifie des furieux qui grimpent aux murailles et tentent d'étrangler quiconque les approche. La très grande majorité des

patients de nos asiles se constitue de cas bénins : sur cent personnes que voilà dans cette maison de santé, soixante-quinze ou quatre-vingts seront guéries dans le cours de l'année et reprendront, comme si presque rien ne s'était passé, leur place au foyer domestique.

Cependant, tout au fond du parc, venus d'un bâtiment plus sévèrement clos, voici des cris exaspérés à vous serrer le cœur. Approchez-vous pour mieux entendre : un flux incessant de paroles, des phrases sonores ou des vers déclamés emphatiquement, des injures, des chants, des calembours, des gaillardises... Et ce n'est point, vous le voyez, un malheureux que l'on torture : c'est un excité maniaque qui fait beaucoup de bruit, mais qui ne donne pas du tout le sentiment d'une souffrance.



Ce fut, jadis, beaucoup plus sombre, assurément. Le traitement humain des maladies mentales date, en vérité, de Philippe Pinel dont l'Académie de Médecine célébra, l'an dernier, l'anniversaire par des discours à sa juste louange (1).

(1) Éloges de Pinel, *Bulletin de l'Académie de Médecine*, séance du 31 mai 1927.

Avec un peu d'imagination, nous pouvons nous représenter ce que furent, durant des siècles, les repaires où l'homme, en équilibre mental approximatif, tenait peureusement, pour se garer de leurs fureurs, ses frères à l'esprit perdu.

On entendait de loin leurs vociférations avec le bruit glacial (1) de leurs chaînes. De près, on était étourdi de vacarme et suffoqué d'odeurs immondes. Par centaines, ils croupissaient dans le jour pâle et l'écœurante humidité des loges, et pêle-mêle : enfants idiots, asymétriques avortons, vêtus de laine grise et de chaussons toujours souillés, mélancoliques anxieux en méditation de suicide ; alcooliques en querelle avec leurs hallucinations visuelles ; délirants chroniques répondant d'un sourire entendu ou bien d'une brutale injure aux invisibles interlocuteurs qui ne les quittent jour ni nuit ; déments séniles retournés à l'enfance, les débris de leur âme vivant parmi les morts ; déments paralytiques secoués de la tête aux pieds par un tremblement sans répit, fronts désormais vidés de tout entendement ; excités maniaques à la voix éraillée à force de hurler, ivres de vigueur débordante et de gaieté féroce. Un pandémonium

(1) Cette épithète est de Scipion Pinel, fils de Philippe.

à la Milton, en vérité. C'était ainsi à Paris, en province et dans l'Europe entière (1).

Mal instruits, mal guidés, les gardiens d'autrefois ne savaient point voir des malades dans ces méchants et ces sournois, dans ces brutes impures, sans doute possédées du diable. Le diable, pensez donc, on a bien le droit de cogner ! Tous, sans doute, là comme ailleurs, n'étaient pas tout à fait dénués de pitié. Mais ivrognes eux-mêmes, — il faut bien boire un peu pour se consoler du métier, — avides des quelques liards que l'on pouvait soustraire à tel insane ou à ses rares visiteurs, las d'inutiles nettoyages, exaspérés par les injures, le danger, les crachats au visage, ces infirmiers de bagne avaient bien probablement la main dure.

Mais vint Pinel, aidé du fidèle Pussin. Sa voix, d'abord mal entendue, ne cessait de redire : « Les aliénés, loin d'être des coupables qu'il faut punir, sont des malades dont l'état pénible mérite tous les égards

(1) Jean-Étienne-Dominique Esquirol (1772-1840), successeur de son maître Pinel à la Salpêtrière, avait visité la plupart des établissements spéciaux de France et d'Europe. Voici les impressions qu'il rapportait de ses voyages :

« Je les ai vus couverts de haillons, n'ayant que la paille pour se garantir de la froide humidité du pavé sur lequel ils sont étendus. Je les ai vus grossièrement nourris, privés d'air pour respirer, d'eau pour étancher leur soif, et des choses les plus nécessaires à la vie. Je les ai vus livrés à de véritables geôliers, abandonnés à leur brutale surveillance. Je les ai vus dans des réduits étroits, sales, infects, sans air, sans lumière, enchaînés dans des antres où l'on craindrait de renfermer des bêtes féroces.... »

dus à l'humanité souffrante et dont on doit chercher à rétablir la raison égarée.... » Peu à peu, à ce verbe sans cesse affermi, se soumirent législateurs, administrateurs, employés subalternes, et tout s'humanisa. La révolution qui, stupidement, mettait à mort un Lavoisier, se donnait le mérite d'humaniser les hôpitaux, les asiles et les prisons, opprobre de l'ancien régime (1).

Élève et continuateur de Philippe Pinel, non moins humain que lui, plus grand clinicien, Esquirol — à qui nous devons cette admirable loi de 1838 que maintenant encore on a tant de peine à parfaire — réalisa la maison de santé moderne, hygiénique et protectrice, organisée pour maintenir sans faire souffrir et pour traiter. Sa maison de santé d'Ivry, avec ses pavillons libres, sa galerie des hommes, sa galerie des femmes, a été, partout ou presque, copiée.

Plus tard, notre Magnan montra comme on peut se passer, plus fréquemment qu'on ne pensait, de la camisole de force et des moyens de contention, préconisa l'alitement systématique. Ses disciples de France et de l'étranger en vinrent, voici trente ans, au système de la porte ouverte appliqué pour

(1) Qui n'a point lu la description poignante des hôpitaux dans l'ouvrage de P. de Ségur, *Au couchant de la Monarchie*, et les pages inoubliables d'Henri Lavedan dans son récent volume, *Monsieur Vincent, aumônier des Galères* ?

les fous tranquilles dont on est assuré qu'ils ne feront de mal ni à autrui ni à eux-mêmes : les colonies familiales dégorgèrent nos asiles de leur trop-plein.

En France, et presque partout aujourd'hui, publiques ou privées, modestes ou somptueuses, les maisons de santé sont tenues avec soin, avec sagesse, avec bonté par des hommes ayant fait leurs preuves de savoir. On y voit dominer un grand respect de la personne humaine, fût-elle affreusement déchue.

Et c'est partout un noble élan vers l'hygiène préventive et la thérapeutique. A mesure que nous apprenons à mieux connaître la véritable cause de telle maladie mentale, les lésions qui la provoquent, les perturbations des humeurs dont elle s'accompagne, nous savons que nous nous approchons un peu du but rêvé : parfaitement comprendre pour guérir à coup sûr. Hélas ! à mesure que nous creusons plus avant dans la mine, le trésor convoité semble se dérober à la main qui veut le saisir. Notre science nous révèle avant tout les difficultés du problème, des cent problèmes à résoudre.

Pourtant, de grands progrès sont obtenus ; d'autres sont proches. Nous savons rendre aux anxieux la paix et le sommeil ; nous préservons du suicide, s'ils ont recours à

nous, les malheureux que le tourment moral détache du plaisir de vivre ; nous parvenons le plus souvent à désintoxiquer les confus ; la prophylaxie des maladies spirochétiques se réalise chaque jour ; les rémissions émouvantes et les arrêts, peut-être, de la paralysie générale au moyen des inoculations malariennes sont un sujet d'admiration pour tous les esprits attentifs.

L'effort des chercheurs, éparpillé d'abord faute d'un plan préétabli, s'organise logiquement grâce au classement méthodique des maladies mentales, comme on verra plus loin. J'ai formulé depuis longtemps l'espoir de voir se concentrer les investigations sur ces psychoses *hébéphréniques*, les plus cruelles je crois bien, parce qu'elles frappent la jeunesse et durent au long d'une vie. Il s'est trouvé des gens de cœur et de fortune touchés par ce mal désolant dans la personne d'un être cher ; ils ont voulu que leur douleur se muât en bienfait. Grâce à leur don splendide, des recherches se poursuivent ardemment sur tout le territoire, dans nos laboratoires et nos services de clinique. Nous attendons, nous espérons.

II

PRÉCISIONS

Anatole France, si je me souviens bien, a dit que la science est la substance même des lettres, et je voudrais l'en croire, maintenant qu'il me faut définir et décrire. Il n'est vraiment rien de plus malaisé, un exposé de cette sorte risquant fort de glisser aux platitudes du genre didactique et de tourner à la leçon, par trop élémentaire pour les gens du métier, un peu pédante pour les autres. Du grand Lucrèce au glacial et subtil Fontenelle et, de nos jours, au beau poète en prose de *la Vie des Abeilles* et *des Termites*, que d'exemples décourageants de cet art difficile ! Faute de mieux, il faudra bien se contenter de la simplicité et de la clarté qui me sont chères.

Le présent ouvrage n'est, d'ailleurs, pas de simple vulgarisation. Il esquisse à grands traits l'essentiel de nos connaissances classiques, mais il expose aussi des conceptions personnelles ou adoptées et devenues un peu les miennes par tous les soins que je leur ai donnés. La classification que l'on va voir des maladies mentales et plus d'un détail descriptif, et tout le renouveau de la

psychologie et le remaniement des facultés de l'âme, on ne les trouverait ni dans les traités de psychiatrie, ni dans les traités de psychologie, même récents, mais seulement dans les publications trop rares de mes amis Achille Delmas et Marcel Boll (1) ou dans les miennes (2).

***

On parle de fous dans le monde. Volontiers on nous interroge, et d'une curiosité que l'on voit nuancée d'alarme. Touchant l'aliénation mentale en général ou touchant tel malade illustre, on entend chaque jour — fût-ce dans les milieux intellectuels le plus délicatement raffinés — des opinions si tranchées, des phrases si catégoriques, si radicalement inexactes et voire si déraisonnables que, vraiment, il ne paraît pas inutile d'apporter au lecteur épris d'exactitude quelques précisions.

Communément, on dit : C'est un fou !... Est-ce un fou?... comme si l'aliénation mentale était une, tandis qu'elle se constitue de maladies nombreuses et diverses extrêmement, tant par leurs symptômes habituels que par leur origine et leur mode d'évolution.

(1) *La Personnalité humaine, son analyse.*
(2) *Les États dépressifs et la Neurasthénie*, *L'Angoisse humaine*.

Ce terme de folie, les aliénistes ne l'emploient jamais, ayant à leur service des mots beaucoup moins lâches pour désigner telle psychose particulière. Claude Bernard disait qu'on ne peut définir la vie ; et de même je ne pense pas que l'on puisse trouver une phrase satisfaisante pour limiter le sens d'un mot trop plein de choses différentes.

Tous les essais ont été malheureux d'une définition d'ensemble. Voltaire, dans le *Dictionnaire philosophique,* écrit tout bonnement : « La folie, c'est d'avoir des pensées incohérentes et la conduite de même.... Un fou est un malade dont le cerveau pâtit, comme un goutteux souffre aux pieds et aux mains. » Ce n'est point là ce qu'on a dit de mieux. Cette définition, malgré sa modestie, prétend encore trop, car il y a des maladies mentales qu'on nomme *systématisées* et qui, précisément, ont une grande cohérence.

Le prudent et sage Littré s'exprime ainsi : « FOLIE : Dérangement de l'esprit. Dans le langage médical, lésion plus ou moins complète, et ordinairement de longue durée, des facultés intellectuelles et affectives, sans trouble notable dans les sensations et les mouvements volontaires et sans désordre grave ou même apparent des fonctions nu-

tritives et génératrices. » Et certes, il faut louer Littré de distinguer les troubles de l'entendement des maladies de l'affectivité ; mais sa définition n'est pas valable pour certains cas fréquents où l'on observe des mouvements désordonnés, des troubles importants de la nutrition et, dans les cas où nous voyons des illusions, des hallucinations se substituer aux perceptions normales.

La plupart des traités modernes s'abstiennent prudemment d'une définition d'ensemble ; ou bien ils se contentent de dire, tout simplement : « Il faut entendre par psychopathie tout état pathologique quelle qu'en soit la nature, où les troubles mentaux occupent une place prépondérante ; et par psychopathe l'individu qui possède cet état » (Rogues de Fursac).

Mais je demande à m'en tenir à quelques définitions partielles, indispensables : elles gagneront en fermeté ce qu'elles perdront en ampleur. C'est ainsi que nous ne pouvons pas ne pas préciser tout de suite le sens de certains mots, faute de quoi tout resterait obscur.

Le Code (pourtant admirablement rédigé, du moins en ses parties qui datent de sa formation), le Code emploie le mot *démence* tout comme synonyme de maladie mentale

délirante. Dans la langue professionnelle, qui bien évidemment doit faire autorité, le sens du même mot est beaucoup plus restreint. Quelques psychoses seulement aboutissent à la démence, c'est-à-dire à l'affaissement global, progressif et irréparable des facultés proprement intellectuelles : mémoire, imagination, jugement ; et la sphère affective n'est pas même épargnée.

Le mot *délire* désigne un état morbide consistant en un système de convictions d'une fausseté évidente, sauf, bien entendu, pour le malade qui en est atteint.

Certains psychopathes sont sujets aux *illusions*, soit à des perceptions inexactes ; ils déforment un objet réel, le transforment et le complètent, au gré de leur délire.

Tels autres manifestent leur trouble mental par des *interprétations* : une voix qu'on entend dans la chambre voisine, des cris d'enfants dans la cour d'une école, ces bruits qui ne sont pas pour eux, leur esprit malade les mue en allusions, en menaces proférées contre leur personne, contre leurs proches. Une interprétation est une perception inexacte et tendancieuse venue d'une sensation vraie.

Quant aux *hallucinations* véritables, — moins fréquentes à mon avis que ne le croient certains aliénistes, — ce sont des percep-

tions sans objet, des créations de toute pièce. Hallucinations visuelles des grands intoxiqués alcooliques ou cocaïnomanes, ou des confus, hallucinations auditives des déments ou des candidats à la démence, toutes paraissent significatives de lésions de la substance cérébrale, ici légères et là graves, ici transitoires et là définitives. Le pronostic le plus sévère est pour ces hallucinations auditives longuement persistantes, pour ces conversations que poursuivent avec quelque invisible compagnon, dans le silence, certains aliénés, tout comme s'ils répondaient au téléphone à quelque interlocuteur véritable.

C'est par des définitions partielles de cette sorte que doit débuter tout exposé général touchant la psychiatrie. Elles aident à dissiper chez le lecteur, profane ou médecin, ce sentiment d'inextricable, d'impénétrable forêt vierge que donne notre science à quiconque l'aborde pour la première fois. Prenez la table des matières de nos traités classiques et vous y trouverez, fût-ce chez les meilleurs, on ne sait quelle hirsute complexité, mille indécisions pour le classement des psychoses, un sentiment de désordre pénible, un manque de plan général.

Alors qu'il prononça l'éloge du grand aliéniste Magnan, devant l'Académie de

Médecine, le professeur Debove, qui en était le secrétaire perpétuel, critiquait l'état actuel (1918) de la science des maladies mentales et il disait : « Il me paraît difficile de classer des maladies, alors que l'on n'a pour base ni l'anatomie pathologique (entendez par ce mot la connaissance des lésions), ni l'étiologie (connaissance des causes). L'anatomie pathologique de la plupart des vésanies est négative.... » Et c'est là, maintenant encore, une opinion répandue.

Voici trois ans, dans une réunion de psychiatres, quelqu'un parlait avec une cordiale commisération de ces malheureuses psychoses qui attendent encore la description de leurs lésions anatomiques. Et voilà qui m'a déterminé à réagir. Peu après, je présentais à mes collègues de cette compagnie un exposé de la question tel qu'il est légitime de l'envisager maintenant.

Depuis un demi-siècle, des recherches heureuses, et conduites avec un sens vraiment admirable de la vérité clinique, ont fini par constituer la psychiatrie comme une science et par permettre une classification, qui m'apparaît durable, des maladies de l'âme. Il faut nommer ici les grands ouvriers de cette œuvre : Magnan et ses élèves de Sainte-Anne, Paul Sérieux, Séglas, chef d'école à son tour, Kræpelin, de l'illustre école de Munich, Ré-

gis et notre Ernest Dupré, observateur et analyste dont la génération montante me paraît méconnaître la puissance créatrice.

Par eux, l'émondage de la forêt vierge n'a pas cessé de se poursuivre. On y traçait sans cesse de belles allées droites ou bien de courbe harmonieuse. Déjà la classification de Gilbert Ballet, celle de Kræpelin, celle de Jalgersma (de Leyden), approximations en progrès l'une sur l'autre, commençaient à communiquer le sentiment de réalités ordonnées, à faire concevoir quelques lois générales, à retrouver le plan de la nature. L'un des meilleurs élèves de Dupré, Achille Delmas, vint alors qui, prenant pour point de départ et pour point d'appui la magistrale conception des constitutions psychopathiques de son maître, apporta les distinctions essentielles et mit sa signature au bas d'une vue d'ensemble vraiment satisfaisante pour l'esprit (1). Du bois sauvage inextricable, notre école achevait de faire un noble et pur jardin à la française.

Et c'est là que j'entends conduire mon lecteur.

***

A propos de *Zadig*, Voltaire écrit cette

(1) Achille Delmas et Marcel Boll, *La Personnalité humaine.* (Flammarion, édit.)

phrase excellente : « Il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme. » L'esprit de la science est là, dans ces trois lignes. Bien connaître la psychiatrie, c'est exactement rechercher, trouver, fixer les différences entre les multiples types de psychoses, là où l'homme ignorant de cet ordre de choses ne voit rien que d'uniforme et se sert d'un seul mot, *folie*, pour désigner des cas qui n'ont entre eux presque rien de commun.

De ces dissemblances, je veux prendre tout de suite un exemple très frappant, très tranché et qui va nous conduire à la distinction fondamentale.

Un homme de cinquante ans vivait actif, alerte, satisfait de son énergie et de sa bonne humeur constamment disponibles. Et voilà qu'un matin il s'éveille accablé. La force, la possibilité d'agir avec aisance, son organisme intellectuel et physique s'en est vidé d'un jour à l'autre. Tout lui coûte un effort, son corps pesant, sa démarche traînante, son esprit engourdi, sa parole pénible lui composent une conscience de soi et, comme on dit, une cénesthésie navrante ; et bientôt la foi en soi-même et l'espérance au lendemain ne sont plus pour lui concevables. A l'horizon de ses jours, rien ne lui apparaît que

de douloureux et de sombre : ses enfants tomberont malades ; sa fortune, il l'a compromise ; un mal comme le sien ne guérira jamais ; et tout cela bien par sa faute. Sur l'aride rocher désert pousse seule l'herbe grimpante des idées d'indignité, d'humilité morbide, de ruine, d'incurabilité et le besoin de s'accuser soi-même, de se torturer de remords, sans cause légitime. C'est la mélancolie.

Dans les cas graves, tout cela prend allure de délire, sans cesse tourmenté, dégoûté du travail, passant de l'ennui à l'angoisse, sans sommeil, sans appétit et maigrissant d'un jour à l'autre, comme retranché de la vie, qui ne le comprend plus et qu'il ne comprend plus, le malheureux mélancolique en vient à regarder la mort comme le seul refuge.

Et c'est vraiment une folie, consciente, torturante, l'une des plus cruelles. Mais sachons bien qu'il ne s'agit que d'une crise qui durera quelques semaines, quelques mois ; après quoi le mal s'en ira comme il est venu, subitement ou progressivement, à son heure, sans autre plausible motif. On peut prédire que le jour renaîtra après cette sinistre nuit et que ce patient recouvrera l'intégrité parfaite de son esprit, de son activité, de son humeur. Nous le verrons, comme devant, actif, énergique, capable de vouloir, allant,

pensant, parlant avec aisance, plein du plaisir de vivre et plein d'espoir en l'avenir.

Fouillez l'histoire psychologique ou médicale de sa famille et son propre passé : vous trouverez des épisodes de semblable nature chez l'un quelconque de ses collatéraux ou de ses ascendants ; vous apprendrez qu'à deux ou trois reprises il a dû traverser de pareilles phases morbides.

Voilà donc un premier exemple de psychose. Il a ses caractères propres : nature constitutionnelle, hérédité familiale, régularité, fidélité des manifestations du mal ; c'est une de ces maladies mentales qu'on nomme systématisées. Notons encore que l'intelligence de ce malade que nous venons de dire, ralentie certes et quelque peu voilée par la dépression générale, demeure pourtant inentamée sous sa couche de cendres. Une dernière caractéristique : si, par un malheureux hasard, l'un des malades de cette sorte est pris, en pleine phase mélancolique, d'une pneumonie mortelle, ou s'il succombe à un accident et si l'on fait son autopsie, son cerveau, vu au moyen des microscopes les plus puissants, nous apparaît sans lésions anatomiques appréciables, exactement semblable au cerveau de l'homme le plus sain d'esprit. En deux mots, ce n'est point ici maladie de la substance cérébrale ni de l'en-

tendement, mais seulement un trouble constitutionnel, périodique, curable de l'affectivité.

*
* *

Et maintenant, un cas d'une tout autre sorte.

Un homme de quarante à cinquante ans étonne son entourage par les changements lentement progressifs de son entendement. On voit avec chagrin, bientôt avec effroi, sa mémoire se perdre et se noyer son jugement ; voilà maintenant qu'il commet des actes ou profère des paroles d'une croissante absurdité et qu'il se livre à des gestes délictueux dont il n'est manifestement pas responsable. Et c'est encore tout un délire de grandeur : pauvre, il distribue autour de lui des présents somptueux ; humble de condition, il se voit empereur ou pape. Et l'on sent qu'il éprouve à vivre une satisfaction béate, alors qu'il est déjà tenu par le pire destin. Sa pensée, qui pouvait être magnifique, — celle d'un Schumann, d'un Jules de Goncourt, d'un Maupassant — sombre dans la démence. Vient le gâtisme et puis la mort en quelques mois.

Voilà, très grossièrement résumée, la paralysie générale progressive qu'il nous fau-

dra reprendre tout à l'heure, pour l'étudier de plus près. Une autre folie, à coup sûr, mais combien différente de la mélancolie que nous décrivions il n'y a qu'un instant.

Chez le paralytique, rien de constitutionnel. La genèse du mal est purement accidentelle : l'infection syphilitique. Le spirochète de Schaudinn, le tréponème pâle, porté par le sang aux méninges et au cerveau, y fait patiemment et longuement son œuvre irritative, puis destructive. Plus rien de systématisé : un chaos de symptômes, infidèles, contradictoires, transitoires d'abord et puis définitifs ; d'énormes destructions anatomiques, causes évidentes de ces symptômes. En dépit de rémissions quelquefois longues, l'évolution, jusqu'à ces temps derniers, impitoyable vers l'anéantissement psychique total, et puis la mort.

Nous touchons maintenant du doigt la ligne de partage des maladies mentales. Sur un versant, les psychoses dénuées de lésions anatomiques appréciables par les moyens puissants dont nous disposons aujourd'hui ; elles n'entament pas l'intelligence même, mais demeurent immuablement dans le domaine de l'affectif. Coordonnées, régulières, fidèles, systématisées, on conçoit qu'elles apportent aux psychologues de précieuses notions. Rappelons qu'elles ne naissent pas

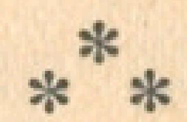
d'un accident, mais qu'elles sont héréditaires. On en porte le germe dès le sein maternel, on en garde toute sa vie la prédisposition. Les épisodes nécessitant l'intervention du médecin ne sont que l'épanouissement aigu ou subaigu de cette tendance native. Et, Dieu merci, beaucoup d'hommes ont la tendance sans en jamais connaître les accidents.

Nous trouvons sur l'autre versant une série de maladies mentales proprement accidentelles, invariablement dues à un état infectieux ou à quelque intoxication, ainsi que nous venons de le voir pour la paralysie générale. Ici, la lésion cérébrale est constante. Parfois transitoire et curable si l'atteinte est légère (comme il arrive pour les neurasthéniques et les confus). Les cas graves évoluent avec une lenteur très variable selon les espèces morbides — il en est d'extrêmement lentes — vers l'anéantissement de l'intellect. Parmi leurs manifestations embrouillées, incohérentes, discordantes, le psychologue s'attarde vainement à chercher sa pâture.

Et voilà, pour l'intelligence de la folie, la division première, fondamentale, assurément. C'est un progrès immense que réalisèrent les maîtres qui achevèrent de la fixer. Rien de fécond comme cette opposition décisive entre les maladies de *l'affectus*, du

caractère, de l'âme, si l'on veut (psychoses constitutionnelles) et la pathologie du cerveau, de la substance cérébrale même, les maladies accidentelles et qui s'en prennent à l'intellect.

En médecine mentale comme en psychologie normale, l'entendement et l'affectif s'affrontent. L'étude approfondie de la psychopathologie nous apporte, de cette opposition, une preuve scientifique dont nous verrons que la psychologie normale retire grand profit.



Cette mise en ordre, la classification valable des psychoses, est une œuvre récente. La psychiatrie elle-même est une science bien jeune, et depuis peu majeure. Elle date de cent vingt ou cent trente ans, tout au plus. Ce qui retarda jusqu'au temps présent ce grand pas, c'est la complexité des manifestations morbides et ce fait que certains symptômes se montrent au cours de maladies assurément distinctes. Et c'est ici qu'il me faut mettre mon lecteur en garde contre certaines expressions trompeuses qui ont cours dans le monde et voire dans cette partie du corps médical qui ne s'adonne pas plus particulièrement à la psychiatrie :

appellations imprécises, vestiges d'un moment où notre science vivait encore dans les tâtonnements. C'est ainsi que l'on dit communément : *folie érotique, folie mystique, folie puerpérale, manie du suicide,* alors qu'aucun de ces termes ne correspond à un mal défini, à une entité morbide légitimement différenciée.

Nombre d'états psychopathiques peuvent évoluer à propos de la grossesse ou de l'accouchement, l'état puerpéral n'étant ici que prétexte à déclenchement.

On parle de *folie des grandeurs*. Et ces mots ne désignent qu'un syndrôme banal pouvant évoluer — avec d'ailleurs de grosses différences — chez un excité maniaque, chez un paralytique général, ou bien encore chez ces malades que nous définirons et que l'on nomme *paranoïaques*.

De même on ne peut plus, scientifiquement, parler d'un délire de persécution, maladie définie. Longtemps, on a tenu pour une espèce morbide à part ce sentiment que manifestent, sans raison valable, certaines âmes d'être épiées et menacées, d'avoir à se défendre contre les allusions perfides et mille sournoises embûches, contre la prise de leur pensée, contre des influences qui veulent les soumettre, les induire en mauvais chemin pour les perdre. Nous savons maintenant,

de connaissance sûre, que ce trouble mental, très fréquent, se manifeste au cours de maladies diverses par leur cause, leurs autres manifestations, leur pronostic.

Par exemple (car il faut donner des exemples, au risque d'être long, si l'on veut être clair), tant que dure sa crise, un mélancolique vit constamment avec ce sentiment de déchéance, de détresse, de douleur morale d'où naît, par ce besoin d'explication logique auquel l'homme n'échappe pas, l'idée de culpabilité ; il en découle l'attente du châtiment inévitable. Pour peu que le mélancolique soit, en outre, un grand émotif et que sa nutrition devienne défectueuse, si la maladie morale se complique d'auto-intoxication, la confusion mentale va s'en mêler, accompagnée d'interprétations, puis d'hallucinations terrifiantes. Ce malheureux se voit bientôt jeté en prison et promis à la guillotine. Délire des persécutions, sans doute, mais secondaire et transitoire.

Il existe, nous le verrons, deux maladies mentales : la *psychose hallucinatoire chronique* et la *démence paranoïde*, qui, toutes deux, comportent parmi leurs manifestations une forte tendance aux idées de persécution.

Et enfin, ce même délire, sous sa forme tout à fait pure, est le symptôme cardinal

d'une psychose constitutionnelle, principalement faite d'orgueil de soi et de défiance d'autrui, état affectif extrêmement répandu par le monde et qui prend chez quelques personnes cette hypertrophie énorme qui en fait une maladie : c'est la *psychose paranoïaque.*

Tout en comprenant bien qu'on ait pu longtemps les confondre, vous entrevoyez avec moi quelles différences essentielles séparent ces trois délires de persécution.

Chez le mélancolique, il est manifestement secondaire, crainte anxieuse de persécution envisagée d'ailleurs comme très méritée.

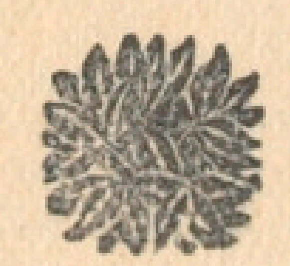
Dans la démence paranoïde et la psychose hallucinatoire chronique, l'état de dislocation mentale communique à l'ensemble des symptômes une dysharmonie, une impureté tumultueuse, des contradictions, une variabilité qui, jointes aux hallucinations (signe certain de lésions cérébrales), marquent au délire sa place et le désignent pour une lente évolution vers la démence terminale.

Rien de pareil dans le troisième type, dans la paranoïa, que l'on appelle encore *délire de revendication.* Cette psychose constitutionnelle, sans jamais ombre d'une hallucination, sans lésions anatomiques, sans le moindre affaiblissement intellectuel, est un

délire de persécution parfaitement systématisé d'une pureté, d'une fidélité à lui-même qui ne se démentira jamais.

Ai-je fait voir comment des manifestations, en apparence ressemblantes, diffèrent en réalité et par quelles observations attentives les aliénistes modernes sont parvenus, selon le mode de Zadig, à marquer des différences profondes là où les autres hommes n'avaient rien vu que d'uniforme.

Donc, il nous faut admettre deux vastes catégories de maladies mentales : les constitutionnelles, celles qui naissent d'un accident.



DEUXIÈME PARTIE

ACCIDENTS

I

LA PARALYSIE GÉNÉRALE

Je ne veux point décrire ici par le menu les psychoses accidentelles; il y faudrait un grand ouvrage. Je ne m'attarderai guère qu'à cette paralysie générale progressive dont j'ai déjà dit quelques mots et qui mérite de nous retenir un moment par sa fréquence désolante, son évolution rapide et sa mortelle gravité.

Sa cause, on peut bien dire unique, l'infection *spirochétique* (1). Les syphilis d'appa-

(1) Certes, la paralysie générale progressive est toujours de nature spécifique; mais parce qu'une maladie mentale évolue chez un syphilitique, gardons-nous de conclure que c'est nécessairement la démence paralytique : un syphilitique convenablement traité peut fort bien faire une période de manie ou de mélancolie à pronostic bénin, à guérison certaine. Dans le monde, quand un homme illustre passe pour avoir beaucoup aimé, on en conclut trop aisément que l'état dépressif dont on a connaissance ne peut être rien d'autre que la paralysie générale. Affreux jugement téméraire, diagnostic immérité dont les potins du monde salissent, avec une incroyable aisance, un pauvre grand homme qui n'en peut mais et qui n'est qu'un cyclothymique appelé à guérir.

rence bénigne à manifestations cutanées ou muqueuses peu marquées sont ici les plus perfides, car, faute de symptôme alarmant, elles n'invitent pas au traitement intense et longtemps poursuivi.

Le tréponème pâle met en moyenne une dizaine d'années à s'installer dans les méninges et dans l'écorce cérébrale pour y exercer ses ravages, à savoir : déformation, atrophie, puis disparition des grandes cellules du manteau cérébral. Section, destruction, dégénérescence des neurones de projection (qui ont charge de porter les ordres à la moelle épinière et aux muscles) et des neurones dits d'association qui, croyons-nous; assurent la synergie fonctionnelle de l'écorce grise, la comparaison des images et des idées, c'est-à-dire la pensée même, le jugement. Ici, vraiment, nous touchons du doigt une étroite relation entre l'altération profonde de la substance nerveuse cérébrale et l'écroulement de l'intellect (1). A la conception illustre exposée par M. Bergson, dans son livre *Matière et mémoire*, s'opposait, hier encore, l'impitoyable évolution anatomique de la paralysie générale (2).

(1) Je ne veux point donner ici de précisions sur les lésions anatomiques de cette maladie : méningite et encéphalite à la fois. Et je renvoie les curieux aux innombrables traités classiques.

(2) Or nous voyons présentement, grâce à la malariathérapie, des améliorations de l'état mental, inespérées, alors que persistent, à peine atténués, les signes physiques et biologiques.

Comme symptômes, une période annonciatrice ou prodromique, avec alternance d'euphorie et d'abattement, de calme et d'irritabilité, de l'affaissement musculaire, des douleurs crâniennes, tout cela vague encore. Bientôt, surviennent des signes caractéristiques : infidélité de la mémoire par défaut de fixation et défaut d'évocation (tel sujet, ayant automatiquement et correctement accompli sa tâche journalière, ne retrouve plus son chemin pour retourner chez lui) ; difficulté, promptement progressive, à l'éveil et au maintien de l'attention ; irritabilité, sensiblerie ou indifférence affective ; suppression du contrôle des actes par le jugement : tel homme, jusqu'alors intelligent et probe, commet stupidement un vol à l'étalage ou fait un geste absurde d'indécence. Survient souvent une phase euphorique : optimisme immense et niais ; délire des grandeurs d'un pauvre diable qui balaye bien complaisamment la salle d'hôpital et lave la vaisselle de ses compagnons de misère en se disant, en se croyant « Pape du monde », « Empereur de l'Europe », sans que le choque en aucune façon le contraste.

C'est encore un besoin d'achats insensés, de folles commandes dont l'importance réjouit le vendeur en l'étonnant un peu ; mais que l'acheteur lamentable oublie l'heure

d'après ou bien refuse de payer, un potentat de son espèce n'ayant pas à donner d'argent.... Vision d'avenir heureux, avancement prodigieux dans la carrière, élan d'altruisme béat qui mène le pauvre malade à distribuer royalement à un ami, à son concierge, à un inconnu rencontré, des bijoux, des automobiles, des milliards imaginaires. Ainsi, tous les jours un peu plus, s'écroulent et tombent à l'abîme les acquisitions de la mémoire, le pouvoir créateur de l'imagination, les mesures de la raison.

Comme il s'agit d'un mal essentiellement anatomique à profondes lésions cérébrales, voici tout un cortège de symptômes physiques pour affermir le diagnostic : tremblements, modifications de l'écriture avec oubli de lettres et de mots, exagération des réflexes, trémulation des muscles de la langue, des lèvres, de la face et des membres ; troubles très significatifs de la parole en manière d'achoppement syllabique, d'accrocs du verbe qui s'attarde, traînant en particulier sur les *r* (certains mots d'épreuve où les *r* abondent, il est d'usage de les faire prononcer aux malades soupçonnés de paralysie générale, pour provoquer l'apparition de ce symptôme au début peu manifeste); déformation, inégalité de l'une et de l'autre pupille ; et ce fameux signe d'Argyll Robert-

son où l'on voit l'iris réagir aisément à l'effort de l'accommodation de la vue à distance, tandis qu'il demeure impassible et rigide à l'excitation par la lumière vive.

Le médecin recherche tous ces signes. Il examine encore, après ponction lombaire, le liquide céphalo-rachidien où il constate l'augmentation de l'albumine, l'accroissement du nombre des globules blancs, la réaction positive à l'épreuve de Bordet-Wassermann ou du « benjoin colloïdal ».

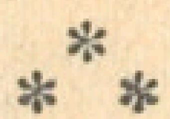
Et cependant, en quelques mois, — de quinze à trente, peut-on dire — paralytique, gisante, décharnée, secouée de la tête aux pieds d'un tremblement perpétuel, le regard vide, toute étincelle éteinte, toute pensée à jamais abolie dans un cerveau qui ne dicte plus à la voix que des grognements et des cris, — un cerveau où ne subsistent plus que les débris épars de ses éléments nobles, — la pauvre loque humaine qui n'a plus rien d'humain, qu'on a peine à chérir encore tant elle est avilie, roule trop lentement à la mort qu'on implore pour elle.

Cette terrible maladie, la médecine de ce temps la traite encore avec un médiocre espoir de la guérir. On cite cependant des cas de plus en plus nombreux où les préparations arsenicales en injections intra-musculaires paraissent avoir provoqué la régres-

sion des manifestations mentales et de quelques signes physiques. On parle beaucoup, depuis quatre ou cinq ans, d'une méthode thérapeutique que l'on doit au professeur Wagner von Jaaregg (de Vienne). Elle consiste essentiellement à donner au paralytique général de forts accès de fièvre palustre et l'on guérit par de bonnes doses de quinine cette malaria provoquée ; après quoi l'on se hâte d'appliquer au patient un traitement anti-syphilitique intense. Il en résulte assez souvent un arrêt de l'évolution morbide, une régression quelquefois très marquée des symptômes d'ordre mental, sinon des signes physiques. Peut-on parler de guérison définitive? Pas encore, si l'on est sage, car il semble bien que certains troubles d'importance capitale demeurent malheureusement acquis.

Du moins pouvons-nous tirer une juste gloire de préserver de la paralysie générale un grand nombre d'êtres humains. Manié presque partout par des médecins compétents, le traitement énergique, précoce et prolongé de l'infection tréponémique raréfie considérablement et sûrement le danger de ses conséquences lointaines sur le système nerveux central : ataxie locomotrice si la moelle épinière est touchée, paralysie générale progressive si le tréponème se localise

à l'encéphale. Il faut tenir encore pour un bienfait ces méthodes préventives par le Stovarsol ou le Tréparsol qui semblent bien capables d'empêcher l'éclosion de l'accident primitif chez les personnes pourtant exposées à la contagion.



Il me fallait donner avec quelques détails une idée de ce qu'est une psychose accidentelle, infectieuse, démentielle, à lésions anatomiques importantes. La paralysie générale est terriblement représentative du genre. Je serai, pour les autres maladies mentales de même sorte, plus bref.

II

LA NEURASTHÉNIE

Plus d'un s'étonnera de voir sur cette liste la neurasthénie, qui n'a rien de démentiel, qui guérit généralement assez vite sans laisser de traces. Mais il la faut tenir pour une maladie toxique, issue de la fatigue ou d'un état infectieux, à lésions légères et essentiellement transitoires, à lésions pourtant

J'ai passé une bonne part de ma vie à la définir, à la différencier de la mélancolie, de l'hypocondrie, de l'hystérie ou de la psychose émotive, avec quoi la confondent beaucoup de gens du monde, et trop de médecins encore.

Ses principales caractéristiques, les voici : maladie rare, uniquement due au surmenage (lequel n'est pas si fréquent qu'on le croit), relativement bénigne et dont le symptôme dominant est la fatigue. Strictement physique au début de l'évolution morbide, cette fatigue — que complique bientôt la ptose de l'estomac, de l'intestin, du foie, des reins, de la matrice — finit par se refléter dans l'esprit ; naissent alors les idées d'impouvoir, de découragement, de tristesse, les préoccupations émotives, l'indécision, le doute, l'aboulie, qui constituent l'état mental neurasthénique. État mental nettement secondaire, la dépression musculaire la précède toujours de quelques jours ou de quelques semaines.

Le repos et la médication doucement tonique, voilà la vraie thérapeutique à la première période. Il y faut joindre la cure psychothérapique lorsque l'état mental a eu le temps de se constituer et de passer à l'état d'habitude. En somme, maladie toxique, accidentelle, nullement constitu-

tionnelle comme est la dépression mélancolique.

III

LA CONFUSION MENTALE

La confusion mentale est aussi une intoxication, mais d'une gravité très supérieure. Il en est de deux sortes : l'une *dite asthénique simple*, où la torpeur domine, l'autre *onirique*, où le délire, un délire de rêve avec hallucinations principalement visuelles, fréquemment auditives, vient occuper le premier plan.

Obnubilation de la conscience, désordre dans les associations d'images et d'idées, vague des perceptions, impossibilité de reconnaître l'entourage familier, désorientation dans le temps et dans l'espace, troubles de la mémoire, et principalement de la mémoire de fixation.

La confusion mentale peut compliquer, et dangereusement, des maladies constitutionnelles curables telles que la manie et la mélancolie : l'effroyable fatigue résultant des gesticulations et des cris incessants du maniaque, de la surtension hyperémotive de beaucoup de mélancoliques détermine une auto-intoxication pouvant aller jusqu'au

délire aigu hypertoxique et qui est un péril.

Le délire alcoolique ou cocaïnique, celui de la pneumonie, de la typhoïde, des fièvres éruptives ne sont, en somme, que variétés de confusion mentale.

Elle a très fréquemment pour cause le traumatisme, et principalement celui qui s'accompagne d'un grand choc émotif. Les gros accidents du travail, les grandes émotions-commotions de guerre agissaient par ce mécanisme dont nous connaissons bien maintenant les deux temps : d'abord, sidération de nos organes de défense interne et d'élimination, puis envahissement de l'encéphale par les substances toxi-infectieuses qui produisent, après un certain laps, la congestion cérébrale, de l'encéphalite diffuse avec œdème. Aussi bien nos commotionnés de guerre présentaient-ils d'abord une période de latence où, souffrant seulement de maux de tête, ils continuaient à se battre; c'est au bout de quelques heures que, l'intoxication de leur cerveau ayant eu le temps de se faire, ils tombaient dans la confusion, asthénique simple ou onirique.

Maladie le plus souvent bénigne et qui guérit d'elle-même à mesure que se rétablit le fonctionnement des émonctoires par où peuvent s'éliminer les poisons dont l'organisme est saturé. Dans les cas graves de

délire aigu, un traitement énergique s'impose par l'aération, le repos au lit, les diurétiques, la balnéation chaude presque continue et l'exposition du malade à la lumière, jour et nuit.

IV

LES TOXICOMANIES

Envisageons les *toxicomanies : alcoolisme, opiomanie,, morphinomanie, cocaïnomanie, éthéromanie.* Je me garderai bien de vous en dire les symptômes, les complications et de vous exposer les méthodes de cure. Contentez-vous, je vous prie, de quelques lignes concernant ce qui constitue la prédisposition de l'une ou de l'autre de ces intoxications qu'on nomme volontaires. La plupart des traités de psychiatrie ou d'hygiène générale constatent un peu exigûment que « ne devient pas alcoolique ou opiomane qui veut, et qu'il faut un certain degré de dégénérescence mentale ». Or, ce terme de dégénérescence mentale a, Dieu merci, terriblement vieilli : il faut maintenant le remplacer par des précisions.

Certes, nous observons nombre de jeunes gens qui glissent aux toxicomanies, perdus par désœuvrement, par snobisme et

fâcheuses fréquentations. Mais, pourtant, alors que l'on observe attentivement et sans parti pris, le recours à l'alcool, à la cocaïne ou aux opiacés s'explique, de façon moins superficielle, par une tendance constitutionnelle marquée, soit à la dépression mélancolique, soit à l'exaltation anxieuse. Il est bien vrai qu'un homme désespéré par sa torpeur intellectuelle, par son abattement physique, alors qu'il brûle d'agir, d'aimer et de créer, résistera malaisément — si par ailleurs il n'est doué d'un haut éthisme — à la tentation de rencontrer, dans une médication excitante, le pouvoir, même fugitif, de travailler avec aisance et de goûter aux joies de la vie. C'est, n'en doutez pas, avec le noble espoir d'écrire de beaux poèmes ou d'adorables comédies qu'un Alfred de Musset, un Verlaine — grands mélancoliques anxieux — se sont mis à boire. Et combien d'autres comme eux !

Le nombre des alcooliques est toujours grand, de par le monde ; mais la révélation de l'excitation cocaïnique a détourné au profit de la « neige » une part importante de cette catégorie de déprimés en quête d'euphorie active.

Par ailleurs, l'opium est aux souffrances de l'angoisse le remède le plus efficace que nous sachions : le médecin en use constam-

ment et légitimement parce qu'il y met de la prudence, de la méthode. Les toxicomanes en abusent de façon lamentable, à doses follement croissantes, et notre devoir impérieux est de les en détourner ou de les en guérir. Encore faut-il que nous les comprenions et que nous ne les traitions pas uniformément — certains ont tendance à le faire — ainsi que de simples pervers, pleinement responsables. Il y a, parmi les toxicomanes, beaucoup de vrais malades et non pas seulement des suites de leurs drogues : on le voit bien lorsque l'on prend la peine de remonter aux origines et, non content de défricher légèrement une âme, de creuser jusqu'au tuf.

V

L'ÉPILEPSIE

L'*épilepsie* (haut mal, mal herculéen, comitial, caduc) se manifeste par des absences ou vertiges, des crises convulsives, de l'automatisme ambulatoire, des fugues, des impulsions à conséquences souvent tragiques, des accès de manie aiguë, des moments confusionnels. Ces divers phénomènes surviennent habituellement avec un caractère très par-

ticulier de soudaineté ; ils sont suivis d'une amnésie typique.

Bien que naisse, de temps à autre, un épileptique de génie (J. César, Napoléon, Flaubert, Dostoïewski étaient sujets aux attaques du haut mal), on rencontre plus fréquemment l'association du mal comitial avec la débilité mentale, l'idiotie ou les perversions instinctives. Nombre d'épileptiques doivent être internés, soit dans leur jeunesse, en raison de leurs impulsions souvent inconscientes, soit plus tardivement, le mal herculéen évoluant parfois vers la démence terminale : il relève autant de la psychiatrie que de la neurologie proprement dite.

La grande attaque d'épilepsie, très différente de la crise de nerfs émotive et de la crise d'hystérie, a pour caractéristiques l'état dit crépusculaire (inquiétude, dépression, excitation, euphorie insolite), les *auras* qui avertissent certains malades de l'imminence de leur crise, le cri guttural, la chute brusque n'importe où sans discernement, les convulsions toniques, puis cloniques, le coma stertoreux, le sommeil, enfin, où le patient, anéanti, répare son épuisement.

Séparées par des intervalles très variés d'un cas à l'autre, les attaques épileptiques peuvent se rapprocher au point de se succé-

der immédiatement : c'est là *l'état de mal*, que la fièvre accompagne et dont on peut mourir.

La nature de l'épilepsie, nous la connaissions mal encore voici trente ans. Au cours de la vie de l'enfant dans le sein maternel, ou bien pendant les premiers mois de la vie extra-utérine, alors que le jeune cerveau est d'autant plus fragile qu'il est en voie d'achèvement, une toxi-infection fébrile l'atteint, déterminant une encéphalopathie. Les convulsions de l'enfance sont la manifestation habituelle de cette poussée inflammatoire. Bientôt, tout rentre dans l'ordre : le petit malade paraît guéri ; mais si la poussée en question a été forte, l'encéphalopathie laisse après elle une cicatrice irritante, la névroglie, le tissu de soutènement des éléments nobles du cerveau a proliféré, constituant une sclérose cérébrale superficielle. La zone ainsi altérée est désormais sensibilisée. Survienne un état infectieux, un trouble digestif, l'absorption d'une dose d'alcool importante, et voilà que se déclenche une crise convulsive due à l'irritation légère et pourtant suffisante de l'écorce cérébrale trop prompte à réagir.

On le voit, l'épilepsie n'est plus présentement, ainsi qu'on l'a cru trop longtemps, une névrose héréditaire. C'est une maladie

organique, toxi-infectieuse, accidentelle, de la vie fœtale ou de la première enfance ; après une période de latence qui dure habituellement plusieurs années, les crises convulsives du haut mal commencent à se montrer, le plus souvent, à l'âge où s'éveille la puberté avec le cortège des nouveautés endocriniennes et des troubles divers qu'elle comporte.

Donc, maladie accidentelle et pas héréditaire. Et — comme conséquence pratique — autoriserons-nous le mariage des épileptiques?

Oui, bien certainement, mais aux conditions que voici :

1° Que le malade ne soit pas en même temps un idiot ou un pervers ;

2° Qu'il ne soit pas dans son ascendance de lourde hérédité alcoolique, syphilitique, psychopathique ;

3° Que ses crises convulsives soient assez espacées pour que la vie de son conjoint ne soit pas trop pénible.

A cela près, nous ne voyons pas de raisons pour qu'un enfant d'épileptique devienne épileptique.

D'ailleurs, la thérapeutique moderne manie deux médicaments d'une incontestable puissance pour raréfier les crises et atténuer leur gravité tout en améliorant un

peu l'état mental ; le Luminal ou Gardénal, et le Tartrate borico-potassique aux mains d'un bon spécialiste donnent le plus souvent de très appréciables résultats. Grâce à ces deux médicaments, grâce encore à l'hygiène préventive et curative, voilà une grande misère humaine dont la fréquence et la laideur commencent de s'atténuer.

VI

LA DÉBILITÉ MENTALE, L'IMBÉCILLITÉ, L'IDIOTIE

Trois degrés d'une même misère humaine, l'insuffisance des trois facultés proprement intellectuelles : mémoire, imagination et jugement, du jugement surtout, faculté maîtresse entre toutes, vraie souveraine de l'entendement.

On voit des pauvres d'esprit faire preuve d'une assez heureuse mémoire et, même, étonner le public de quelque *music-hall* par une merveilleuse faculté d'enregistrer des chiffres importants et de les assembler en opérations diverses ; presque tous ces hypermnésiques calculateurs ne sont, quand on les étudie, que débiles mentaux. Certaines intelligences nébuleuses se révèlent capables

d'imaginations musicales (1), misérables d'ailleurs. Mais la faculté de discriminer les idées, d'estimer leur valeur, la bonne balance à peser le vrai, le don divin de former de justes idées générales, de jeter des ponts par-dessus des abîmes et de nouer d'harmonieuses gerbes, vous ne la rencontrerez jamais que chez l'homme supérieur.

Le débile mental s'instruit avec une lenteur pénible et ne parvient jamais au plein développement intellectuel ; arriéré scolaire, il arrive bien rarement, sauf extrême indulgence, aux examens du baccalauréat. Incapable de conduire, il fait parfois, quand il a l'âme bonne et point d'avidité, un serviteur incomparable.

Chez l'*imbécile,* les aptitudes mentales sont beaucoup plus rudimentaires et fréquemment associées de frappantes malformations physiques : front bas aux tempes rapprochées, yeux bridés, oreilles mal ourlées, visage asymétrique. L'imbécile n'est pas, comme l'idiot, inéducable ; un peu plus tardivement qu'un enfant normal, il apprend à se tenir, à se laver, à manger proprement ; vers douze ans, il commence à

(1) Il semble bien que les bouffons des rois de jadis aient appartenu à la catégorie des débiles mentaux hypomaniaques, à repartie vive, à calembours faciles, à médiocre jugement, à très faible valeur morale. Le Triboulet du *Roi s'amuse*, corps difforme, âme quasi sublime, est de pure fantaisie romantique, sans attaches solides à la réalité.

lire et à tracer des caractères enfantins, à compter jusqu'à 100. Quelques-uns, mieux doués, arrivent à exercer quelque métier manuel facile sous l'étroite direction d'un patron patient ; mais un grand nombre d'entre ces malheureux sont brutaux, impulsifs, sauvagement lubriques ; ils ont des heures de fureur bestiale qui les poussent au meurtre, au viol ou à l'incendie, si bien que leur famille doit renoncer à les garder et qu'il faut bien les maintenir indéfiniment à l'asile.

Quant à l'*idiot* complet, c'est un grand infirme au physique comme au mental.

Hydrocéphale ou microcéphale, les cheveux drus mangeant un front bas aux tempes étroites, le crâne dur et bosselé, la face asymétrique, les traits figés dans leur stupidité, les paupières saignantes et dépourvues de cils, il louche et son regard ne se fixe pas un moment ; l'oreille énorme et mal ourlée, les lèvres molles, spongieuses, fendues par le bec de lièvre ou défoncées par la gueule de loup, la bouche salivante montrant des dents malformées et désordonnées d'où sortent des grognements de bête ; la marche fléchissante ou traînante par la paralysie ou les contractures, le corps animé d'un balancement monotone de plantigrade en cage ; la main palmée, privée de cette oppo-

sition du pouce qui est l'une des dignités de l'homme, et cette main se jette brutalement pour attirer l'objet plaisant, pour repousser l'objet hostile. Végétatif, gâteux irrémédiable, pauvre ébauche humaine avortée dont vainement on cherche l'âme, dont nous échappe la raison d'être.

Ne nous demandons pas — certains esprits méditatifs sont tentés de le faire — comment peut s'accorder au plan divin de la création la venue de tels monstres. Contentons-nous plus simplement d'interroger l'anatomo-pathologiste et de lui demander ce qui détruit ainsi l'intelligence, ce qui parvient à faire d'un pauvre enfant une bête hideuse, ce qui supprime l'âme ou les apparences de l'âme, ce qui éteint l'étincelle sublime ou empêche qu'elle s'allume.

Et voici la réponse. L'idiotie est fille de la syphilis et plus souvent encore de l'alcoolisme. Quarante fois sur cent, l'idiot est né de parents ivrognes, ivres au moment même de la conception.

Ici encore, l'importance anatomique des lésions grossières ou microscopiques est en relation directe avec la gravité des symptômes du mal.

Chez l'idiot complet, nous rencontrons, à l'autopsie, l'atrophie d'ensemble de l'encéphale ; le cerveau adulte pèse de 700 à

900 grammes, les 2/3, les 3/4 de son poids normal. Les circonvolutions, avortées, aplaties, informes ; des parties entières et le corps calleux, par exemple, peuvent manquer ; ici des scléroses, là des lacunes ; partout des cellules nobles atrophiées ou bien absentes, étouffées par la névroglie proliférante, vestige de quelque encéphalopathie évoluant dans le sein maternel ; les fibres d'association, ou les fibres de projection, coupées, interrompues.

Chez l'idiot, arrêt du développement cérébral (*agénésie*) ; chez l'imbécile, lésions de même nature, moins nettement accentuées, plus partielles ; développement incomplet (*dysgénésie*).

VII

LA DÉMENCE SÉNILE

Épilepsie, imbécillité, idiotie, voilà de graves lésions encéphaliques frappant le cerveau jeune, au temps où l'imperfection de sa structure, l'effort qu'il fait pour s'achever lui communiquent une fragilité singulière. Avant la puberté, les toxi-infections ont beau jeu pour lui nuire. Ce sont des *psychoses d'évolution*.

Le grand âge a d'autres misères.

Un cerveau de vieillard s'use à la longue, s'empoisonne de tous les déchets organiques que le foie ne peut plus parfaitement brûler, que le rein et l'intestin éliminent mal ; ses artères se sclérosent, ses méninges s'épaississent ; la substance grise et la substance blanche sous-jacente se creusent de lacunes, se trouent de petits foyers ramollis ; et çà et là elles prennent l'aspect très caractéristique que l'on nomme *état vermoulu*. Ce sont des *psychoses d'involution*.

Il en existe deux dont il me faut parler présentement.

L'une, appelée *démence organique*, est l'affaiblissement psychique progressif, irrémédiable qui suit parfois les ictus apoplectiques, les attaques d'hémiplégie, les polynévrites, parfois la goutte, le diabète, le cancer. Elle se développe toutes les fois qu'à des lésions cérébrales en foyer, circonscrites, s'ajoutent des lésions diffuses. Je ne m'attarderai point à la décrire ici.

L'autre, la *démence sénile* — si répandue que presque toutes les familles en ont connu un cas — se caractérise par des symptômes vraiment intéressants et instructifs.

Ayant passé la soixantaine, une personne, jusqu'alors heureusement équilibrée, donne des signes d'émotivité inaccoutumée et d'ac-

tivité ralentie. Voici des crises anxieuses, une agitation gémissante, des craintes de persécution, de vol, de dépossession, des idées de ruine, des velléités érotiques... Et bientôt vient au premier plan le trouble capital, nettement caractéristique, l'altération profonde, progressive de la mémoire.

Dans la chambre qu'elle occupe dans quelque maison de santé, venez saluer avec moi Mme X..., que sa famille n'a pu garder tant elle était turbulente, intenable. L'infirmière affirme qu'elle a passé une nuit agitée, appelant à tue-tête, défaisant son lit, fouillant ses tiroirs, cherchant derrière sa commode, voulant sortir, entrer chez ses voisins. Comment croire un tel récit, à voir cette femme du monde si courtoise, si gracieuse, qui paraît prendre à notre visite un vif plaisir, qui nous invite à nous asseoir près d'elle et s'informe si poliment de nos santés. Ce n'est pas une pauvre folle qui se comporterait ainsi.

Elle bavarde volontiers, nous conte avec mille détails un voyage en chemin de fer qu'elle aurait fait la veille, et qui paraîtrait, à l'entendre, tout à fait vraisemblable, si nous ne savions pertinemment qu'elle n'a pas quitté depuis huit mois la chambre où la voilà.

Parlez-lui de ses petits-enfants : elle vous dira avec mille précisions ce que font Adolphe et Sophie, qu'elle nous dit âgés de sept et huit ans. Or, Adolphe et Sophie, morts depuis longtemps, furent ses cousins et les compagnons de jeux de sa seconde enfance (1). Elle les situe dans le présent, parce que sa mémoire, parfaitement privée des souvenirs récents qu'elle ne sait plus emmagasiner, comble les vides comme elle peut, avec les seuls souvenirs qui lui restent, ceux où son jeune cerveau, frais, admirablement plastique, enregistrait solidement et pour longtemps. (L'expression vulgaire « tomber en enfance » est, on le voit, pleine de sens.)

Elle vous rencontre pour la première fois et vous reconnaît à merveille et vous nomme du nom d'un fiancé qu'elle n'épousa point ; mais elle croit votre engagement renouvelé et parle de vos prochaines épousailles.

Ce voyage que, tout à l'heure, elle nous racontait, nul ne pourrait nous dire si c'est

(1) Il me souvient d'un vieux parent qui habitait à la campagne et dont on enterrait la femme, sa compagne depuis cinquante-huit ans. Le front appuyé à la vitre d'une fenêtre de sa chambre, il regardait, sans larmes, se dérouler sur le chemin qui menait à l'église le cortège funèbre. A un moment, il appela celle qu'il nommait toujours « ma pauvre vieille », pour lui montrer de loin les prêtres, le cercueil et la famille qui suivait. Il avait oublié que sa femme était morte, et, selon sa longue habitude, il l'appelait pour partager avec elle une impression de sa vie... Tant ils « étaient encor tout mêlés l'un à 'autre, elle à demi vivante et lui mort à demi. »

un souvenir vieux de cinquante années, qui lui revient et qu'elle croit d'hier, ou bien si c'est un de ces rêves dont ces malades sont coutumiers, une grande part de leur vie se passant en état confusionnel onirique.

Et voilà que s'est écroulée la façade de courtoisie que maintenait un vieil automatisme. L'illusion n'est plus possible : la pauvre vieille dame radote misérablement, parfois jusqu'à l'incohérence. Et c'est encore par défaut de mémoire : à peine commencée, la phrase est tombée dans l'oubli total avec l'idée bien vague qu'elle prétendait exprimer. Dès le cinquième mot, le fil s'est rompu et c'est une autre phrase qui commence et puis une autre encore, toutes inachevées.

Suivez cette démente et vous verrez peu à peu sombrer en elle toute affection pour les siens. Égoïste, replié sur soi, exigeant, impérieux, le dément sénile est toujours mécontent de tout. Comme il égare tout ce qui lui appartient, il accuse son entourage de vols continuels, appelle au secours, fait grand vacarme, réclame le repas qu'il a pris tout à l'heure, crie qu'on le fait mourir de faim, menace et frappe ses domestiques ou ses enfants. Ces violences, ce flux incessant de paroles, ce bruit et cette turbulente acti-

vité motrice qui pousse le dément sénile à sortir, à descendre son escalier et à sonner en pleine nuit chez ses voisins, font qu'il faut bien, un jour ou l'autre, en venir au placement dans une maison de santé.

En trois, quatre ou cinq ans, c'est le gâtisme et puis la mort, de pneumonie, d'accidents urinaires, d'ictus apoplectiques. La démence sénile est une pénible et instructive leçon de psychologie. L'amnésie rétrograde des vieillards vérifie très exactement les lois de régression de la mémoire établies par Ribot. « Tout ce qui avait été acquis au cours de la vie se détruit par une régression inverse : le dément perd successivement les faits récents, les acquisitions proprement intellectuelles, les faits anciens et les sentiments affectifs après les idées et les images (1). »

Ainsi se défait, par l'usure, un bel édifice de savoir, de logique, de jugement, qu'il a fallu longtemps pour acquérir, qui faisait la fierté d'un homme et de son entourage et que le psychiatre, attentif et mélancolique, impuissant à retarder d'un jour l'involution sénile, voit s'effriter de jour en jour, sous l'injure des ans.

(1) On sait quel heureux parti M. Bergson a su tirer de ce frappant contraste entre des lésions anatomiques venues au hasard et cette destruction systématisée, régulière de l'entendement.

VIII

LA DÉMENCE PRÉCOCE

Et voici maintenant misère plus cruelle encore. Elle porte l'aimable nom de la déesse juvénile, car on la nomme *hébéphrénie,* parce qu'elle survient entre quinze et vingt-cinq ans, hélas ! pour durer autant qu'une longue existence. Maladie mentale à évolution très lente, à rémissions fréquentes au début et guérisons trompeuses, elle a pour cause de très fines lésions anatomiques de l'écorce grise, des méninges, du plexus choroïde, peut-être aussi des noyaux gris centraux; ces lésions sont nées d'une intoxication jusqu'à présent mal définie, puerpéralité, surmenage, accablement sous les émotions réitérées, tuberculose plus probablement encore. Tout cela vague encore. Nous savons seulement que c'est un mal affreux, que les cas véritables ne guérissent probablement pas, et que, puisqu'il s'agit ici d'un agent pathogène certainement infectieux et par conséquent évitable, l'une des premières ambitions des psychiatres de demain doit être de le découvrir, de comprendre la marche de sa sinistre activité et de nous apporter la médecine

préventive d'un fléau cruel entre tous.

Je ne crois pas qu'il soit possible, avec la place dont je dispose, de donner une idée à peu près complète de cette maladie singulière. Il faut nous contenter d'une esquisse rapide.

Au début, lorsque le cerveau n'est encore qu'effleuré par les poisons qui mettent un demi-siècle à le détruire, voici des symptômes sans caractères nets : bouffées d'excitation qui ressemblent à la manie, états de dépression qui font penser à la mélancolie, phase de désorientation dans le temps et dans l'espace de nature confusionnelle, préoccupations hypocondriaques.

Et puis surviennent des manifestations morbides dont le caractère fondamental est la dysharmonie, la discordance, disait notre Chaslin, de *schizophrénie*, pour employer le terme de Bleuler, de Zurich. Dissociation, dislocation, désagrégation mentales.

Un être jeune, intelligent, actif et jusqu'à présent sympathique devient indifférent, apathique, inapte à fixer son attention ; il devient bizarre, a des rires absurdes, des gestes maniérés, de soudaines impulsions, des hallucinations, des idées délirantes. Manifestement, son intelligence s'affaiblit, non pas en bloc, mais partiellement avec des hauts et des bas, des effondrements, puis des

retours inespérés à une lucidité quasi normale.

Le fonctionnement de la mémoire s'altère de façon singulière. La plupart des déments précoces sont incapables d'évoquer en temps voulu les connaissances acquises à l'école, et puis, spontanément, ils les retrouvent pour un moment ; celui-ci oublie aujourd'hui le nom des plus grandes villes de France ; demain, il vous récitera le nom des villes arrosées par la Somme ou par la Durance.

Cette étrange psychose nous montre, avec les apparences d'une déchéance complète, une observation paradoxale des perceptions, de l'orientation, de la mémoire apte encore à garder les acquisitions anciennes. Mais point d'acquisitions nouvelles. Et de sens commun, plus du tout. Ce qui s'écroule tout d'abord en ces esprits, c'est la faculté d'association, de comparaison, de jugement.

Et, d'un moment à l'autre, quelles variations. Tout à l'heure, notre malade commettait — à l'épreuve qu'on lui fait subir pour juger de sa faculté d'attention — des erreurs incessantes ; demain, il n'en commettra guère. Si vous lui mettez un crayon dans les mains, tel autre couvrira sa feuille de papier de phrases parfaitement incohérentes, mais d'une orthographe impeccable.

Et tel autre, qui tient des propos insensés, va résoudre sans peine un problème assez difficile.

Et cependant s'exalte l'activité automatique à mesure que se perd cette activité consciente dirigée par ce moi supérieur que Grasset nommait centre *O* : le bavardage prend l'allure d'une véritable fuite des idées ; des crises d'agitation motrice, imprévisibles dans leur brusquerie, éclatent au grand dommage d'un voisin de lit, d'un parent, de l'infirmier, du médecin. Puis tout à coup, c'est le retour à l'apathie profonde, à l'indifférence totale, à une sorte d'extinction mentale momentanée avec inexpressivité très frappante des traits du visage ; mais l'extinction n'est pas complète : le sujet qu'on dirait absent enregistre pourtant ce qui se dit autour de lui.

La discordance psychique s'accentue : le sujet pleure avec une attitude gaie, sourit cependant qu'il vomit des injures, mêle une phrase pleine de sens à un discours incohérent, un calembour à des idées mélancoliques ou vous offre une fleur avec un regard furieux. Il tient en mains un verre d'eau qu'il réclame à grands cris ; on vient de le mettre au lit et il implore pour qu'on ne le laisse pas debout ; il va librement dans le parc et il supplie qu'on lui enlève des liens imaginaires.

Des améliorations surviennent — et parfois de longue durée — on croit le malade guéri, et la rechute, au bout de quelques semaines, de quelques mois, revient impitoyable.

Parfois encore, la maladie semble fléchir pour un moment : tel sujet reconnaît avoir dit la veille de véritables absurdités ; le voilà sage ; l'instant d'après il énonce solennellement quelque sottise pire encore. Ce grand agité devient calme ; vous le croyez en pleine amélioration. Point du tout. L'apaisement après une phase de violences, le retour d'un bel appétit après un long temps de dégoût de la nourriture, la venue normale des règles après plusieurs mois d'aménorrhée sont souvent le présage du passage définitif à la chronicité. Il semble que le « malheureux fasse son nid dans sa démence et s'y installe commodément pour y durer longtemps ».

Alors, c'est le délire vague, protéiforme, mobile, contradictoire, chaotique ; les illusions, les interprétations, les hallucinations. La tenue débraillée, paré d'étoffes aux tons criards, de rubans, de galons militaires, de décorations, le malade passe ses jours en s'enfonçant avec une extrême lenteur vers la démence terminale.

Les signes les plus caractéristiques de son mal se nomment :

Désaffection familiale : le dément précoce prend en haine ses plus proches qu'il chérissait jadis.

Négativisme : besoin systématique d'agir contrairement à ce qu'on lui demande. Nombre d'hébéphréniques, pour ce plaisir absurde d'aller à l'encontre de ce qui paraît sage à tout leur entourage, refusent systématiquement les aliments ou bien souillent leurs draps avec une satisfaction manifeste.

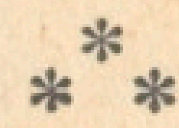
Catatonie : ce symptôme semble résulter d'une exaltation de l'automatisme psychologique (1). Le visage du patient demeure figé, comme cadavérique ; les muscles des membres, flaccides comme de la cire, conservent presque indéfiniment la position où on les place et qu'ils adoptent parfois spontanément. Un de mes malades adoptait une position qui le rendait assez semblable à une cafetière (un bras en bec et l'autre en anse) et paraissait fort satisfait de sa trouvaille.

Stéréotypies : ou tendance anormale à reprendre les mêmes poses, les mêmes expressions de physionomie, à rabâcher les mêmes paroles et répéter les mêmes gestes.

(1) Cependant les recherches récentes du Dr de Jong, d'Amsterdam,et du Dr Barult, à Paris, montrent qu'un véritable état catatonique peut être expérimentalement provoqué, chez le chat, par l'emploi de *bulbocapnine*.

Ces signes, la totale stupidité de certaines réponses signifiant l'abolition précoce et à peu près complète du jugement, ces signes font le diagnostic. Mais, au début, avant leur installation, ce diagnostic est fort malaisé, le plus difficile sans doute de la psychiatrie.

Le pronostic est extrêmement sombre. Presque tous les auteurs parlent de guérison, dix pour cent, a dit Kraepelin. Pour mon compte, j'ai vu surtout guérir de fausses démences précoces et, par exemple, des états confusionnels qui peuvent faire illusion, quand ils sont de longue durée. Mais il ne faut pas nier la guérison de la véritable démence précoce. Il faut surtout, pour l'honneur de la psychiatrie, qu'une thérapeutique naisse, sans trop tarder, d'une connaissance plus précise des causes de ce mal affreux.



Reste, pour en finir avec les maladies mentales toxiques, infectieuses, lésionnelles, une psychose singulière et qui fait comme un pont jeté entre les deux grandes classes de psychopathies.

IX

LA DÉMENCE PARANOÏDE OU PSYCHOSE HALLUCINATOIRE CHRONIQUE.

Elle est très certainement lésionnelle, encore que nos connaissances en anatomie pathologique ne soient pas, sur ce point, définitives ; elle est accidentelle dans sa cause déterminante ; mais, à vrai dire, on ne la voit se développer que chez les sujets constitutionnellement enclins au délire des persécutions, chez des *paranoïaques* nés. Elle résulte donc d'une tendance native aux idées de persécutions et, par ailleurs, d'une toxi-infection, du reste mal connue — nous ignorons encore tant de choses ! — qui, survenant entre vingt-cinq et quarante-cinq ans, attaque le cerveau, grâce à quoi se déroule tout le cortège des maladies lésionnelles, hallucinations, avec évolution vers la démence.

L'hérédité paranoïaque confère ici au délire un certain degré de systématisation d'ailleurs très relatif. Ce n'est plus le chaos des discordances de la démence précoce, ni son absurdité totale ; mais ce n'est pas non plus la parfaite coordination, la constance

symptomatique du délire de revendication, lequel ne s'accompagne jamais de la moindre hallucination et ne fait jamais un pas vers l'affaiblissement intellectuel global ; tandis que la psychose hallucinatoire ou paranoïde marche toujours à la démence, rapidement chez quelques malades, très lentement chez d'autres.

La démence paranoïde (1) — c'est bien l'appellation qui lui convient le mieux — débute insidieusement par de la dépression, des préoccupations hypocondriaques ; le malade, se sentant en état d'insécurité et attachant à ce qui le concerne une importance extrême, devient bientôt sombre, méfiant ; il perçoit alentour un sentiment de vague hostilité : les gens le regardent avec défiance, crachent avec mépris quand il vient de passer ou chuchotent entre eux des mots qui le concernent et qui ne peuvent être que malveillants.

Et déjà l'hallucination commence de jouer son rôle de mauvaise conseillère : elle commande le délire. Les hallucinations de l'ouïe sont ici les plus importantes, les plus graves, les plus précoces. D'abord vague murmure, paroles inintelligibles ; et puis injures grossières, ironiques, cinglantes, des

(1) La paranoïa et le délire de revendication ne font qu'un.

menaces ; au début chuchotée, la voix, les voix peu à peu se précisent, s'affirment : le patient reconnaît à présent — la nuit surtout, dans le silence favorable — si c'est une voix d'homme ou une voix de femme ; un peu plus tard, l'hallucination auditive se précisant sans cesse, il pourra nommer la personne qui le tourmente ainsi et cristalliser sur elle son besoin de vengeance... La voix méchante, — à quoi répondent, de temps à autre, des voix contradictoires, des voix défenderesses, — la voix commande impérieusement ; le malade, de qui le jugement a depuis longtemps sombré, entend et se laisse convaincre ; et il se montre, trop souvent, d'une docilité fâcheuse à ces injonctions. Pendant des jours et des nuits, il entend affirmer « tu dois mourir », ou bien « tu dois tuer celui qui te persécute » : il obéit. Aussi bien, faut-il tenir ces malades pour dangereux à eux-mêmes et à autrui (1).

Ils le sont d'autant plus que, chez eux, la réticence est la règle ; une réticence ingénieuse, sournoise et difficile à dépister pour qui n'est pas un vieux routier de la psychiatrie. Certains paranoïdes, au début de leur

(1) J'insiste uniquement sur les hallucinations auditives, parce qu'elles sont de beaucoup les plus importantes et les plus caractéristiques. Mais il faut signaler les paranoïdes qui se sentent électrisés, à qui l'on envoie des boules puantes et qui refusent les aliments à cause du goût inquiétant de leur soupe ou de leur fricot.

maladie, alors que la démence ne les a pas touchés encore, gardent assez d'intelligence, assez de ruse pour cacher leurs hallucinations, pour voiler leur délire. Ils avouent sans sincérité avoir eu quelques mois de folie, pour mieux montrer qu'ils sont guéris et que le médecin n'a plus rien à faire avec eux. On les voit quitter leur maison et faire, sans vouloir donner de motif, un long voyage; et ce voyage n'a pour but réel que de fuir les voix agressives. Les apparences de guérison, les fausses rémissions, dues à ces fugues peuvent être — pour l'entourage familial, sinon pour le médecin — cruellement trompeuses.

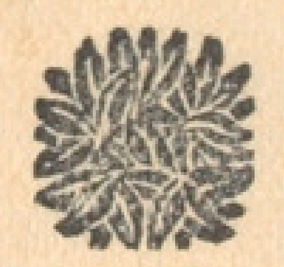
A une période ultérieure, le délire des grandeurs s'ajoute, sans l'entamer, au délire des persécutions : le paranoïde, plus orgueilleux, plus distant, plus arrogant que jamais de se sentir prince, premier ministre ou dieu, se fait cependant plus condescendant, moins amer, moins soupçonneux ; il semble même que s'atténuent les hallucinations hostiles : la démence finale est proche.

***

Ainsi prend fin la série des psychose accidentelles, par cette *paranoïde* où nous voyons se combiner la constitution reven-

dicante et la toxi-infection accidentelle, à la fois lente et implacable, qui mène à la chronicité sans entamer la vie physique.

Nous allons connaître, à présent, une tout autre catégorie de maladies mentales, dont nous verrons le profond intérêt pour l'établissement d'une psychologie renouvelée, à fondement scientifique.



TROISIÈME PARTIE

DESTINÉES

Un romancier psychologue de mes amis, un prêtre bienveillant et dont je fais grand cas, un de mes excellents confrères psychiatre et deux de ces charmantes femmes qui volontiers devisent de médecine et de philosophie viennent de dîner à ma table et fument, à présent, dans mon cabinet de travail.

J'ai, tout exprès, laissé sur mon bureau, bien en vue, le titre du présent chapitre en gros caractères, au milieu d'une page blanche, avec l'espoir qu'on aura bien l'idée de regarder et le besoin de discuter.

On m'interroge et je réponds :

« J'écris sur la folie ou, plus exactement, sur les espèces de folie. Je viens d'esquisser à grands traits les psychoses accidentelles d'origine toxique ou infectieuse, qui trouvent

évidemment leur cause dans les altérations légères ou profondes, transitoires ou définitives de la substance cérébrale. Et je veux maintenant m'attacher à dépeindre une autre catégorie de maladies mentales, celles que l'on peut dire congénitales, héréditaires, dénuées de toutes lésions anatomiques de l'encéphale appréciables par les moyens d'investigation dont nous disposons présentement. Bien systématisées, cantonnées dans le domaine proprement affectif, respectueuses de l'intelligence qu'elles n'entament point, elles ne comportent pas d'hallucinations vraies ; et jamais elles n'aboutissent à la démence, à l'écroulement de l'esprit ni au gâtisme terminal... Ce sont les grandes maladies du caractère ou, si l'on veut, de l'âme, de l'âme qui, selon moi, partout s'affronte avec l'esprit et ne s'y mêle point. »

Ici se place un léger sursaut de l'abbé pour qui, naturellement, le mot âme est beaucoup plus compréhensif. Mais il réprime son élan et m'invite à poursuivre :

« A telle ou telle heure de la vie, sous un prétexte souvent futile ou sans motif appréciable, elles s'épanouissent, ces psychoses affectives, sur un terrain constitutionnellement prédisposé. Et ce fond, nécessaire à leur éclosion, n'est lui-même que la forme très soulignée, légèrement mais déjà nette-

ment morbide, d'une des tendances affectives naturelles à tous les hommes.

— En sorte que, si nous comprenons bien, précise l'écrivain, entre tel caractère normal mais fortement accentué et telle de vos psychoses constitutionnelles, nous ne trouverons de différence que d'intensité. Un état psychologique très marqué confine, d'après vous, aux formes les plus atténuées de la psychose correspondante ; gamme ascendante, partant d'un tout petit excès pour se hausser, avec mille nuances intermédiaires, aux plus véhéments paroxysmes. Et c'est ainsi que vous jetez le pont de la pathologie mentale à la psychologie?

— Nous y reviendrons un peu plus tard, quand nous aurons fait connaissance avec les grands troubles de l'âme. L'impitoyable hérédité morbide... »

Ici, l'une de nos amies, qui n'est point patiente, s'irrite tout de bon :

« Ah oui ! L'hérédité, l'*ananké*, le *fatum*, vous allez vous taire, je pense, sur cette absurde et désespérante doctrine de primaires ! » (elle tend à nommer primaires tous les esprits, y compris les tragiques grecs, qui ne pensent pas comme ses amis politiques), « doctrine où s'incarne assez bien le siècle qui mérita d'être appelé stupide et dont nos meilleurs dramaturges,

nos plus puissants romanciers, nos plus illustres métaphysiciens ont fait justice depuis beau jour. Assez d'inéluctable ; c'est trop triste, c'est trop laid, c'est trop bête ! »

L'autre, moins véhémente, réclame un éclaircissement sur un mode plus tempéré :

« La preuve, me dit-elle, qu'il n'y a point de fatalisme héréditaire, ne l'avons-nous pas sous les yeux?... J'ai quatre enfants. Physiquement ils ont entre eux comme un air de famille, sans plus. Moralement, en dépit de la même origine et d'une éducation pareille, ils diffèrent extrêmement. Si l'hérédité joue ce rôle prépondérant que vous alliez nous dire, ils devraient être, ainsi que quatre épreuves sorties du même moule, exactement pareils. »

Et je dois expliquer qu'il s'en faut que l'hérédité soit ordinairement directe et qu'il est un peu trop commode de l'entendre au sens le plus étroit. En fait, cherchez parmi les ascendants ou les collatéraux d'un grand émotif, d'un mélancolique, d'un pervers, d'un revendicant, vous trouverez, on peut dire toujours, quelque cas de psychose voisine de la sienne. Entre les rejetons d'un même couple se fait un mystérieux partage de tendances. Une psychopathie constitutionnelle frappe un aïeul en ligne directe ou latérale : le germe, hélas ! n'en sera pas perdu;

un ou deux des enfants sur quatre ou cinq recevront le triste héritage ; les autres se partageront l'heureuse humeur, l'aisance active, la bonté chaleureuse ou la calme lucidité des divers membres de la famille.

Mais les objections, que j'ai cherchées, ne cessent point de m'assaillir. L'abbé a trouvé celle-ci :

« Il a bien fallu, tout de même, que cette chaîne de misères eût un anneau initial. Sans doute nos premiers parents n'étaient-ils pas exempts de toute tare, puisqu'ils firent si bien qu'on les chassa du paradis terrestre. Caïn, leur premier-né, me paraît ressembler assez à ce que vous nommez, je crois, un pervers instinctif, cependant que le doux Abel, la première victime, incarne, j'imagine, la bonté débonnaire. Mais, bien certainement, vous ne faites pas remonter si haut l'origine atavique d'un état constitutionnel que vous observez de nos jours ?... »

Et mon confrère en psychiatrie d'insister :

« D'autant que, vous le savez aussi bien que moi, mon ami, nous voyons assez fréquemment une maladie incontestablement infectieuse, l'encéphalite épidémique, par exemple, s'accompagner (comme d'ailleurs l'idiotie) de tendances méchantes très analogues aux perversions instinctives. Tous les jours que Dieu fait, un traumatisme

engendre un cas de plus de constitution émotive. Et l'on pourrait citer d'autres exemples, reconnaissez-le de bonne foi.

— Nous sommes, j'en conviens, insuffisamment renseignés sur l'origine première d'une descendance morbide. Les cas de perversions acquises au cours de l'encéphalite, je les connais et je les juge très dignes d'attention, sinon tout à fait décisifs. Parmi les dires, souvent contradictoires, des parents, il est délicat d'affirmer que tel enfant vivait, avant l'atteinte infectieuse, sans ombre de malignité constitutionnelle ; et quand vous concluez par l'espoir de guérir cette méchanceté acquise, vous apportez un vœu touchant, mais non point une preuve à ravir les convictions.

« Pour moi, j'ai vu cent fois un fils d'alcoolique devenir maniaque ou mélancolique, ou l'un et l'autre alternativement. Psychose constitutionnelle directement issue d'une psychose toxique? Non point certainement ; car, si je prenais soin d'analyser le cas du père, je trouvais fréquemment, à sa toxicomanie éthylique, une cause première dans le besoin de corriger, par un « remontant », un état de lourde dépression constitutionnelle. Les cas de cette sorte passent souvent inaperçus.

« Et, sans doute, qui ne serait heureux

de rencontrer des faits indéniables autorisant à dénoncer cette doctrine des constitutions, sévère pour le pauvre genre humain? Mais, hélas, l'accumulation des faits confirmatifs est formidable, pour la plus grande gloire de mon ami Dupré.

— Assurément vous deviez l'aimer fort. Vous défendez son œuvre comme vous feriez de la vôtre.

— J'aimais Ernest Dupré pour des motifs divers, et principalement parce que je l'admirais et parce que je suis de ceux qui le continuent. Je le défends parce que, depuis sa mort, je le vois méconnu. Conscient de son pouvoir créateur, justement satisfait de de qu'il savait — il était érudit — et de ce qu'il découvrait, rudement véridique, beaucoup plus près d'Alceste que de Philinte, il vous disait, et vivement, vos vérités. Mais un amateur d'âmes prenait toujours plaisir à le voir et l'entendre. Un Paul Bourget ne se passait pas aisément de sa causerie animée et profonde.

« Il advint à Dupré, par la vivacité de sa franchise et les éclats de son orgueil, de blesser quelques amours-propres et de susciter des rancunes qui, toutes, n'ont pas désarmé depuis qu'il n'est plus là pour répliquer. Voilà qui n'est peut-être pas tout à fait étranger à l'opposition que rencontre

telle de ses doctrines. Ainsi voit-on parfois des hommes de science, et parmi les plus éminents, ne pas pouvoir oublier une offense, laisser leur passion secrète et qu'ils ne s'avouent point, qu'ils ignorent peut-être, orienter leur foi scientifique. Nous croyons demeurer aux régions sereines du pur entendement, tandis qu'à notre insu nous mène la sourde impulsion d'un état affectif.

« Mais je tiens pour fondamentale cette œuvre de Dupré touchant les constitutions en médecine mentale.

« Certes, nous n'ignorions pas avant lui qu'il existe des prédispositions natives. Depuis qu'il y a des psychiatres, et qui pensent, la notion d'hérédité, de dégénérescence, comme aimait à dire Magnan, tenait une place imposante dans l'étiologie des maladies mentales. Mais le sens attaché à ces mots demeurait assez vague et, pour tout dire, assez banal. Avec Dupré, voici de la précision. Il ne s'agit plus de tendance au « nervosisme », comme on disait naguère, de prédisposition plus ou moins marquée à devenir un psychopathe, mais bien d'une orientation native, datant de bien plus loin que le sein maternel, vers l'une ou l'autre des maladies mentales constitutionnelles admises par le maître.

« On peut lire, en tête de son livre pos-

thume, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité,* une excellente et très vivante notice biographique du D[r] Achalme. On y voit que, dès son internat, le futur professeur de clinique à Sainte-Anne s'exerçait à l'analyse psychologique de tel de ses camarades et à prédire ses réactions en présence d'un incident donné ; la confirmation de ses prévisions lui causait de véritables joies d'enfant. C'est qu'il savait déjà à quel point sont commandés nos actes par les dispositions que nous apportons en naissant et qui, pour l'observateur averti, se manifestent dès l'enfance. Cette idée, dans sa jeunesse, lui paraissait juste en psychologie ; il devait lui appartenir d'en démontrer puissamment l'exactitude en pathologie mentale, pour ce qui est de ces psychoses qui vont maintenant m'occuper.

— Avouez cependant (c'est mon confrère qui intervient ici) que la nomenclature adoptée par Dupré vers la fin de sa trop courte carrière n'a pas survécu sans retouches. *Sa débilité et sa déséquilibration motrices* constitutionnelles paraissent bien oubliées maintenant, et ce n'est que justice.

— Rien de plus vrai. Il appartenait à l'un de ses meilleurs élèves de donner à cette ample doctrine une forme quasi-définitive,

en apportant une classification plus complète, plus rationnelle encore des maladies mentales — de celles qui sont universellement reconnues. Dans son ouvrage avec Marcel Boll, Achille Delmas admit — j'ai admis avec eux — cinq psychoses constitutionnelles : la *cyclothymique*, comprenant la manie et la mélancolie, l'excitation et la dépression constitutionnelles que, désormais, on ne saurait décrire séparément ; la *psychose émotive* anxieuse, embrassant tout le vaste domaine des obsessions, des impulsions et de ce que M. Pierre Janet a dénommé psychasthénie ; la *psychose perverse*, que les Anglais appellent *moral insanity* ; la *mythomaniaque*, où l'hystérie trouve sa place ; la *psychose paranoïaque*, comprenant la psychose interprétative et le délire de revendication. C'est à les peindre que je veux consacrer la prochaine partie de ce petit ouvrage que vous voyez sur le chantier.

— Et les cinq maladies constitutionnelles, dont le nom seul est effrayant, vous les tenez pour fatales et inéluctables?... Vous ne sentez donc pas la barbarie d'une telle doctrine, ni tout ce que vous apportez de découragement aux pauvres hommes, qui ont si grand besoin qu'on les abreuve d'espérance?...

— Je voudrais qu'on ne me fît pas dire ce que je ne dis point. Moyen de discussion par trop féminin, tout de même, pousser jusqu'à l'excès absurde l'argument de l'adversaire, pour en triompher aisément.... Mais, d'abord, même quand la constitution prédisposante apparaît forte, la psychose correspondante ne s'épanouit pleinement et dans toute sa gravité que dans un nombre extrêmement restreint de cas. Chaque jour et par tous pays, dans tous les mondes, nous rencontrons de grands émotifs, des déprimés ou des excités constitutionnels, de petits pervers, des mythomanes bien plus amusants que nuisibles et des revendicants qui ne font de mal à personne. C'est à peine si, sur dix mille, un seul aura besoin de l'intervention médicale et de l'isolement.

« Quant aux tendances innées qui font le terrain favorable à l'éclosion possible — encore que très rare — de ces psychoses confirmées, il faudrait être aveugle pour ne pas voir comme elles sont intimement mêlées à la trame même de l'âme où l'hérédité les a mises.

« Mais vous pensez bien, n'est-ce pas ? qu'elles ont leurs degrés. Sont-elles, chez un sujet donné, très puissamment marquées, je ne sais pas de force assez forte pour les décrire : l'éducation la plus ingénieuse, la

morale la plus persuasive, les exemples les plus entraînants, les séductions, l'attendrissement, la contrainte, rien ne saurait les entamer. Que si leur qualité native est pauvre, et faible leur intensité, on a prise sur elles et nous verrons comment. Nous connaîtrons ce que la morale pratique gagne en délicatesse, peut-être même en efficacité, aux notions qu'apporte la science psychiatrique.

« Et puis, vraiment, ne nous reprochez pas d'adopter systématiquement, de parti pris, des doctrines affligeantes pour l'humanité déjà tellement affiigée. Comprenez, je vous prie, que nous ne les choisissons pas à notre gré. J'admire ces beaux pragmatiques qui cueillent à leur guise et nomment vérité ce qui leur apparaît le plus opportun, le plus commode, le plus aimable (1). Nous ne savons pas prendre de telles libertés. Nous tenons pour honnête et pour indispensable l'asservissement, l'asservissement fier comme la probité même, à l'observation et à l'expérience. Par de nombreux exemples, nous savons ce qu'il en peut coûter à la réputation d'un homme de science de ne pas

(1) Je parle ici des pragmatistes quelque peu superficiels comme mon interlocutrice et je n'ignore point que Kant donnait à la *croyance pragmatique* un sens plus digne du respect. Et quant à William James, je ne parviens pas à le suivre alors qu'il donne la réussite comme critère de la vérité.

vouloir renoncer à une trop chère idée préconçue et quels démentis l'attendent dans un proche avenir.

« Puis, il nous faut, en médecine, poser un diagnostic, formuler un pronostic, renseigner sur l'avenir probable une famille pleine d'anxiété. Sans doute, nous savons garder les ménagements nécessaires et nous montrer humains. Mais annoncerons-nous des transformations radicales et de miraculeuses guérisons, alors que nous savons pertinemment n'avoir jamais vu survenir de pareilles métamorphoses ?... Oseriez-vous promettre qu'un pommier donnera des fraises, cela dût-il faire un vif plaisir à la propriétaire du jardin? Non, parce que, depuis votre enfance, vous êtes renseigné sur les espèces végétales et leur ferme stabilité. On oublie trop que les lois de la psychiatrie font, elles aussi, partie de la science naturelle. Elles sont seulement un peu moins consacrées par le temps. Mais je leur vois les caractères des notions robustes et, pour tout dire, des vérités durables.... »

La soirée s'avançait. Mes invités prirent congé de moi, et avec tant de courtoisie que je puis croire les avoir, au moins pour un temps, convaincus.

PSYCHOSES CONSTITUTIONNELLES

Elles sont au nombre de cinq, et je redis encore leurs caractéristiques : héréditaires (1), congénitales, très nettement systématisées, dénuées de lésions anatomiques présentement appréciables, cantonnées dans le domaine proprement affectif, elles respectent l'intelligence, ne comportent point d'hallucinations et n'aboutissent pas à la démence

Aussi bien, pour chacune des cinq maladies mentales de cette sorte donnerons-nous en parallèle une rapide esquisse de la forme légère et de la forme grave du même mal, ou plus exactement de la constitution et de son épanouissement morbide sous forme de psychose confirmée. C'est là, je pense, de quoi retenir un esprit curieux de toucher du doigt, de saisir sur le vif les rapports du pathologique avec ce que l'on nomme le normal. Nous admettons que le pathologique ne commence vraiment que là où des réactions menaçantes, pour le malade même ou pour autrui, font sentir le besoin de l'intervention médicale.

(1) L'hérédité n'est pas toujours directe ; mais il est exceptionnel qu'un émotif, un cyclothymique, un pervers n'aient point, parmi leurs ascendants ou leurs collatéraux, quelque cas de psychose voisine de la sienne.

Commençons par l'étude de la maladie mentale constitutionnelle la plus proche de celle qui vient de clôturer la série des psychoses accidentelles, à savoir :

I

LA PARANOÏA

Constitution paranoïaque. — Au courant de la vie, nous rencontrons à chaque pas des femmes et des hommes à qui l'on s'accorde à reconnaître ce qu'on nomme communément un « mauvais caractère ». Pleins de confiance en eux-mêmes, assurés de ne pouvoir point se tromper, nous les voyons singulièrement défiants pour autrui et portés aux soupçons. Leur tendance native, égocentriste, est de tout ramener à eux, d'enrichir leur chère personne d'argent, d'honneurs, de considération, d'exiger des égards, de se piquer pour peu de chose, de réagir avec une étonnante susceptibilité, de voir facilement une atteinte à leurs droits, de vouloir toujours que justice leur soit rendue, et l'on en rencontre beaucoup parmi les plaideurs au Palais. Une bonne chanson patoise conte l'histoire d'un gars normand qui se ruine et ruine les siens à se

faire rendre justice envers et contre tous :

Mais c'est mon dret, et mé j'y tiens.

Ainsi va le refrain de cet incorrigible. Le paranoïaque, même à l'état d'ébauche, ne cesse pas d'être lui-même, avec des moments d'accalmie et des reprises plus exaspérées.

A-t-il égaré quelque objet, la clé de son armoire ou son porte-monnaie, son premier mouvement est d'accuser autrui, de jeter un œil défiant sur son valet de chambre ; il a, pour un moment, la certitude qu'on l'a volé.

Foncièrement propriétaire (1), possesseur, voire accapareur de biens, de places, de personnes, jaloux dans les deux sens du mot — il est, en amour, tyrannique — toujours enclin à discerner le mal où il est et où il pourrait être, soupçonneux, rancunier, s'il est doué d'un peu d'éthisme, il s'efforce de pardonner, sans pouvoir oublier la plus légère injure ; s'il est dénué de bonté, il prépare de longue main une vengeance

(1) Notons qu'à un certain degré, l'égocentrisme, associé à un jugement sain et au sentiment éthique, constitue une grande force. L'homme par trop désintéressé combat sans armes et c'est, par avance, un vaincu. Il n'y a point de conquérant, de vainqueur à la lutte pour l'existence sans une certaine dose d'avidité, souhaitable et louable, compatible avec un bon équilibre mental. La constitution paranoïaque, telle que nous la décrivons, est déjà un déséquilibre, un gros excès d'avidité.

bien choisie. Quoi qu'il fasse d'ailleurs, son orgueil intégral lui donnera raison ; sa conscience, toujours contente d'elle-même, ne connaît regrets ni remords. Donner tort à son prochain, c'est à quoi il excelle ; mais se donner tort à lui-même, il ne le pourrait pas. Tout à fait incapable de se mettre, comme on dit, à la place d'autrui, il vous reprochera le plus sincèrement du monde de ne pas vous mettre à la sienne, de ne pas le comprendre, de le mésestimer. S'il est, en même temps qu'avide, très émotif, le voilà chatouilleux, susceptible, vexé et prompt à la riposte envenimée. Si la dépression mélancolique s'en mêle, il versera dans l'hypocondrie, vivement alarmé des moindres misères physiques, tourmenté et voire indigné des menus maux qui osent s'attaquer à sa personne sacro-sainte, à ce Moi, pour lui le vrai dieu.

De cet état d'âme, il est, d'ailleurs, inconscient. Si vous tentez, imprudemment, de le révéler à lui-même, si vous lui faites son portrait, si vous lui expliquez comment il se brouille à peu près avec tout le monde, vous rencontrerez sa stupeur, son incrédulité. Ce sont les autres qui lui cherchent noise. Il se perçoit comme excellent. « Il n'y a pas meilleur ni plus conciliant que moi, » s'écriera-t-il le plus sincèrement du monde.

Pour peindre le petit revendicant, j'emploie le genre masculin. Quand les femmes s'en mêlent, elles nous valent bien sur ce point comme sur les autres.

Mais cet orgueilleux, cet avide, ce méfiant vit de la vie commune et n'est gênant qu'à peine pour ses contemporains et pour ses proches. On dit bien de lui, en passant, qu'il est atteint du délire des persécutions, mais on le dit en souriant et sans précisément y croire. Tout change quand, sur ce favorable terrain, s'épanouit rapidement la vraie psychose.

Depuis le livre inoubliable de mes confrères Sérieux et Capgras, nous savons qu'elle peut revêtir deux formes différentes, la *Revendicatrice* (délire des persécutés-persécuteurs) depuis longtemps connue, et l'*Interprétative,* découverte par les deux savants que je viens de nommer.

Délire de revendication. — Un homme de trente à cinquante ans, égocentriste et soupçonneux comme je viens de dire, un beau jour cristallise ses prédispositions natives sur une représentation mentale définie. Cela, à propos d'un fait réel, d'une injure reçue, d'une invention dédaignée, d'un procès perdu, ou bien encore de quelque préjudice imaginaire.

Vrai ou faux, le prétexte est faible et la

réaction énorme, évidemment démesurée, manifestement maladive. Désormais cette idée prend le pas sur toutes les autres. Cette idée fixe *prévalente,* disait Dupré, envahit la conscience en refoulant tout autre préoccupation, et la voilà tyranniquement obsédante, commandant et orientant l'activité mentale entière. Toute sa puissance effective, elle la tire d'un état passionnel intense, inquiétude, colère indignée et d'un besoin irrésistible de satisfaction, de réparation, de justice qu'il faudra bien lui rendre. Et cette émotion, qui n'a guère de cesse, s'enfle par intervalles en redoutables paroxysmes.

Pour tout autre ordre de pensée, l'intelligence demeure intacte ; sur ce point seul, le jugement est aboli. Remontez au point de départ : il est manifestement absurde ; l'idée fixe est une idée fausse, mais elle est défendue avec la plus impeccable logique. Pour peu qu'ils soient doués d'intelligence, singulièrement d'imagination, ces malades raisonnent avec les plus merveilleuses ressources d'inépuisables arguments. Si bien que l'on n'est point surpris de voir des personnes de l'entourage, au jugement mal assuré, se laisser convaincre par eux et soutenir de la meilleure foi du monde des revendications cependant bien morbides.

La foi du paranoïaque est d'ailleurs indéracinable. L'évidence ne lui apparaît plus. L'appel le plus persuasif à la raison et au sentiment ne saurait entamer cette forteresse mentale où il est retranché pour la défense et aussi pour l'attaque. L'orgueil pathologique fournit à sa conscience une certitude si parfaite que rien contre elle ne saurait prévaloir. Il faut avoir longuement analysé des malades de cette sorte pour se faire une idée de la puissance de leurs convictions, près de quoi les plus fermes croyances religieuses ne sont que doute, en vérité. Ces êtres-là pensent, absurdement, dans l'absolu.

Du reste, ces égocentristes ne sont pas tous uniquement préoccupés d'intérêts personnels. Parmi eux, l'on rencontre des mystiques, des réformateurs, des sauveurs de la Société, des inventeurs de remèdes à tous les maux physiques et moraux, à toutes les injustices sociales. Au premier abord, grandes âmes ; à l'analyse plus profonde, grands orgueilleux sans véritable générosité de cœur, follement avides de pouvoir ou de gloire et, d'ailleurs, incapables de fonder œuvre qui vaille. La plupart d'entre eux, partout rebutés, en sont conduits à tirer un coup de pistolet en l'air au passage du président du Conseil ou du chef de l'État

pour que la justice soit contrainte d'intervenir.

D'autres passent leur vie à intenter des procès, qu'ils perdent naturellement sans jamais vouloir reconnaître leurs torts, tandis que leur apparaissent manifestes la partialité des témoins et la vénalité des juges.

Récemment, le docteur de Clérambault, médecin en chef de l'Infirmerie spéciale de la Préfecture de police, a donné une description très fouillée, des *Érotomanes* qui sont malades de même sorte. Ils ont tout du paranoïaque : l'orgueil sans bornes qui leur confère la certitude d'être aimés ; l'égocentrisme qui fait que rien n'arrête leur bon plaisir et qu'ils abusent sans mesure du temps de leur victime ; la défiance grâce à quoi ils la soupçonnent de tramer mille perfidies ; l'intégrité intellectuelle qui leur permet, pour peu qu'ils soient doués, de donner à leur argumentation quérulente une force et une variété merveilleuses ; la tendance revendicatrice passionnelle qui les conduit à réclamer impérieusement leur dû — en l'espèce, l'amour — et de se venger quand ils ne sont pas satisfaits de ce qu'on leur en donne. D'où leur façon de harceler l'objet aimé de leurs visites, de leurs rencontres dans la rue, de leurs lettres, de leurs appels téléphoniques où, sans relâche,

les mots de passion se mêlent aux allusions blessantes et aux menaces (1).

Et les menaces ne sont pas toujours vaines. Nombreux sont les exemples de revendicants que leur état passionnel, exaspéré par les refus, les rebuffades, les renvois, les dédains, conduit à l'homicide.

A un certain moment de leur exaltation croissante, les grands paranoïaques deviennent de fort redoutables malades pour qui l'internement s'impose, magnifique prétexte comme bien on pense, à un renouveau de protestations revendicantes.

Lorsque les grands paranoïaques vont jusqu'à l'homicide, ne leur demandez pas le remords ni le repentir. Leur certitude est absolue d'avoir fait ce qu'il fallait faire, d'avoir agi dans leur plein droit ou, mieux encore, d'avoir accompli un devoir.

Tel fut, à mon avis, — et je l'ai soutenu devant la cour d'assises — le cas de Mme Lefèvre qui, le vingt-six août 1925, au cours d'une promenade et dans l'automobile que conduisait son fils, tua très froidement, d'un coup de revolver, sa belle-fille. Arrêtée peu après, elle ne manifesta jamais, ni à

(1) Les amoureuses d'ecclésiastiques n'ont fourni, aux faits divers des journaux quotidiens, que trop d'aventures, plus d'une fois sanglantes.

l'instruction, ni devant le juge, ni depuis sa condamnation, le moindre repentir ni le moindre regret : on ne pouvait discerner dans cette âme que le contentement d'une bonne conscience. Constitutionnellement orgueilleuse, soupçonneuse, égocentriste et hypocondriaque, avide, avare, querelleuse, jalouse, vindicative, elle avait pris en haine la femme de son fils, et cette détestation s'était encore accrue depuis que s'annonçait l'espoir d'une maternité. Or, il semble bien que la malheureuse victime n'ait jamais rien fait de méchant qui pût légitimement exaspérer sa redoutable belle-mère, laquelle ne cessait à peu près pas de la harceler d'observations imméritées, de reproches démesurés, de mauvaises querelles. Haine familiale impitoyable, atroce, absurde aussi et que rien ne justifiait ; haine paranoïaque, pour tout dire. Peu à peu s'est cristallisé, chez Mme Lefèvre, un état d'*obsédance*, un état passionnel, impulsif. A la manière d'un étroit faisceau de lumière électrique, toute clarté s'était concentrée, en cette âme, sur l'idée fixe, tout le reste était dans la nuit et rien ne demeurait d'une raison humaine pour combattre l'impulsion. Le meurtre était fatal un jour ou l'autre. J'ai cru pouvoir dire de cette femme : « C'est un monstre, mais un monstre pathologique »,

et demander pour elle l'internement au lieu de la peine de mort.

Et j'ai pu dire encore que si le diagnostic de psychose paranoïaque avait été fait à temps, si la famille — moins ignorante des choses de la psychiatrie — eût appelé un spécialiste, si cette grande aliénée avait été mise à l'abri de nuire dans un asile, on verrait maintenant une jeune mère allaiter un petit enfant.

Ma thèse n'a pas prévalu. Pratiquement, l'internement, qui n'est jamais perpétuel, apparaissait comme une garantie très incertaine. Et la foule déchaînée, haineuse, l'opinion publique exaspérée contre ce crime affreux, vraiment, voulait impérieusement le châtiment. D'autres experts, savants et respectables, avaient conclu à la pleine responsabilité. Mme Lefèvre fut condamnée à mort et sa peine commuée en détention perpétuelle.

De cette retentissante affaire, à mon avis très instructive, un enseignement capital me paraît être à retenir : la double caractéristique du meurtre paranoïaque c'est l'absurdité même de la haine persécutrice et l'absence de tout regret après le crime, essentiellement tenu pour légitime, pour excellent.

Pourtant, certains de ces malades guéris-

sent, non point de leur constitution, mais de ses paroxysmes. Ces fous, qui sont très rarement des débiles mentaux, ne versent pas dans la totale absurdité. S'ils changent à temps de milieu, si vient à disparaître leur ennemi imaginaire, on les voit évoluer rapidement vers une sorte de guérison pratique. Mais il importe de savoir que leur tempérament paranoïaque est toujours là et qu'une nouvelle phase d'activité délirante est à prévoir.

Délire d'interprétation. — C'est la psychose, sœur de celle que nous venons de décrire sommairement. Même terrain originel, même tendance aux idées de persécution, même systématisation, persistance de la lucidité mentale, point d hallucinations ni de démence terminale. Mais ici ce n'est plus une idée prévalente unique dont se constitue le délire : c'est bien plutôt une série d'interprétations — non pas secondaires comme on en voit dans la mélancolie — mais primitives et diverses — s'ajustant les unes aux autres autour d'un noyau primitif, et croissant avec l'âge en nombre, en importance et en invraisemblance jusqu'à l'énorme absurdité. Car il semble que cette maladie mentale, qui n'altère pas l'intellect, soit néanmoins le lot de personnes moins fermement logiques, moins éloignées de la

débilité mentale que ne le sont nos revendicants de tout à l'heure.

L'interprétant commence par deviner autour de lui, dans la famille le plus souvent, une vague menace ; il sent bien que se trame, dans l'ombre, un complot d'abord imprécis ; des gens jaloux de sa belle intelligence, de sa haute valeur vont lui tendre des pièges, le ridiculiser, le bafouer, l'espionner sans cesse, peut-être encore se débarrasser de lui par le poison.

Il est gênant, parbleu ! parce qu'il est considérable. Plus il avance et plus il a le sentiment de son importance sociale, de la splendeur de ses alliances. Une grande part du délire des interprétants reflue vers le passé : il sait bien que, dès le berceau, des misérables lui ont substitué un enfant de condition plus modeste et qu'il est fils de roi. Et ce délire s'étend encore dans l'espace, gagne, de la famille, aux amis, aux grands groupements de la société : les jésuites, les francs-maçons, la papauté, les diplomates de tous pays sont mêlés aux intrigues qui le concernent. Tout, d'ailleurs, le lui révèle à l'évidence : sur vingt mots prononcés devant lui, trois ou quatre sont interprétés comme justifiant la floraison délirante ; les journaux fourmillent d'allusions fort claires ; même écrits il y a cent ans, les livres sont

encore pleins de sa personne. Tout ce qu'il lit, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il ressent, tout ce qui lui vient du dehors ou de lui-même est englobé dans le système vaste et absurde de ses interprétations : il y suffit de la plus vague ressemblance, de l'assonance la plus lointaine.

Moins relevé intellectuellement que le revendicant, l'interprétant est souvent moins nocif. Certes, il y a bien des exemples de radoteurs homicides, surtout chez ces malades dont le délire participe de l'une et de l'autre psychose : la revendicante et l'interprétative. En règle générale, l'interprétant est plutôt coutumier de gestes tapageurs et scandaleux que de meurtre. Par contre, il est tout à fait incurable. Tout au début, on observe des rémissions et, parfois, assez longues. Quand le délire est bien systématisé, quand les idées de grandeur sont bien installées dans l'esprit, la guérison ne s'observe jamais, et l'espoir d'une thérapeutique vraiment utile nous est, hélas ! pour le moment du moins, inconcevable.

II

LA CYCLOTHYMIE

On appelle cyclothymie une psychose extrêmement répandue, la plus fréquente, assurément, caractérisée par des alternances de périodes d'excitation et de périodes dépressives. Les états d'excitation se nomment *manie* quand ils sont très accentués ; les états dépressifs constituent la *mélancolie*. On a coutume, jusque dans les traités les plus modernes, de les décrire séparément. Mais, en vérité, plus nous observons et plus nous sommes conduits à penser que, même quand nos malades se montrent beaucoup plus souvent maniaques que déprimés, ou beaucoup plus habituellement mélancoliques qu'excités, la reconstitution attentive de l'histoire du patient montre qu'il existe chez lui de légères oscillations en sens contraire.

Autre caractéristique de cette grande psychose : elle survient par périodes, généralement plus longues et plus dures à mesure que le sujet avance en âge. Ces périodes sont séparées par des intervalles d'équilibre mental parfait ou presque, quelquefois entachés encore d'un reste d'excitation ou de dépression ou, déjà, d'un vague début d'état con-

traire. Bien entendu, la valeur intellectuelle foncière n'est jamais entamée : nous voyons des vieillards achevant une période mélancolique de onze ou douze ans recouvrer l'intégrité de leur esprit. Comme tous les humains, ils peuvent verser à la fin de leur vie dans la démence organique ou dans la démence sénile, mais pas plus que les autres — et leur constitution cyclothymique n'y est en vérité pour rien.

Quand un de ces psychopathes traverse une phase de dépression légère, on dit de lui, quel que soit son âge : « c'est un petit mélancolique » ; quand un excité ne donne que les symptômes mineurs de la manie, on le nomme *hypomaniaque*. La société, le monde des affaires, celui des lettres, du droit, de la politique, de la science fourmillent de petits mélancoliques et d'hypomaniaques. A peu près tous les hommes illustres qu'il m'a été donné de rencontrer ou dont j'ai eu occasion d'étudier la vie sont de petits cyclothymiques ; on en pourrait citer cent exemples. Au cours de leurs périodes dépressives, les grands artistes mesurent la profondeur de la misère humaine, et ils la chantent au cours de leurs phases d'hyperactivité mentale. Car, pour la mise au monde d'une grande œuvre, il nous faut bien admettre que ne suffirait pas un bien tranquille équilibre men-

tal : il y faut l'inspiration, c'est-à-dire un certain degré d'exaltation psychique, d'hyperactivité et d'hyperémotivité qui, pour un temps, mue un homme en surhomme.

L'hérédité directe ou indirecte fait ici sentir sa puissance plus peut-être que partout ailleurs. L'hérédité de même sens est d'observation courante et trop banale pour qu'il y faille insister. L'hérédité apparemment contraire est fort intéressante et plus récemment mise à jour. L'an dernier, j'ai apporté à mes collègues de la Société de Psychiatrie une dizaine d'observations où l'on vit alterner, d'une génération à l'autre, l'excitation et l'état dépressif.

Un des plus hauts savants de ce temps, orateur admirable, remarquable organisateur, est manifestement d'une activité, d'une infatigabilité anormales. Il écrit, il parle, il administre d'une aisance merveilleuse tenue en bride par un jugement remarquable. Son père, homme distingué, a passé sa vie en état de dépression presque constante, anxieux, scrupuleux, douteur et sujet aux remords sans cause légitime.

Un homme d'affaires que je sais, dont Balzac eût volontiers conté le génie inventif et la machine cérébrale littéralement inusable, a engendré un fils qui traîne dans la mélancolie une vie lamentable, à peine

illuminée de temps à autre par la venue d'une courte phase euphorique. Ainsi parfois la cyclothymie embrasse deux générations d'une même famille qui s'opposent, s'étonnant douloureusement l'une l'autre et ne se comprenant jamais, alors que c'est pourtant la même maladie dont le père et l'enfant ont pris chacun une moitié.

En quelques mots, voici les deux formes légères de l'excitation et de la dépression constitutionnelles. Nos lecteurs se représenteront aisément la même personne envahie tour à tour par les deux états contraires.

L'excité constitutionnel. — Son aspect est fort différent selon l'intensité de son excitation et selon la valeur de ce que l'on a coutume de nommer les réducteurs psychiques.

La belle chose qu'une légère excitation native, tenue en bride par un bon jugement ! C'est la gaîté, l'entrain, la pensée vive aux heureuses trouvailles, l'aisance verbale et graphique, la prompte riposte, les bons mots, la formule définitive venue sans qu'on la cherche, le travail sans fatigue, l'inspiration ailée, la mémoire abondante, le cerveau réveillé, dédaigneux du sommeil, la hardiesse entreprenante, un sentiment intime de force, de santé, d'invincibilité, l'optimisme sûr de sa chance ; c'est encore une belle puissance de sentir, d'exprimer, la chaleur com-

municative, l'enthousiasme, l'émotion sincère d'un moment, une expansive générosité, née de la certitude de ne jamais manquer de rien (1) ; et c'est aussi le charme, la séduction, la conquête des femmes, l'entraînement des hommes, et la conscience légère qui ne s'empêtre point de scrupules ni de remords, un rien de vantardise. L'excité constitutionnel vit en état de douce griserie, d'ivresse spontanée légère.

La même excitation constitutionnelle, chez une personne d'esprit inculte et de jugement pauvre, c'est l'impossibilité de tenir en place, les allées et venues pour rien, le bavardage vide et continu, les grosses plaisanteries, l'éclat de rire à tout propos, la gaîté qui se mue en irritabilité sous les plus futiles prétextes, l'instabilité de l'esprit, la saute brusque des projets, le fatigant contraste entre le néant de l'idée et la vivacité de l'expression, la fréquence des « gaffes » par l'excessive promptitude du verbe et le manque de réflexion, les dépenses déraisonnables, les absurdes cadeaux, le gaspillage sans générosité foncière.

L'état d'hyperactivité évoluant chez un être humain mal doté de valeur morale,

(1) Cette générosité expansive n'est pas à proprement parler de la bonté. Nous verrons que le mélancolique accablé par la peur de manquer tend au contraire à l'avarice.

d'éthisme, ce sont les entreprises folles, les affaires hasardeuses, les témérités financières, la confiance absurdement donnée, l'emballement pour une idée qui paraît devoir être heureuse et dont un optimisme foncier, invraisemblable, dérobe les périls, tandis que la légèreté de conscience couvre d'un voile complaisant ce qu'elle peut avoir d'indélicat. Et c'est encore ici l'ivresse spontanée, l'ivresse non voulue qui crée cet optimisme, met un bandeau aux yeux de l'hypomaniaque et le conduit, par une pente savonnée, aux bancs de la correctionnelle. Un grand nombre d'actes délictueux ont ici leur cause profonde.

Le déprimé constitutionnel. — Langueur, lenteur psychique, recherche du silence et de la solitude, désir de passer inaperçu, travail pesant, indolence, paresse par manque d'impulsivité, de spontanéité, constante fatigabilité intellectuelle et physique, parole hésitante et peureuse, absence de confiance en soi, tendance à la tristesse, intime sentiment de vitalité mineure, réduite, inclinant l'esprit à l'insécurité, à l'humilité, à la crainte du lendemain, au regret du passé, aux remords, aux reproches faits à soi-même et qui n'ont pas besoin d'être mérités pour être douloureux.

Tel est l'aspect du déprimé constitution-

nel, terne, inapte à la joie franche et à l'espoir durable, fort mal armé pour la conquête de la vie, trop vite fatigué, médiocre au travail — à moins qu'il ne rencontre dans un vif amour-propre, dans un haut sentiment du devoir, dans une légitime avidité la force combative qu'il n'a pas pu trouver dans le domaine de l'activité proprement dite, spontanée. Dieu merci, l'activité constitutionnelle n'est pas la seule source de l'énergie humaine productive. Nombre de nos grands hommes sont des hyperémotifs, et quelques-uns, à n'en pas douter, des hypomaniaques ; mais d'autres, avec une activité native assez mince, font tout de même œuvre forte et durable.

Et nous voilà mieux à même de comprendre les grandes formes, très nettement morbides, de la cyclothymie.

Le maniaque. — La manie : maladie mentale de quelques semaines ou de quelques mois, toujours curable, mais susceptible de se reproduire quelques années ou quelques mois plus tard, intercalée entre deux périodes d'état normal ou bien de dépression mélancolique. Essentiellement, l'accès est une forte exaltation à la fois mentale et physique avec désordre des idées et des actes, cependant que l'humeur ne quitte la gaîté que pour la colère.

La période maniaque débute le plus souvent par quelques heures de malaise, de fatigue intense, d'abattement. Et puis s'installent, de façon souvent très rapide, un sentiment de force centuplée, une étonnante suppression de la fatigabilité normale, un mépris du sommeil, devenu inutile. Le corps léger, le geste vif et abondant, la tête haute, le teint vermeil, les yeux luisants, les traits retroussés, la démarche assurée, le maniaque va, vient, s'agite et parle d'une invraisemblable abondance, les traits de son visage animés, comme le verbe, d'une vive excitation. Les mots s'écoulent, bientôt sans suite, comme en fuite éperdue ; la voix, plus pleine, s'exalte, les crie, et ils s'émaillent de quolibets, de calembours, de rimes, d'assonances somptueusement déclamées, de chansons hurlées et de cris.

Non content de la mimique exaspérée et de la gesticulation des bras, le corps entier, d'où déborde la force, remue, trépide ; les jambes se croisent, se décroisent ; le maniaque tombe à genoux, se relève, se couche, se roule, bondit sur une table, trépigne, et cela sans paraître le moins du monde s'épuiser.

Attentif, d'une attention suraiguë, à tout ce qui se dit autour de lui, il saisit au vol

une parole, s'en empare, en fait un jeu de mots et part pour un nouveau discours incohérent. Donnez-lui du papier et un crayon, sa main en usera de manière si prompte que le loisir lui manquera pour former des mots et des lettres et que seuls s'inscriront d'informes barbouillages. Expression véhémente et joyeuse, satisfaction intense de vivre une vie débordante et d'être infatigable.

Mais gardons-nous de contrarier le maniaque, une furieuse colère est à deux doigts de son entrain : au plus léger obstacle à sa fantaisie d'un moment, voilà la bordée d'invectives d'une merveilleuse abondance, un défilé de tous les mots paroxystiques... ou bien quelque réaction motrice d'une belle soudaineté envoie rouler à terre parent, infirmier, médecin sans expérience d'un coup de poing dans la poitrine ou au visage ; et la force est prodigieuse chez le maniaque en colère. Point de méchanceté réfléchie ; souvent un bon éclat de rire accompagne la détente du bras ou l'envol d'un crachat. Enfant terrible et bon enfant.

Maintenant le voilà tout nu. Par jeu, il a mis en pièces ses vêtements et sa literie ; il se cogne aux murailles, heureusement capitonnées, de la chambre qu'on lui a donnée à la maison de santé où il a bien fallu le

conduire. A moins qu'il ne la jette à la face de son gardien, il avale gloutonnement la nourriture qu'on lui apporte. La camisole est souvent nécessaire pour éviter trop de dégâts. Maintenant assis, doucement et solidement maintenu dans un fauteuil ou contenu au lit, où, tout de même, il se détend parfois un peu, il persiste à hurler, de sa voix maintenant éraillée, les mots exaspérés de ses discours sans suite (1). Il est prodigieux de voir ces maniaques résister pendant des semaines à l'insomnie presque totale : rarement ce prodigieux surmenage intellectuel et musculaire les conduit à faire une phase de confusion mentale aiguë qui peut n'être pas sans danger. Mais presque tous les malades de cette sorte gardent, en dépit de dépenses d'énergie vraiment incalculables, un bel appétit, une nutrition excellente et un état général floride. Exemple à peine concevable d'infatigabilité.

Puis, un jour, la guérison vient, chez certains très rapide. La crise disparue, le psychopathe maniaque retrouve, parfaitement intacts, sa valeur intellectuelle, son génie s'il en a. Je dis génie en pensant à

(1) Chez les femmes, fussent-elles du meilleur monde, les crises de manie revêtent volontiers la forme de fureur impudique. Celles qu'on nomme nymphomanes sont presque toutes des maniaques.

Auguste Comte, qui traversa trois grandes périodes de fureur maniaque et nous a laissé cependant une des œuvres les plus puissantes et les mieux ordonnées dont la philosophie ait à s'enorgueillir.

C'est ici que se poserait, si nous en avions mieux le loisir, la question, cent fois reprise, du génie et de la folie. On en peut dire en quelques mots que si le génie s'apparente à quelqu'une des perturbations mentales, c'est à la plus curable, à la moins folle des folies.

Les états de légère excitation hypomaniaque, — si variables en leurs effets selon leurs accompagnements psychologiques — tenons-les pour très favorables à l'éclosion d'une œuvre d'art, plus particulièrement d'une œuvre poétique. C'est là ce qui procure à l'homme de se hausser au-dessus de lui-même, de grandir au degré d'audace et de puissance où la pensée se permet de créer. Voyez : tout hypomaniaque, même inintelligent et sans culture, est invinciblement lyrique. Non content de parler à flots, il déclame et il chante. Entendez-le rythmer ses phrases, marquer des cadences et s'exprimer en vers avec l'instinctive recherche des allitérations et de la rime. Ce qu'il donne ainsi est absurde par l'excès même de l'exaltation. Il n'en est pas moins vrai que voilà,

dans cette griserie spontanée de l'esprit, l'une des conditions primordiales de la verve, du talent, du souffle, du transport, de l'inspiration, du délire sacré. Certes, pour qu'en naisse la beauté, il y faut joindre la richesse imaginative, la sagesse du jugement. Il faut aussi que l'excitation ne passe pas toute mesure pour devenir fureur aveugle.

Il a fallu ce don des dieux, si proche d'un état morbide, pour composer *les Amours* de Ronsard, le *King Lear, Polyeucte, Phèdre, le Misanthrope*, la *Lettre à M. de Fontanes*, la *Tristesse d'Olympio*, la *Marguerite au Rouet* de Schubert, *la Mort d'Iseult, l'Entrée des Croisés à Constantinople* et même le *Portrait de M. Bertin.*

Mais voilà qui mériterait bien d'autres développements.

Le mélancolique. — Il est en vérité tout l'opposé du maniaque : son mal, toujours curable (même lorsque les périodes deviennent avec l'âge plus longues et plus pénibles), c'est une dépression profonde, psychique et physique, accompagnée de tristesse, de pessimisme, de véritable douleur morale, de désolation sans cause raisonnable.

Bien qu'on n'observe guère de mélancolie tout à fait pure et dénuée d'anxiété, il

nous faut peindre à part la forme dite purement dépressive et puis la mélancolie anxieuse, laquelle résulte de l'association, chez le même sujet, des manifestations de la constitution cyclothymique à forme dépressive et de celles de la constitution hyperémotive (1).

Lorsque le prend l'accès mélancolique, — et même s'il a connu d'autres accès antérieurs, — le patient est douloureusement surpris du cruel changement qui s'opère en lui-même ; en quelques jours, parfois en quelques heures, parfois en quelques instants, il n'est plus le même homme ; à sa confiance dans la vie, à son activité, à sa force vitale se substituent de moment en moment une morne tristesse, un découragement, une indifférence affective, un égoïsme morbide qui concentre sur sa douloureuse personne toute son attention. Cela l'indigne d'être ainsi, mais déjà il se sent incapable de réagir, moralement écrasé par son mal. L'entourage, qui ne comprend rien à un pareil état, qui pèse à sa balance et mesure à sa toise, le gourmande de son atonie ridicule, l'incite vainement à recouvrer sa vigueur coutumière : impossible de

(1) De même que l'hypomanie réveille le plus facilement du monde la constitution mythomaniaque (hâblerie, vantardise), de même la dépression mélancolique appelle le réveil des états anxieux, chez les sujets à hyperémotivité native.

réagir, et les reproches ne font qu'alourdir son dégoût d'agir, sa détresse.

Rien qu'à le voir, pourtant, on comprendrait l'involontaire accablement de tout son être : les traits du visage tombants, la tête basse, les bras pesants, le corps plié, tout mouvement lui est à charge ; il marche à pas comptés, économise les gestes, s'exprime comme il pense, lentement, faiblement, péniblement, cherchant ses mots et ses idées, la tête vide, d'une voix à peine perceptible. On le devine avide de silence, d'immobilité, d'ombre, de solitude ; on le voit se réfugier dans un coin de sa chambre, refuser de voir ses amis, chercher sur son lit la relative suppression des lois de la pesanteur. Bientôt il néglige toute coquetterie, voire tous soins de propreté. Plus rien ne le captive ; plus d'appétits, plus de désirs ; si vous ne l'y incitez pas, il ne mangera point, et c'est à peine s'il se vêtira.

Interrogez-le : le regard suppliant, il répondra par des soupirs, par des gémissements, par des monosyllabes, par des plaintes exhalées avec effort et qui sont lamentables. Puis il retombe vite à son état habituel d'indifférence au milieu et de concentration sur sa douleur morale, tout à fait incapable d'activité intellectuelle, bon seulement pour la triste rumination

d'idées, en même temps troubles et obsédantes, d'humilité, d'indignité, de ruine, d'incurabilité, de châtiment prochain et mérité.

Cependant, la machine humaine évolue vers la cachexie : langue sale et mauvaise haleine, floraisons herpétiques aux narines et aux lèvres, estomac dilaté et sans appétit, intestin quasi-paralysé, cœur ralenti, pouls faible, longues insomnies, courts sommeils tout bourrelés de cauchemars...

Mais tout change au réveil de l'hyperémotivité. A cet effondrement succède une agitation dramatique. Le mélancolique anxieux va, vient, pousse des plaintes, crie de douleur, se tord les bras de désespoir, frotte ses mains à la façon tragique d'une lady Macbeth ; les traits ravagés et crispés, l'estomac serré, le cœur dans un étau, il claque des dents, frissonne, le regard effaré, en proie tout à la fois à une indicible fatigue et au besoin d'aller et de venir sans cesse, mû par la force étrange qui l'étreint et le pousse.

Il délire : non seulement il n'a rien fait de bon, mais il sait bien qu'il a commis tous les crimes imaginables ; il a causé la ruine, le déshonneur de tous les siens ; dans la chambre voisine, les juges s'assemblent et délibèrent sur sa condamnation... mais il n'est pas digne des juges : le bourreau est là qui

l'attend. L'anxiété aidant, les interprétations délirantes changent les bruits les plus innocents, les paroles les plus banales en menaces de mort, en bruits de foule assoiffée de sang. Souffrance abominable, la moins tolérable de toutes, somme affreuse d'un supplice physique et d'une torture morale. Un raptus anxieux et c'est le suicide. Il n'est que trop fréquent chez les grands anxieux et, malgré les plus minutieuses précautions, fort difficile à conjurer; car leur résolution prise peut s'abriter sous des apparences d'apaisement et la soudaineté d'exécution peut déjouer toutes les surveillances.

La mélancolie — si l'on excepte quelques cas tout à fait exceptionnels — guérit, et de façon complète, quitte à reprendre quelques années après : c'est la psychose intermittente. Jusqu'à présent, les traitements les plus ingénieux n'ont point — en dépit de recherches intéressantes — manifestement déterminé sa guérison, ni bien sensiblement abrégé la durée des accès. Mais si notre art est, sur ce point, contraint encore de demeurer modeste, du moins possédons-nous le précieux pouvoir de restituer le sommeil à nos mélancoliques et d'apaiser leur anxiété, au point de la rendre tolérable. Nous évitons ainsi quotidiennement

des suicides — suicides d'autant plus affreux, il faut y insister, qu'il s'agit de malades destinés à guérir.

Deux types de mélancolie méritent encore une mention particulière.

Certains déprimés hypocondriaques s'obsèdent sur telle difformité imaginaire, sur telle maladie dont ils se croient atteints ; s'ils sont, en même temps que cyclothymiques, de constitution paranoïaque avec forte tendance à la revendication, ils finissent par fixer leur rancune sur telle ou telle personne de leur famille ou deleur entourage; et il leur arrive de se venger sur celui ou sur celle qu'ils tiennent pour responsable. Ce sont encore les psychopathes de cette sorte qui tuent leur médecin ou leur chirurgien, coupables à leurs yeux de ne pas les guérir ou de se refuser à une intervention qui, disent-ils, les eût sauvés. Ainsi furent assassinés, par des hypocondriaques revendicants, dont l'espèce est fort dangereuse, l'excellent chirurgien Guinard et le maître charmant que fut Samuel Pozzi.

L'autre type de mélancolie porte le nom d'un éminent aliéniste, mort trop jeune. On nomme *syndrome de Cotard* une variété de mélancolie — chronique, celle-là — caractérisée par de puissantes idées d'énormité, de damnation, d'éternité, d'immorta-

lité. Un de nos malades de guerre se considérait comme un cadavre ambulant, et pourtant condamné, par une destinée singulière, à ne jamais périr.

« Vous allez, nous disait-il, me renvoyer au front : troué, déchiqueté par les projectiles, indestructible cependant, mon corps souffrira éternellement la torture de toutes ces vastes plaies inguérissables, immortelles comme moi-même... La guerre terminée et les jours écoulés, la terre dépeuplée et refroidie, je serai là toujours, pour les siècles des siècles, martyr impérissable... » Tous les délires de Cotard n'ont pas cette éloquence. Mais j'ai tenu à citer cet exemple parce qu'il est, par sa grandeur même, un exemple frappant d'une maladie singulière.

III

LA PSYCHOSE PERVERSE

Que les méchants ne soient que des malades, voilà ce que n'admettent pas facilement les gens de bien qui n'ont point de contact direct avec cette sorte de réalité. Mais nous qui, comme aliénistes et médecins experts, avons affaire constamment à des malfaiteurs de l'ordre

du délit ou de l'ordre du crime, nous sommes bien obligés de constater que les tendances perverses, malignité, cruauté, insociabilité, sont de nature pathologique, qu'elles ne résultent pas d'un choix froidement délibéré aboutissant à la libre préférence du mal au bien, mais que les misérables qui prennent cette route sont touchés constitutionnellement par un état psychopathique spécial, qu'ils sont nés de parents pervers, aliénés, syphilitiques, alcooliques surtout, et que tout jeunes, bien avant l'heure de raison, ils manifestent, par des actes déplorables, l'absence, en leur âme, d'éthisme, le manque de bonté.

Inaptes à la tendresse et à l'amitié, indifférents aux caresses, aux éloges, aux récompenses, aux punitions, voire aux châtiments les plus rudes, j'en ai vu qui, dès leurs premiers pas, se plaisaient à torturer les animaux, à saccager les plantes, à abîmer les objets, à frapper les gens de leur entourage ; ils éprouvaient une satisfaction manifeste à faire souffrir, à voir couler le sang, à constater la destruction des êtres et des choses.

Nombre d'entre eux, manifestement dégénérés, sont en même temps des débiles mentaux et des débiles moraux. Toujours, la *moral insanity* de Prichard, l'invalidité

morale — on dit encore le « délire des actes » — témoigne d'une inversion véritable des instincts affectifs et moraux naturels à l'humanité, et donc d'un mode de déséquilibration psychique. Les ennemis de la société rentrent, qu'on le veuille ou non, dans les cadres de la science psychiatrique.

Si tant de gens répugnent à cette vérité, c'est que, sans aller au fond des choses, ils en tirent cette fausse conclusion : vous les tenez pour des malades, il faut donc les soigner et non pas les punir : lors, plus de châtiments exemplaires qui leur serviraient de leçon en arrêtant d'autres malheureux au seuil du crime, plus de vindicte publique, plus de défense de la société contre ses ennemis intolérables, sans cesse plus nombreux. « Et que messieurs les assassins commencent ! » comme disait Alphonse Karr.

Laissons les mots d'esprit et les raisonnements de polémistes pour nous en tenir à la réalité objective, à l'observation clinique. En fait, les pervers sont une catégorie de psychopathes : la voie déplorable où ils sont entrés, ils ne l'ont pas délibérément choisie.

En outre, ce sont des malades incurables, appelés, quoi qu'on fasse, à récidiver toute leur vie, pour peu que soient accentuées leurs perversités instinctives. On ne sau-

rait donc ni perdre beaucoup de temps à vouloir les améliorer par les appels au sentiment ou par des efforts de dialectique, ni se représenter que les châtiments vont leur être, pour l'avenir, avertissements salutaires : presque tous ceux qu'il m'a été donné de voir sont sortis de la prison ou du bagne plus corrompus qu'ils n'y étaient entrés.

Enfin ce sont des malades dangereux, incapables de vivre en état social, indomptables et contre qui toute société policée doit se défendre avec la dernière énergie. S'il ne saurait s'agir de les punir, du moins devons-nous les mettre hors d'état de nuire, dans des prisons ou mieux dans des asiles-prisons. Je pense encore que si leur cas est par trop grave, leur incurabilité surabondamment démontrée, la mort libératrice peut leur être donnée, car enfin, comme disait Alfred Tarde, nous ne disposons avec eux que de deux moyens de répression : « faire souffrir sans faire mourir ou faire mourir sans faire souffrir. »

Leur caractéristique, c'est avant tout l'inadaptabilité : ni à la vie de famille, ni à la vie scolaire, ni à l'atelier, ni au régiment, ils ne parviennent à vivre comme les autres. Partout où ils passent, ils apportent la paresse, la désobéissance, l'insolence bru-

tale, la révolte, la sournoiserie, la jalousie, le vagabondage, la fugue, la maraude, le vol, le mauvais coup donné, la contagion des faibles, l'association avec d'autres pervers, l'entraînement réciproque au méfait.

Après quelques comparutions devant les tribunaux d'enfants, après quelques passages par la Petite Roquette, le mauvais gars fait connaissance avec la maison de correction, un peu plus tard avec la correctionnelle ; et c'est l'envoi aux bataillons d'Afrique, le pénitencier militaire. S'il rentre en France, récidives sur récidives. Commis pour l'instruction d'une de ses affaires, un juge à l'âme bienveillante se demande si, après tout, un tel tissu d'actes absurdement mauvais ne provient pas de quelque grand trouble mental ; sur l'avis d'un expert psychiatre, le prévenu s'en va passer quelques mois à l'asile, où souvent il rencontre un médecin fervent d'orthopédie mentale ; et le pervers parfois s'amende pour un temps, la discipline aidant et aussi la sobriété du régime. Mais il quitte l'asile, retrouve des amis, reprend bientôt sa vie de paresse, de vols, de crapuleuse débauche et, comme on dit, de vagabondage spécial, il repasse en correctionnelle, refait de la prison. Puis, un jour, c'est la cour d'assises et le bagne.

Analysons un peu la genèse du crime.

Il nous faut noter tout de suite que la psychose perverse n'apporte pas, à proprement parler, une tendance psychopathique active ; elle est uniquement l'abolition presque totale du sentiment éthique qui, lui, quand il existe, est positif et agissant. La suppression native de la bonté, du sens moral, c'est la suppression du grand frein, qui ne sert guère en terrain plat, mais qui, aux descentes rapides, assure la sécurité. Et nous avons encore un autre frein, à vrai dire d'importance secondaire, le jugement, l'intelligence. Lorsqu'à la débilité morale, un malheureux joint la débilité mentale — nous avons vu que c'est assez fréquent — il n'a plus de réducteurs psychiques : à la première pente, il versera.

Même ainsi dépourvu de frein moral et de frein intellectuel, l'animal humain, sans plus, ne serait pas extrêmement nocif ; pour la consommation d'un crime, il faut quelque chose de plus, l'association d'un autre état psychopathique.

Voici un débile moral, constitutionnellement déprimé, enclin à la mélancolie, à l'air sombre, à l'allure relâchée : il apparaît, il est réellement plus paresseux et vil que redoutable ; mais l'ennui morne, qu'il tient de sa dépression, l'incline à rechercher dans l'alcool, avec la vigueur musculaire,

le plaisir à vivre qui lui manque terriblement : il boit, modérément d'abord, puis il devient alcoolique ; l'usage progressivement accru de l'alcool va lui communiquer ce qui lui manquait pour l'activité malfaisante, la pente ou plus exactement l'impulsion, toute-puissante puisque nul frein n'est là pour la contraindre.

Tel autre fait partie de cette catégorie de psychopathes que nous avons nommés excités constitutionnels : ceux-là, sans boire, sont en état d'ivresse ; leur tempérament leur fournit cette excitation que d'autres trouvent dans l'alcool ou dans la cocaïne ; une bouffée hypomaniaque les transforme en bête féroce.

Z***, que je suis chargé d'examiner pour expertise, a tué, dans un accès de jalousie, la pierreuse dont il était le souteneur. Derrière lui, tout un passé de délinquence. Elle le trompait tous les jours, mais c'était une chose convenue et les amants se partageaient les bénéfices du métier ; mais cette fois, elle l'a trompé par amour et pour un homme de sa sorte. Alors, dans un grand raptus anxieux, il a coupé la gorge de sa femme. L'émotion sert ici d'alcool, tout comme chez le voleur qui ne venait pas pour tuer mais qui, pris en flagrant délit, affolé de terreur, frappe avec toute la véhémence éperdue de l'angoisse.

Un pervers peut tuer encore, mû par l'avidité ; ainsi faisait Landru, criminel de la sorte la plus antipathique : d'une rare vigueur physique, totalement anémotif, il donnait la mort froidement, habilement, en toute sûreté, pour le misérable plaisir de s'approprier les menus biens des malheureuses qu'il excellait à enjôler et puis à faire disparaître. On a voulu voir en lui un sadique : c'était mal distinguer les assouvissements de la perversité de la pathologie de l'émotivité. Les sadiques sont tous de très grands émotifs.

Voici le moment de noter — c'est chose d'importance — que la psychiatrie, tout comme l'Évangile, marque la différence entre les crimes des pervers et les errements lamentables de certains hyperémotifs, entre le bon et le mauvais larron. Nous avons vu que l'on peut être en même temps émotif et pervers ; mais sachons bien qu'un être humain, dénué de dépravation, ayant derrière lui sa bonne vie de probité, peut, au cours d'un raptus émotif, commettre un acte désolant, et voire un meurtre, dont il aura jusqu'à sa mort le regret poignant. Celui-là, nous sommes certains que jamais il ne récidivera et qu'il n'est pas un ennemi de la société. Ce sont les malheurs de cette sorte qu'on a coutume de nommer « crimes pas-

sionnels ». Appellation impropre, parce que les pires bandits connaissent eux aussi l'état passionnel : le souteneur jaloux de tout à l'heure en est un bon exemple. Je voudrais voir trouver une formule plus exacte : *crimes de non pervers* ou quelque chose d'approchant (1).

Les Anglais, un peu sommairement, ont coutume de condamner à mort quiconque a mis à mort, et sans discernement. De hauts esprits, Paul Bourget par exemple, les louent de cette sévérité sans nuances. La science psychiatrique nous éloigne de cette doctrine et de cette pratique. Il y a un diagnostic à faire, nous le faisons parce que nous en avons les éléments très fermes. Depuis ce que Pitres et Régis, Ernest Dupré, Devaux et Logre, Achille Delmas et moi-même avons apporté de précisions touchant le domaine et les frontières de l'émotivité, nous savons discerner, sans crainte d'être trompés, la fugue irrésistible du combattant épuisé par l'angoisse de la fuite égoïste du lâche, les manifestations sincères de la

(1) On voit assez que notre conception du crime est nettement individualiste et non pas sociale. De très nombreux ouvrages ont été consacrés, depuis un demi-siècle, à la criminologie envisagée du point de vue sociologique. Quelques documents précieux ont été versés au débat. Mais leurs précisions me paraissent loin d'égaler celles que nous apportent les rapports médico-légaux de nos experts psychiatres, qui constituent une documentation incomparable au double point de vue de la pénétration analytique et de l'impartialité.

psychose traumatique de la simulation utilitaire, la vérité du mensonge, le meurtre accidentel du crime pervers, et l'acte de kleptomanie du vol vulgaire (1).

Lorsque nous traiterons de l'émotivité, nous verrons qu'il est juste de ne point confondre les perversions instinctives, la psychose perverse, avec ce que l'on nomme les perversions sexuelles qui, fréquemment, ne sont pas du domaine de la malignité foncière.

La plupart des médecins experts contemporains inclinent à tenir pour « pleinement responsable » les seuls pervers et à doser le degré de responsabilité, puisque tel est l'usage, selon le degré de perversité de l'inculpé. Cela ne veut point dire que nous croyons au parfait libre-arbitre de ces misérables, chez qui la dépravation est constitutionnelle. Cela signifie seulement que ce sont gens inadaptables et que la communauté ne les peut tolérer.

(1) Récemment, un débat fort intéressant fut institué, devant la Société de Médecine légale et devant l'Académie de Médecine, touchant l'existence réelle de la kleptomanie, c'est-à-dire du vol par impulsion morbide irrésistible. Je reste fermement convaincu, après observation très attentive de certains cas, qu'auprès du vol vulgaire, extrêmement fréquent, il faut admettre l'existence d'une kleptomanie, d'ailleurs infiniment plus rare.

IV

LA PSYCHOSE ÉMOTIVE

La constitution émotive (1). — Nous avons le pouvoir normal de réagir aux sollicitations du monde extérieur. Ce pouvoir, — l'émotivité, — on le voit fort inégalement réparti chez les hommes ; il est, en général. plus généreusement donné aux femmes et aux enfants. On appelle impassibles ceux qui n'en sont que médiocrement doués. Les plus sensibles (2), les plus aptes à réagir par les larmes, par la colère ou bien encore par un raidissement spasmodique de tout leur être, atteignent aisément à son point culminant, l'angoisse.

Normale quand elle est légère, l'émotivité native à un certain degré d'intensité devient assez gênante pour qu'on la dise

(1) Plus d'un lecteur dira : « Comment parler des émotifs dans un volume consacré aux fous ? les émotifs sont tout au plus nerveux et pas le moins du monde aliénés. » Rien de plus juste. Nos classifications nous commandent de mêler, dans un même ouvrage, des maladies où l'esprit est perdu à d'autres où le déséquilibre est à peine marqué. Mais il s'agit encore de troubles de l'affectivité et, même très bénins, il nous faut les dépeindre.

(2) Chez les gens du monde, chez certains auteurs dramatiques et voire chez certains psychologues, on observe une tendance marquée à confondre la sensibilité émotive avec la bonté. Ce sont choses fort différentes : on peut être très émotif et dénué de sens moral et nous avons noté déjà l'émotivité chez certains pervers. Nous avons tous rencontré des personnes qui pleurent aisément, mais qui ne pleurent jamais que sur elles-mêmes.

morbide. L'hyperémotivité appartient à la médecine. En voici les traits principaux.

Timidité farouche, montée de larmes aux beautés poétiques et plus encore musicales, promptitude réflexe aux pleurs, à l'impatience, aux colères en feu de paille, tressaillements aux bruits inattendus, insomnie au moindre sujet d'alarme ; en cas d'émoi subit, tressaillements, battements de cœur, refroidissement des extrémités, bouffées de chaleur au visage, transpiration de la paume, tremblement généralisé, serrement de l'estomac au point que les aliments ont peine à passer, aptitude au fou rire. Tendance au déséquilibre — spasmes et relâchements — des appareils respiratoires, digestifs, circulatoires, glandulaires. Tendance, encore, à se laisser obséder par une idée fixe ; tendance aux phobies, à l'hésitation inquiète, aux doutes, aux scrupules, au trouble mental, au désarroi émotif qui fait, lors d'un examen, par exemple, répondre de façon lamentable ou ne pas répondre du tout. Les amoureux transis ne sont point d'autre sorte : en présence de la femme aimée, trop aimée, des hommes d'esprit se montrent gauches, disent des mots absurdes, à la place des phrases enchanteresses qu'ils avaient préparées et

manquent d'à-propos au point de se couvrir de confusion (1).

La constriction des muscles de la gorge que l'on appelle, à tort, *boule hystérique*, phénomène qui accompagne ordinairement l'envie de pleurer, appartient en propre à l'hyperémotivité.

L'examen médical des personnes de cette sorte révèle une extrême vivacité et une grande ampleur des mouvements réflexes et notamment du phénomène du genou (réflexe tendineux rotulien), un léger tremblement des doigts, du dermographisme (2) ; le pouls rapide sans la moindre élévation thermique atteint facilement et dépasse cent par minute. Il varie d'un moment à l'autre ; nous le sentons s'accélérer quand le malade parle, se ralentir à mesure que le patient se familiarise et se rassure en présence du médecin.

La constitution émotive comporte l'aptitude à l'attente inquiète. Nombre de ces demi-malades vivent la poitrine étreinte,

(1) Voir à ce propos le volume *Les Anxieux*, de DEVAUX et LOGRE' et encore les observations relatées dans *L'Angoisse humaine*, ouvrage où la constitution émotive-anxieuse est longuement analysée.

(2) Avec une pointe-mousse, inscrivez sur la peau du malade hyperémotif quelques lignes ou bien des lettres de son nom : vous verrez, au bout d'un instant, ces signes se détacher en léger relief d'un rouge vif, si bien que les caractères inscrits demeurent nettement lisibles pendant quelques minutes. C'est l'une des manifestations du déséquilibre circulatoire habituel chez les petits psychopathes de cette sorte.

le cœur serré, tous les muscles à demi-tendus, comme en défense vis-à-vis du destin adverse. Alliée aux états dépressifs de la cyclothymie, elle meuble l'existence quotidienne de craintes, de suppositions pessimistes, de douloureuses prévisions. J'en sais qui n'ouvrent pas leur courrier, qui ne voient pas arriver un télégramme sans envisager le pire. Lorsque le sujet est doué d'une vive imagination, les représentations mentales alarmantes revêtent toute leur richesse.

Associée à la tendance paranoïaque légère, l'hyperémotivité native donne naissance, chez les uns, à cet état d'esprit qu'on nomme susceptibilité, chez d'autres aux préoccupations hypocondriaques : épris par-dessus tout de leur propre personne, les anxieux égocentristes, tournant sur eux-mêmes leur pouvoir d'alarme, se voient menacés des pires maux, pensent au cancer pour le moindre malaise, épousent toute maladie dont on meurt autour d'eux et lisent tous les matins, dans leur miroir, cent motifs de se croire profondément atteints.

Ainsi vivent les hyperémotifs dans leurs mauvais moments. De même, quand les circonstances extérieures ou le cran de leur propre humeur où ils sont suspendus leur laissent plus de calme, on les sent toujours

prêts à passer de la quiétude au tourment et de la bonne détente musculaire aux spasmes généralisés.

La psychose émotive. — Chez un sujet de cette sorte — et quelquefois chez un sujet de qui la constitution émotive était restée latente jusque-là — survient un traumatisme : commotion-émotion (1) comme on en a tant vu au cours de la dernière grande guerre, un accident de chemin de fer, d'automobile ou quelque chute grave. Et se déroule une série de manifestations morbides que voici résumées.

D'abord, après quelques heures écoulées, un véritable état confusionnel : asthénie simple avec obnubilation mentale, désorientation dans le temps et l'espace, troubles parfois profonds de la mémoire ou bien délire de rêve, confusion mentale *onirique*. Cet état — chez certains assez peu marqué pour qu'on puisse le méconnaître — dure de quelques heures à quelques jours, puis tout doucement s'évapore, laissant derrière lui cet état morbide constitué que l'on nommait naguère improprement la neurasthénie traumatique et qui n'est autre que la psychose émotive. La place manque ici pour en donner quelques exem-

(1) L'émotion joue ici le rôle capital ; la commotion est d'ordre secondaire dans la genèse de la psychose émotive.

ples plus instructifs qu'une nomenclature.

Chez nombre de ces traumatisés, la vie est littéralement changée : l'ébranlement de leur système nerveux leur a communiqué un déséquilibre fonctionnel sous forme de réactivité exaspérée : ils deviennent incapables de supporter la moindre contrariété, pleurent jusqu'aux sanglots à la rencontre du plus léger obstacle ou bien s'impatientent, s'exaltent, entrent en fureur violente et brève à la moindre opposition. Un bruit soudain les fait sauter comme ferait une forte secousse électrique. Pour peu qu'ils mènent tapage, les enfants, naguère traités avec douceur et patience, reçoivent force taloches, à quoi rien ne les préparait, et le conjoint n'a qu'à se bien tenir !... La lecture ou le récit d'un fait divers rappelant l'accident causal, la trompe bitonale des pompiers, une odeur de brûlé pour ceux qui ont échappé à un incendie provoquent un phénomène de reviviscence qui ressuscite pour un instant l'horreur de l'accident lui-même et détermine des spasmes respiratoires allant à la suffocation, des spasmes œsophagiens qui peuvent empêcher l'alimentation, des spasmes intestinaux provoquant la constipation, puis l'entérite muco-membraneuse, des spasmes de la vésicule et des canaux biliaires amenant la jaunisse, des spasmes

vasculaires avec coulées d'eau chaude ou d'eau froide sous la peau, affolement du cœur, sentiment de syncope, refroidissement des extrémités. L'insomnie est de règle, ou le sommeil à cauchemars avec sueurs nocturnes et réveils anxieux. L'estomac nauséeux, mal nourri parce que les aliments ne passent guère, ne dormant pas assez ni de façon bien reposante, gardant jour et nuit une tension musculaire qui se résout en un tremblement dont il vibre sans cesse, l'hyperémotif dépérit par insuffisance alimentaire et par auto-combustion, car ces malades, littéralement, se consument.

Ainsi s'épanouit la psychose émotive. Lorsqu'elle est d'origine traumatique, elle va s'améliorant tout doucement avec le temps qui passe : mais ce réveil, par un accident grave, de la constitution émotive peut fort bien laisser le sujet définitivement sensibilisé. Ici se posent les problèmes, quelquefois délicats, des indemnités qu'il convient d'accorder aux « accidentés », y compris les « accidentés du travail ». Il appartient aux médecins experts de diagnostiquer les troubles neuro-psychopathiques sincères de ceux que le sujet simule ou exagère, les manifestations morbides de l'hyperémotivité des simulations de l'hys-

térie et revendications de la *sinistrose* (1).

Cette même psychose émotive, nous la voyons souvent évoluer sous l'influence d'un vif émoi, d'une grande secousse morale, de la perte d'un être cher et, plus fréquemment peut-être encore, à propos de la survenue d'une période de mélancolie.

Nous avons déjà vu que — lorsque le sujet est, en même temps que cyclothymique, constitutionnellement hyperémotif — sa mélancolie revêt le caractère d'anxiété. C'est surtout chez cette catégorie de malades, en qui la dépression mélancolique a supprimé le pouvoir d'espérer et l'hyperémotivité la torturante incertitude accompagnée d'angoisse, que nous observons le dégoût de la vie, l'impulsion au suicide. Il faut savoir que, même en dehors de tout état mélancolique, c'est l'anxiété qui constitue la véritable cause de la mort volontaire ; de même que l'anxiété est proprement le faîte de l'hyperémotivité, le suicide n'est rien d'autre que le point culminant de l'angoisse, laquelle, à un certain degré, devient vraiment la souffrance suprême, celle que l'âme humaine ne peut plus supporter (2).

Mais il s'en faut, et Dieu merci ! que

(1) Voir la définition de ce mot *sinistrose* au chapitre Psychose revendicatrice.

(2) L'état présent de la question du suicide a été mis au point très soigneusement dans un ouvrage déjà cité, *l'Angoisse humaine*.

toutes les manifestations de l'hyperémotivité soient si tragiques. Il existe nombre d'états subanxieux, comme le *trac*, qui n'est qu'une angoisse mineure.

Achille Delmas a donné de ces divers accidents hyperémotifs une classification ingénieuse et qui me paraît juste.

Il distingue d'abord les accidents produits par diffusion motrice, à prédominances régionales, de cette force qu'est l'hyperémotivité. Par exemple : les aphonies nerveuses, le bégaiement, l'asthme, la dyspnée nerveuse et l'entérite muco-membraneuse, les tremblements, la polyurie, les hypersécrétions glandulaires, la tachycardie, la fausse angine de poitrine.

Il envisage ensuite les accidents par dérivation de la surcharge motrice, comme les tics et l'agitation subanxieuse ; les explosions nerveuses dues à la surcharge motrice, crises nerveuses et impulsions irrésistibles ; les obsessions, les doutes, les scrupules, les phobies diverses, dépendant d'un besoin maladif de certitude ; enfin les actes délictueux de nature émotive, comme les anomalies sexuelles, — ils dépendent bien plus de l'émotivité que de la perversité vraie — semblent de véritables cristallisations de l'anxiété sur une image ou sur une idée ; phénomènes singuliers qui s'expliquent

maintenant que nous connaissons le mécanisme de ce que l'illustre physiologiste russe Pavlow a décrit sous le nom de *réflexe conditionné.*

Pour en finir avec la psychose émotive, je voudrais dire quelques mots de l'attaque de nerfs, comme en donne cette maladie. Nous savons déjà ce que sont les manifestations de la crise épileptique, qui a ses caractères bien nettement tranchés. Les médecins ont tous les jours à discerner la crise de nerfs émotive de l'attaque d'hystérie : la première toute nature, toute sincère, la seconde toute exagération, dramatisation voulue, voire simulation.

La crise de nerfs émotive survient à propos d'une peine, d'une surcharge du système nerveux central par cette force motrice nerveuse que constitue un grand émoi. Cette force, d'instant en instant, s'accumule dans l'organisme ; il faut qu'elle en sorte, et elle s'écoule de nous par toute une série de contractions musculaires et de sécrétions glandulaires : constriction de la gorge, spasmes de l'œsophage, de l'estomac, de l'appareil circulatoire, étouffements, sanglots, torsion des membres, tremblement généralisé ; puis, quand s'est épuisé l'hypertonicité des muscles rechargés par le système nerveux, apaisement progressif, abondantes

émissions de larmes et, peu après, d'urines claires. Et tout cela manifestement douloureux, craintif, presque honteux d'attirer l'attention.

La crise d'hystérie, imitation voulue de l'attaque comitiale ou de la crise de nerfs émotive, apparaît, quand on en recherche la source, uniquement causée par le besoin d'étonner, de provoquer l'admiration, d'attendrir ses témoins ou par la volonté de se tirer de quelque mauvais pas. Un mauvais soldat recherchant la réforme peut espérer de se faire passer pour épileptique ; une maîtresse, prise en faute, connaît un bon moyen de faire taire les reproches en se précipitant dans d'affreuses convulsions, jusqu'à l'heure où son partenaire, bouleversé devant tant de douleur, honteux de sa sauvagerie, verse des larmes sincères celles-là, et s'agenouille pour avoir son pardon.

Soigneusement entraînés, les trompeurs de tempérament peuvent à volonté, au moment opportun, donner sans peine les convulsions effrayantes qui n'en imposent plus aux médecins d'expérience. Ces faux malades appartiennent à la catégorie des *mythomanes* qu'il nous reste encore à connaître.

V

PSYCHOSE MYTHOMANIAQUE HYSTÉRIE

C'est Ernest Dupré qui nous a révélé, par l'observation la plus déliée, l'existence de toute une catégorie d'êtres humains, de qui la vie est vouée au mensonge sous ses diverses formes, des plus bénignes aux plus graves. De cette maladie singulière il a donné une définition, heureusement complétée par Achille Delmas : « Une tendance native, presque impulsive, à travestir les faits, à créer des mensonges, des fabulations, des mythes, dans les paroles, les attitudes et les actes. »

Il convient d'ajouter que, chez tous les sujets de cette sorte, le besoin de briller, d'attirer sur soi l'attention, la bienveillance, l'intérêt est le mobile psychologique de ces paroles, de ces attitudes, de ces actes trompeurs. Nous avons vu que le paranoïaque est tout orgueil, satisfait de lui-même et défiant d'autrui ; le mythomane, lui, n'est que désir de plaire, impérieux besoin de susciter l'admiration, l'étonnement, l'émerveillement, de jouer un rôle devant un public, d'être applaudi, complimenté. Ainsi nous

aide la psychiatrie à mieux fixer le sens de ces deux mots trop souvent confondus en langage courant, orgueil et vanité.

La constitution mythomaniaque. — Précurseurs admirables de la psychiatrie la plus moderne, les maîtres écrivains de notre XVIIe siècle la connaissaient le mieux du monde. Dans *le Menteur*, le vieux Corneille l'a peinte exactement. Molière a consacré son œuvre la plus haute, non point exactement à la misanthropie, mais bien plutôt aux maladies de la véracité.

La simple politesse, parure de la vie en société, comporte, évidemment, une part d'invéracité. Delmas et Boll sont sévères, mais pas extrêmement injustes, alors qu'ils définissent la sociabilité « une disposition à s'efforcer de se faire aimer du prochain et à l'intéresser à soi ». C'est la conquête de la bienveillance d'autrui. Et certes, on peut être à la fois loyal et plein de courtoisie ; mais l'habileté habituelle, quotidienne, comme la comportent les relations mondaines, évolue nécessairement vers la flatterie, dont les excès confinent à la simulation ; et s'il n'y a pas, au total, bien grande tromperie, c'est que la plupart des personnes d'un certain milieu sont averties de ce qu'il nous en faut, comme on dit, prendre et laisser.

Formes mineures de la constitution mythomaniaque. Il en est de plus appuyées, vous connaissez, n'est-ce pas ? certains êtres, de l'un et l'autre sexe, qui ne peuvent à peu près rien dire sans exagération ni même sans invention. Par une impulsion naturelle, ils inclinent à ne jamais conter les choses comme elles se sont passées ; et la déformation, tournée à leur avantage, les met toujours, pour un moment, en posture flatteuse.

Basile, mon vieux camarade Basile, est ainsi, dont nous nous moquions, au lycée, pour ses excès de vantardise. Il a fait, depuis, son chemin, merveilleusement doué de mémoire, d'ardente activité et d'appétit pour la conquête. Mais il est demeuré menteur. Je le retrouve assez souvent chez des amis. Pendant la première heure, on sent qu'il souffre du silence où il lui faut se contenir. Et puis, voyez, il n'y tient plus, s'agite et gagne, mû par un démon singulier, la cheminée où il s'adosse. Il s'empare d'un petit groupe et commence de raconter. Il est encore véridique et maître de son verbe. Mais voilà qu'il s'anime, se grise de parler ; son regard se tend au lointain et, sur son visage, se peint un plaisir, une ivresse qu'il voudrait vainement cacher sous un air de grand sérieux. Basile rêve ; il joue avec le vrai, l'amplifie, le déforme ; il dramatise,

il invente, il se sent héroïque. Et l'on voit palpiter le corsage des femmes, physiquement ravies par cette voix dont il use en artiste.

Quelques hommes sourient et le sarcasme est sur leurs lèvres. Mais d'aucuns savourent ce charme, car nous vivons en un temps singulier où — par abus peut-être de la morale qui se dit nuancée — se perdent dans un vague étrange les notions du beau, du laid, du vrai, du faux, du juste et de l'absurde.

Et même quand leur intelligence — qui peut être très vive — les assure d'un démenti prochain, même quand tout les porte à croire qu'ils seront tout à l'heure pris en flagrant délit de tromperie et, par devant témoins, couverts de honte, c'est plus fort qu'eux, il leur faut altérer le réel (1). Et, d'ailleurs, ils sont sans vergogne. De même, la coquette oublie ses serments les plus sacrés, son amour le plus précieux et les souffrances qu'elle inflige, pour le plaisir royal de sentir une fois de plus son pouvoir de séduction. Le monde est plein de gens qui — dans le seul

(1) L'impulsion mythomaniaque revêt fort bien le caractère d'irrésistibilité. J'ai recueilli l'observation d'un malade de cette sorte qui mentait constamment à mon interrogatoire et à qui je montrais l'absurde inutilité de ses mensonges. Je l'ai prié de rédiger pour moi, à tête reposée, le récit de son enfance et de son adolescence. Il y a longuement travaillé, mais n'a pu m'apporter que des pages à peu près partout raturées : « Je rature, me disait-il, parce que ce que j'ai écrit n'est pas vrai; malgré moi, j'écris des mensonges. » Et, littéralement, il ne pouvait mieux faire.

espoir de capter un moment l'attention de l'entourage et de se sentir passionnément écoutés — arrangent une histoire vraie, l'enjolivent, la dramatisent, la pimentent et la déforment, au risque d'amener des brouilles, voire des drames redoutables.

La psychose mythomaniaque. — La psychose elle-même, bien et dûment constituée, se manifeste de deux façons : mythomanie verbale et mythomanie somatique dite, par Ernest Dupré, *mythoplastie* : ce mot, nous le prendrons, si vous le voulez bien, pour synonyme d'hystérie.

La mythomanie verbale. — Dans un volume de nouvelles intitulées *Anomalies*, P. Bourget en a décrit un saisissant exemple. Les psychiatres sont assez fréquemment appelés à examiner un enfant de huit à quinze ans qui conte à sa famille, avec une minutie de détails singulière, une aventure dont il affirme l'authenticité ; l'histoire apparaît fort étrange, mais les précisions sont telles que les parents demeurent dans le doute. On vérifie, et tout n'est que mensonge, mensonge inutile, imaginé pour rien, pour le plaisir. J'ai observé un jeune garçon de cette sorte : il prétendait avoir fondé une façon de franc-maçonnerie ; dans une cave, il amenait un de ses camarades docile et crédule, les yeux étroitement bandés ; avec

une activité et une ingéniosité rares, il organisait une cérémonie, imitant le bruit de pas nombreux, de plusieurs voix, si bien que l'autre se croyait en très nombreuse compagnie : une scène se déroulait avec exhortations, discussions animées, serments sur un poignard ; le jeune mythomane simulait le départ un à un des conjurés ; puis le mystifié recevait un insigne après avoir juré, sous peine de mort, de ne jamais révéler ce qui s'était passé dans l'ombre.

Les mystificateurs, les déséquilibrés dont les journaux nous content les intrigues étranges — et par exemple cette Angèle Laval qui, par ses lettres anonymes, bouleversa la ville de Tulle, fit semblant de se noyer, laissa noyer sa mère et finit, je crois bien, par échouer dans un asile d'aliénés — sont d'éclatants exemples de psychose mythomaniaque associée à la psychose perverse. Le mélange est fréquent. L'histoire de tous les pays est pleine d'intrigues et d'aventures mystérieuses, de drames, d'empoisonnements qui demeurent mal explicables pour qui ne connaît pas cette association morbide, mythomanie et psychose perverse. Les affaires de cette sorte sont, en justice, particulièrement malaisées, si le magistrat instructeur s'attarde à rechercher *cui prodest*. L'absence d'intérêt plausible, la

vanité totale du mensonge qui n'a, pour le menteur, d'autre avantage que de provoquer un scandale, l'absurde désintéressement du mythomane, qui se donne tant de peine et n'a rien à gagner, sont bien faits pour dépister (1).

Dupré et son brillant élève Logre estiment que c'est là pathologie de l'imagination. Je me sépare, sur ce point, de leur doctrine. Je pense que l'imagination, faculté éminemment créatrice et féconde, n'est pas la mère du mensonge, non plus que la folle du logis. Nous voyons tous les jours mentir — et mentir de façon morbide — des sujets qui n'ont que la plus misérable imagination et de qui les fabulations sont d'une lamentable pauvreté. L'imagination, chez le mythomane, n'est qu'un appoint ; elle produit, non pas les fabulations mêmes, mais uniquement leur richesse et la diversité de leurs expressions. Sans aucun doute, la psychose mythomaniaque est du domaine affectif et non pas du domaine proprement intellectuel.

La mythomanie somatique, ou hystérie. —

(1) J'estime, pour ma part, que les phénomènes d'occultisme, tels que mon maître et ami Charles Richet les a décrits dans son grand ouvrage de *Métapsychique,* sont produits par des sujets mythomanes qui s'entraînent soigneusement à un certain ordre de tromperie et prennent un plaisir morbide à provoquer la stupeur admirative du public et voire de quelques illustres savants trop bons, trop confiants.

Les hystériques, non contents du mensonge verbal, y ajoutent encore une tromperie où participe tout leur organisme physique : ils simulent des maladies, et plus spécialement des maladies organiques du système nerveux : crises d'épilepsie, crises nerveuses émotives, anesthésies, paralysies et contractures des hémiplégiques.

Avant d'aller plus loin dans la description de cette psychose, faisons rapidement justice de cette opinion très répandue dans le public que l'hystérie comporte une activité sexuelle intense et désordonnée. Rien de plus faux. Le grand aliéniste Falret a dit très justement des femmes hystériques qu'elles sont bien plutôt coquettes et vaniteuses que vraiment ardentes et passionnées.

Il ne faut pas croire non plus que les femmes aient seules le pouvoir de donner les manifestations de l'hystérie. Un peu moins fréquemment peut-être, les hommes sont aptes aussi à la tromperie mythomaniaque sous sa forme somatique : la guerre nous a fait voir des cas assez nombreux de maladies inexistantes, d'attaques de nerfs volontairement provoquées qui, selon la définition de Babinski, guérissaient sous la seule influence d'une persuasion bien conduite.

Celui-ci, dont une balle avait seulement écorché la peau du crâne, prétendait être

aveugle, alors qu'il ne présentait pas la moindre lésion organique de l'appareil visuel central ou périphérique; tel autre, plié en deux, le tronc incliné vers la terre, affirmait ne plus pouvoir se redresser; un troisième, blessé au bras, faisait de toutes pièces une paralysie radiale, d'ailleurs très grossièrement imitée, alors que la balle ennemie avait seulement traversé le paquet des muscles sans effleurer un nerf. Parfois la presse s'en mêlait, nous accusant de maintenir cruellement, dans nos services, de pauvres martys de la guerre, que nous achevions de torturer dans nos salles d'isolement ; si bien qu'un jour un ministre se dérangea, qui put seulement constater la justesse de nos diagnostics et la parfaite humanité de nos moyens de guérison.

Les manifestations les plus habituelles de l'hystérie des femmes et des hommes sont, nous l'avons dit, des anesthésies, des paralysies, des contractures, des coxalgies qu'il est présentement facile de distinguer des mêmes manifestations liées à des lésions anatomiques. Par une étude merveilleusement approfondie des réflexes, Babinski nous a fourni la possibilité de faire le diagnostic assuré, de séparer le réel du fictif.

Il est aujourd'hui pleinement démontré que les œdèmes, les érythèmes, les phlyc-

tènes, les escharres, les ulcérations prétendues spontanées de l'hystérie sont dues invariablement à la supercherie du sujet, mythomane d'hôpital qui, la nuit, dans l'ombre propice, les surveillants étant partis, sournoisement, provoque ces lésions mystérieuses par des ligatures ou des applications caustiques.

Il faut parler un peu plus longuement de la crise de nerfs, que Bernheim tenait justement pour le signe paroxystique le plus typique de l'hystérie. Trop longtemps nous avons confondu avec ses manifestations bruyantes et ostentatoires celles, infiniment plus discrètes et tout à fait sincères, de la crise nerveuse émotive (voir pages 124 et suiv.). Nous savons maintenant que la grande attaque telle que la décrivait Charcot (1), avec son aura, sa période épileptoïde, sa période clownique et de grands mouvements, sa phase d'hallucinations et d'attitudes passionnelles, puis de délire, est une construction artificielle : les malades de la Salpêtrière, éduquées inconsciemment par leurs médecins, s'imitant les unes les autres, perfectionnaient au jour le jour un

(1) Il n'est pas inutile de redire ici que si Charcot s'est trompé ou a été trompé sur ce point de la psychoneurologie, il n'en demeure pas moins le plus grand génie médical de la seconde moitié du XIXe siècle, à qui, trente et un ans après sa mort, à l'occasion du centenaire de sa naissance, les savants du monde entier ont rendu justice éclatante.

type clinique qui devait en imposer, jusqu'au jour où la critique serrée en fut faite, après quelques années d'illusions.

D'ailleurs les hystériques d'à présent, n'ayant plus la tradition, se contentent de nous donner des convulsions désordonnées aussi violentes, aussi dramatiques, aussi émouvantes que possible. Regardez-les, apitoyez-vous : la crise redouble d'intensité ; mais elle cesse si disparaissent les témoins. Elle est uniquement ostentatoire et fabriquée, chose facile à reconnaître pour un œil exercé. Au Val-de-Grâce, du temps de la grande guerre, il nous arrivait assez fréquemment de voir éclater une attaque de nerfs de cette sorte, dans la salle où les nouveaux venus attendaient notre examen. Dès que nous avions reconnu le caractère artificiel des convulsions, notre premier soin était de faire évacuer la salle. « Pas de spectateurs pour cette comédie ! » aussitôt partis les témoins, l'hystérique — le pithiatique, pour employer le terme choisi par Babinski — reprenait aisément ses sens et s'asseyait tranquillement. Avec les malades de cette sorte, la meilleure thérapeutique consiste à ne pas les voir, à n'attacher à leurs prodiges nulle importance, à les tenir pour non avenus.

Aux temps héroïques de la Salpêtrière,

il me souvient d'une hystérique qui longtemps avait tenu les grands premiers rôles et qu'on délaissait à présent pour d'autres sujets. Exaspérée dans sa vanité cabotine, elle se campa un matin devant le maître que suivait un long cortège : elle avait en main des ciseaux, dont elle coupa soudainement le bout de son sein gauche, qu'elle jeta sous les pas de Charcot :

« C'est pour montrer l'hémianesthésie », s'écria-t-elle.

Si l'on avait pris soin de ne pas remarquer son geste, il est probable qu'elle aurait quitté l'hôpital et qu'elle n'y serait pas revenue.

Mais si l'on guérit de telle ou telle manifestation hystérique par une habile persuasion ou simplement par le dédain, le fond même du mal, la constitution mythomaniaque est chose permanente, inaltérable hélas ! comme tous nos états constitutionnels.

On a longuement discuté pour savoir si l'émotion sincère jouait un rôle dans l'éclosion des phénomènes hystériques. Avec Dupré et Babinski, je crois très fermement qu'il n'en est rien. On discute beaucoup actuellement touchant la nature même de l'hystérie et le rôle de la suggestion dans sa guérison. La suggestion, selon Berhneim et Babinski, serait agent générateur de pre-

mière importance. Question encore à l'étude. Pour mon compte, je n'ai point constaté que les mythomanes fussent particulièrement suggestibles et je ne me rends pas bien compte de l'influence effective de ce facteur si souvent invoqué. En vérité, cette explication pouvait paraître suffisante, alors que Dupré ne nous avait pas encore révélé la constitution mythomaniaque. Pour qui la connaît bien, elle est en vérité, des phénomènes hystériques, la raison nécessaire et suffisante.

Après ce que nous venons d'exposer, on conçoit que le traitement de cette maladie doive être d'ordre purement psychique. J'ai parlé à plusieurs reprises de persuasion bien conduite et je n'en dirai pas plus long. Le présent ouvrage n'étant pas réservé à l'enseignement proprement médical, je demande la permission de ne pas donner certaines précisions qui pourraient bien — si le hasard les amenait aux mains de quelque mythomane — fournir à la supercherie des armes dont elle n'est, déjà, que trop munie.

En décrivant sommairement les dix psychoses accidentelles, les cinq psychoses constitutionnelles, puis-je espérer d'avoir aidé vraiment au plaisir de comprendre ?

Je crois notre classification juste, sage, durable, mais plus d'un psychiatre ne sera point de mon avis. Des maîtres, dont je porte haut le savoir, ont proposé de supprimer tel cadre, ou bien d'ajouter, par exemple, une constitution de plus, la *schizoïde*. L'avenir devra leur donner tort ou raison. Je demande à ne pas disputer ici de questions controversées et de débats pendants encore.

Après une dure ascension, qui commence vraiment à Pinel et à Esquirol, la science psychiatrique — certes, bien imparfaite encore — est parvenue à un large plateau. Sur ce palier, respirons un moment, considérons la route parcourue et tenons pour stables des acquisitions que le travail de nos petits-neveux respectera, je le crois fermement, pour une grande part.



QUATRIÈME PARTIE

A LA RECHERCHE DES FACULTÉS DE L'AME

I

DU PATHOLOGIQUE AU NORMAL

LES voilà maintenant exposés et, si l'on peut dire, étalés au ras de terre, sous nos yeux, les grands troubles mentaux qui tourmentent les hommes. Il nous faudrait prendre du champ pour les mieux voir, tenter une façon de vol plané pour les envisager d'ensemble et tâcher de connaître ce qu'enseignent les pauvres fous.

Les accidents, lésions cérébrales, maladies de l'entendement, nous les voyons vraiment trop infidèles, tumultueux, chaotiques, désordonnés en leurs symptômes pour que le psychologue y trouve abondante pâture. Reconnaissons, pourtant, que l'une d'elles apprit à la génération qui précéda la nôtre les lois de l'instauration et de la destruc-

tion de la mémoire, que, notamment, nous rend sensibles la *Démence sénile*, et faisons hommage à Ribot, puis à M. Bergson.

Certes, les psychoses accidentelles et toxiques nous enseignent que l'intégrité de la substance du cerveau est nécessaire à la bonne santé des fonctions psychiques. Mais sachons bien que la proposition contraire n'est pas vraie, car il s'en faut, nous l'avons vu, que toutes les perturbations mentales soient liées à des destructions anatomiques de l'encéphale.

Or, les cinq psychoses constitutionnelles et dénuées, jusqu'à présent, d'anatomie pathologique — avec leur belle systématisation, leur régularité symptomatique, leur constance, voilà de quoi nous édifier bien fructueusement.

Un peu de recul, et nous discernerons très bien, auprès de ces cinq maladies confirmées, leur ébauche première, la tendance native, la « constitution » génératrice, qui n'est point une maladie, mais seulement, si elle reste peu marquée, une façon de caractère nettement dessiné. Ces constitutions psychopathiques, ces virtualités de maladies mentales, affranchies d'attaches visibles avec l'organe cérébral, c'est déjà de la psychologie et, je crois bien, de la meilleure. La classification des psy-

choses affectives d'Achille Delmas et de Marcel Boll nous met en mains la clef des facultés de l'âme humaine.

Alors que nous envisageons leurs cas bénins, dont nous avons coutume de dire : « C'est un petit cyclothymique, un petit mythomane, un petit hyperémotif », nous touchons à ce que l'on est d'accord pour nommer le normal. En ce point, la psychiatrie prend contact avec la psychologie proprement dite. Jetons un pont sur le fossé, en vérité très peu profond, qui sépare un état morbide léger de l'équilibre mental (1) ou, tout au moins, de ce qui en approche, et nous verrons qu'à chacune des catégories psychopathiques de tout à l'heure va correspondre une certaine faculté de l'âme, une disposition naturelle à se comporter habituellement de certaine façon.

Vous qui vous portez bien, mentalement, vous n'êtes manifestement ni un maniaque, ni un mélancolique. Et pourtant vous avez originairement une tendance à plus ou moins de lassitude ou, au contraire, à un certain degré d'infatigabilité, au découragement facile ou bien à la vivacité heureuse,

(1) Même chez les personnes d'excellente santé mentale, le parfait équilibre se rencontre assez rarement. On est pratiquement normal, et c'est l'essentiel. Une analyse psychologique un peu serrée montre, chez presque tous, un léger excès ou bien un petit déficit d'une de nos dispositions affectives normales.

au besoin de vous isoler ou à l'entrain communicatif. Vous êtes plus ou moins actif. Et félicitez-vous d'être ce que vous êtes, vous qui avez reçu, des bonnes fées, à votre berceau, la joie de vivre et l'aisance au travail.

J'aime à croire que nul d'entre vous n'a connu les cruels états anxieux, pourtant assez répandus par le monde ; mais il n'est personne, ici-bas, qui ne réagisse quotidiennement aux sollicitations du monde extérieur, comme un impassible, un indifférent, un sensible, un impressionnable.

Vous n'êtes hystérique, ni menteur, ni simulateur ; mais tous les gens que vous avez connus se distinguaient, soit par leur loyauté, soit par une exquise politesse, soit par une amabilité quelque peu complaisante, à la manière de Philinte, soit par d'habituelles façons de flatterie, de dissimulation, de mondaine diplomatie. Et la coquetterie des femmes rentre bien dans ce cadre, si, comme l'affirmait Luc de Clapiers, marquis de Vauvenargues, le désir de plaire est déjà un mensonge.

Personne qui me lise n'est véritablement pervers (au sens que nous avons fixé) ; mais les gens que nous rencontrons s'étagent du débonnaire au bienveillant, à l'indifférent et au cruel, selon le degré de bonté qu'ils apportent en venant au monde.

Les véritables persécutés revendicants sont assez rares ; mais chaque jour nous serrons la main à des êtres cupides, orgueilleux, âpres au gain ou aux honneurs, ou bien encore à la conquête du pouvoir, auprès d'autres faisant contraste par leur modestie, leur désintéressement et, voire, leur humilité.

Voilà donc, parallèlement aux cinq grandes psychoses constitutionnelles, épanouies sur le terrain des cinq constitutions morbides, cinq dispositions affectives, communes à tous les humains. D'une part, constitutions cyclothymique, hyperémotive, perverse, mythomane et paranoïaque, c'est la part du pathologique. Et, par ailleurs, la part de la psychologie normale, cinq tendances affectives également constitutionnelles, à plus ou moins d'activité, à plus ou moins de réactivité ou d'émotivité, à plus ou moins d'éthisme, de bonté, à plus ou moins de sociabilité, à plus ou moins d'avidité ou, si l'on veut, d'égocentrisme.

Je voudrais avoir bien montré comment l'ingéniosité de deux bons esprits savants et philosophiques, rigoureux en leurs démonstrations et aptes à généraliser ont pu passer d'une juste classification des psychoses sans lésions anatomiques, autrement dit des grandes maladies du caractère, à la classi-

fication légitime de tous caractères humains.

Et nous voilà, sans effort, en présence de la nouvelle nomenclature des facultés de l'âme.

Trois facultés de l'*intellect* ou de l'*entendement :*

Mémoire : aptitude à retenir ;

Imagination : aptitude à combiner ;

Jugement : qui fait la discrimination des idées et de leur valeur.

Cinq dispositions *affectives*, actives :

Activité : où trouvent place les humains remuants, loquaces, entreprenants, généreux par exubérance, les optimistes, les boute-en-train, les semeurs de gaîté;

Les normaux, paisibles et calmes ;

Et, par défaut, les indolents, les apathiques, les abouliques, les silencieux, les peureux et les tristes ;

La *réactivité* ou *émotivité*, cadre où loger les impressionnables, les vibrants, prompts aux larmes, à la colère en feu de paille;

Les calmes ;

Et, par défaut, les impassibles (1) ;

(1) Souhaitons d'être calmes et pas du tout d'être impassibles. Qui n'a jamais connu l'émoi, qui n'est pas apte à réagir, ne donne guère. Nous savons bien que les enfants en même temps pervers et anémotifs sont, de beaucoup, les moins curables. Mon ami regretté, le général Buat, m'a raconté qu'il s'était vu contraint d'envoyer à l'arrière un colonel, merveilleusement à son aise sous les bombardements, mais qui, par inertie anémotive, se rendait inutilisable.

Associée à la méchanceté, l'impassibilité peut être secourable. L'odieux Landru était un impassible ; s'il a réussi, sans se faire

La catégorie de *bonté* tient les âmes éthiques, asservies au devoir, morales, capables de s'oublier pour se dévouer à autrui ;

Par excès, les débonnaires, de qui la faiblesse fit parfois tant de mal et en laisse tant faire ;

Par insuffisance, les indifférents, Ponce Pilate et ses émules ;

Et puis les pervers, les cruels.

Sociabilité : ici, le Normal, c'est la franchise, la belle loyauté, et la bienséance, sans plus ;

L'insuffisance : c'est le cynisme d'un Diogène et la misanthropie d'Alceste ;

L'excès : c'est la politesse de surface, la coquetterie (en tant qu'incorrigible besoin de plaire), la flatterie, la dissimulation, le mensonge, la simulation.

Reste l'*avidité* : c'est, à savoir, l'égocentrisme, l'amour prédominant de soi, le besoin de revendiquer, de se faire rendre justice.

Insuffisante chez les humbles, chez les êtres trop confiants, trop désintéressés, on

prendre, ses coups sinistres, c'est que rien jamais n'a troublé son esprit ni fait trembler sa main.

Au service de la bonté débonnaire, la même impassibilité, empêchant toute réaction défensive, sert admirablement la catastrophe. On n'a point assez remarqué que le roi Louis XVI et le tzar Nicolas II furent, l'un et l'autre; des débonnaires sans émoi. Un même sort affreux leur est échu.

la voit en excès dans les âmes pleines d'orgueil de soi et de défiance d'autrui, chez les prétentieux, les susceptibles, ayant soif d'égards, d'honneurs et d'argent, qui se chérissent, qui se choient et qui ne voient pour eux rien d'assez beau, rien d'assez bon, rien d'assez juste.

II

LA MÉTHODE

On critiquera la méthode, l'étrange idée d'aller chercher dans le pathologique les catégories du normal. On ne manquera pas de dire : « Trois aptitudes intellectuelles, cinq dispositions affectives... Prétendez-vous donc emplir, avec si peu de choses, l'immense horizon des pensées, des intentions, des inclinations, des goûts, des passions, des déterminations, des actions humaines?... »

Eh bien! oui. Nous verrons que rien de plus ne paraît nécessaire à comprendre et à définir une âme, et, dans un cas donné, à prédire, non sans quelque sûreté, la route où elle s'engagera. Essayez seulement, sur vous d'abord, puis sur ceux de votre entourage, et vous verrez quelle aptitude à

pénétrer les âmes, à les juger, vous pourrez acquérir.

Nous en étions encore à la très vieille mise en ordre, par l'école écossaise, des faits psychologiques, des opérations de l'esprit. Et l'on nous a appris, sur les bancs du collège, à distinguer, à isoler comme des personnages en quête d'un rôle, une Intelligence, une Mémoire, une Imagination, une Sensibilité et une Volonté, grâce à quoi il nous est donné de connaître le monde extérieur, d'explorer notre Moi, de porter des jugements, de nous déterminer, d'agir.

Construction ingénieuse, certes et respectable, comme est digne d'hommage toute tentative pour voir clair, pour tracer un chemin dans la forêt sauvage. Mais elle était faite à l'estime et sans nos modernes boussoles. Et la nôtre prend point d'appui sur quelques précisions, on peut dire scientifiques, fournies par la psychiatrie, majeure, maintenant.

Cette conception moderne où viennent d'aboutir toute une série de découvertes progressives, ce n'est plus l'arbitraire. Elle dépasse de beaucoup cette période du simple vraisemblable où nos pères firent très longue halte. Elle nous enrichit de notions qui, d'emblée, m'apparurent lumineuses touchant le caractère des hommes.

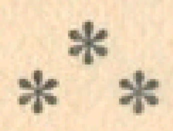
Certes, au premier abord, elle va paraître étriquée. Comment imaginer qu'elle soit assez vaste, assez compréhensive pour embrasser l'énorme ensemble de l'intellect et de ce qu'il est convenu de nommer le moral? On pourra constater que l'ampleur ne lui manque point. Une faculté pour agir, une pour réagir et se défendre, une autre pour aimer, une disposition à plaire, à se concilier autrui, une pour acquérir.... Que voulez-vous de plus? L'humanité entière est dans ces quelques mots.

Marcel Boll, bon mathématicien, a fait le compte : si l'on prend ces huit facultés de l'entendement et de l'âme avec leur normale, deux degrés dans l'excès, deux degrés dans l'insuffisance, leurs combinaisons diverses ne donnent pas moins de cinq millions de caractères différents. Ce nombre est, je suppose, pour contenter les plus difficiles.

Depuis dix ans, j'use de la méthode pour tâcher de connaître, non pas seulement mes malades ou bien les inculpés confiés à mon expertise, mais les gens de mon entourage, les grands et les petits, les conquérants d'une vie large, les pauvres diables révoltés ou résignés au médiocre, mes partisans, mes adversaires, et moi-même avant tout le monde. Je suis bien loin d'être assuré

de jouer ce jeu magnifique avec tout l'esprit de finesse (1) qu'il y faudrait porter, car là aussi ne suffit pas ce que Blaise Pascal nommait l'esprit géométrique

Ce que je puis affirmer, seulement, c'est que je n'ai pas rencontré beaucoup d'actes humains, d'attitudes, de gestes, de parole décisive ou même de parole vaine qui, sans effort, n'eût trouvé place dans nos catégories (2).



Mais il est de très grands esprits qu'exaspère la seule idée de classification :

« A force de dissocier, d'analyser, de couper en morceaux, de ranger dans des cases, vous finissez par ne nous apporter de l'âme que des cendres froides, et l'on pressent votre psychologie semblable à quelque catacombe. Vous retombez dans le travers de ces écoles périmées qui voulaient nous représenter les facultés mentales comme des personnalités artificiellement détachées

(1) Esprit de finesse de Pascal, intuition Bergsonienne, quelle différence entre ces deux vocables?... Petite, assurément. Seulement, nous autres, timorés, comment ne voudrions-nous pas, par scrupuleuse peur de nous tromper, contrôler par l'esprit géométrique, l'autre, plus éblouissant, mais après tout, moins rigoureux?...

(2) J'emploie ce mot catégorie sur quoi Aristote, puis Emmanuel Kant ont mis leur main puissante ; et je me permets d'en user en un sens plus vulgaire, acceptable, pourtant, celui de classe où ranger les choses de même nature.

de l'ensemble, ainsi que des protagonistes jouant à tour de rôle au trou du souffleur, alors que, de toute évidence, la seule personnalité, la personnalité humaine est une et indivisible. Assez d'anatomie descriptive! Faites-nous tout au moins de la biologie, science de l'être vivant. »

Eh bien! précisément, ce que veut la psychologie issue de la psychiatrie, c'est pénétrer jusqu'à ce moi fondamental dépouillé de tous les apports dont le barbouille et le colore le milieu, jusqu'à ce moi profond que ne nous donne point la psychologie presque exclusivement intellectualiste, enseignée un peu partout encore, en nos écoles.

Mieux, je crois bien, que nos prédécesseurs, nous comprenons que le plus illustre métaphysicien de ce temps convie biologistes et psychologues modernes à s'efforcer d'atteindre l'âme de l'homme, non plus dans sa froideur inerte de schéma théorique, mais bien dans son mouvement même, dans sa vie agissante. On reproche non sans raison, aux méthodes où l'on s'attarde, de fragmenter, de disséquer pour mettre de petits morceaux de nature à la mesure de nos instruments, d'étaler sur le marbre de nos laboratoires des lambeaux déchirés et morts, de travailler toujours dans l'espace

figé, jamais dans la durée fluide (1). Je crois en vérité qu'en dépit des lisières, nous avons appris à regarder vivre la vie mentale. Et, par exemple, nous n'attendons plus avec impatience la découverte des lésions anatomiques de maladies mentales, qui n'en auront probablement jamais.

Et cependant, pour une tâche comme celle-là, comment oser une synthèse avant d'avoir fait l'analyse? Les merveilleuses trouvailles d'art que sait engendrer l'intuition, il y faut le plus haut génie et le plus rare. Nous verrons qu'un Molière, un Balzac, un Stendhal ou un Maupassant ont deviné ces constitutions psychopathiques que nous venons de peindre et leurs correspondances dans la psychologie. On les retrouve, en leurs chefs-d'œuvre, parfaitement saisies. La puissance divinatrice (2)

(1) On ne saurait tenir pour non avenu le récent ouvrage du professeur von Monakow et du Dr R. Mourgue, qui s'élève contre l'abus des recherches d'ordre technique, envisagées comme ayant leur fin en elles-mêmes. Ces deux savants fort estimés, au cours de beaux travaux vraiment scientifiques, étudiant les faits de régulation compensatrice et de réparation des organes, se rapprochent singulièrement du maître de *Matière et mémoire* et de l'*Evolution créatrice.*

(2) Pour donner la vie à Tartuffe, à Célimène, à Alceste, à Philinte, à l'avare, au malade imaginaire, au père Goriot, à Grandet, à Lucien de Rubempré, à Julien Sorel, à Boule-de-Suif, aux héros d'*Une Vie*, ces maîtres de l'intuition psychologique ont-ils procédé selon les préceptes, usant de cette « sympathie intellectuelle par laquelle on se transporte à l'intérieur d'un objet pour coïncider avec ce qu'il a d'unique et, par conséquent, d'inexprimable? »... Leur merveilleuse connaissance de certains hommes fut-elle « une connaissance par affinité, analogue à la sympathie et à l'amitié? » Toujours est-il qu'ils ne se sont point attardés à de longues vérifications analytiques de

de tels esprits est, certes, le plus beau prodige, et de pauvres chercheurs timides courbent le front devant de pareilles splendeurs.

Nous autres, ouvriers modestes et qui craignons de nous tromper et de tromper, nous savons qu'il nous appartient de cheminer avec lenteur, de commencer, comme Zadig, pour constater des différences là où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme. La vieille discipline enseignante a du bon qui — avant de nous révéler les grands prodiges de la physiologie — nous astreint à toutes les austérités de la description, de la nomenclature anatomiques.

Patiente analyse, c'est toi qui nous apprends à ne pas tout mêler et qui nous sauves du confus. C'est toi, d'abord, qui nous enseignes que l'intellect est une belle lumière froide, une sérénité splendide et non pas une force ; que les moteurs, les générateurs de nos actes vivent aux régions plus basses et plus humaines de l'affectif ; que, dans la vie vivante, les plus beaux esprits se déterminent et font ce qu'ils

leur intuition et que leur psychologie d'hommes de lettres, non de savants, est cependant d'une incomparable justesse.

Ici, le mot « intuition » me paraît pouvoir être pris au sens où l'entendait Descartes : tout acte par lequel l'esprit considère une idée, une action en la comprenant tout entière à la fois et non pas successivement.

font pour des raisons que la pure raison ne connaît guère, mais bien poussés par leurs sourdes tendances, à peine conscientes ; que l'idée pure illumine sans réchauffer, sans remuer ; que nous donnons très indûment le nom d'idées à nos opinions, à nos convictions, à nos croyances, où le raisonnement impartial tient moins de place que nos états passionnels. Le jour n'est pas venu encore où l'homme ne se décidera que mû par des raisons du domaine de la raison (1). Et ce jour viendra-t-il jamais, sauf peut-être pour une élite? Il me souvient d'avoir écrit naguère : « L'état d'indifférence affective, on l'a envisagé comme un lointain idéal pour les hommes, immobilisés enfin dans l'idée pure, inaccessibles désormais à la tristesse et à la joie, à la colère et à l'effroi. Cet équilibre trop parfait, cette indéfinie ligne droite ne me semblent pas enviables. Sevré d'émotions, l'homme n'aura plus de motifs pour agir et ne voudra plus. Ce jour-

(1) Prenons l'intellectualité la plus haute, celle d'un Renan, par exemple. Examinons pour quels motifs, un jour, il résolut de renoncer à la prêtrise. Certes, l'insuffisance documentaire de ses maîtres de Saint-Sulpice y fut pour une part, et cela, c'est assurément du domaine de l'intellect. Mais qu'eût valu cet argument pour une âme timide, paresseuse, sans orgueil ni probité stricte? L'audace, l'énergie, le haut souci d'honnêteté, la confiance en soi, une ambition légitime, voilà qui composa, au moins autant que la raison rationnelle, la détermination du frère d'Henriette. S'il souffrit de la prendre, s'il hésita longtemps, c'est qu'il aimait vraiment ses maîtres et que son cœur saignait à la pensée de leur causer un très amer chagrin. Cf. *L'Angoisse humaine.*

là, réalisant le vieux souhait bouddhiste, il entrera dans la nuit trop sereine, dans le silence intérieur, retournera à l'immobilité du règne minéral, deviendra sa propre statue et ce sera vraiment la fin du monde, puisque nos sens ne le percevront plus (1) ». « Plus haut, plus haut, dans l'idée pure », crie l'Apollon au défilé des Immortels dans *la Tentation de Saint Antoine*. Et les chevaux de se cabrer, et le char divin, renversé, de crouler dans l'abîme.

Emmêler, confondre, tout brouiller dans le même sac, avec l'orgueil d'être plus près des complexités de la nature, on sait des peuples métaphysiciens qui n'y répugnent guère. Mais, à l'expérience, ne voyons-nous pas la plupart des progrès humains se réaliser en des esprits disciplinés, harmonieux, voire un peu schématiques, en des esprits taillés, si l'on peut dire, à la manière d'un jardin français aux allées pures. Il s'en faut que la mise en ordre nuise à la profondeur, ou seulement à l'exactitude.

Et tenez, on nous dit : « Que parlez-vous d'intelligence et d'affectivité distinctes et séparées par un large fossé ! Une intelligence n'existe qu'en fonction de son activité : un homme sans ardeur ne saurait être intelligent ! »

(1) *Introduction à la médecine de l'esprit.*

Rien de plus superficiel que cette objection. Rafraîchissons notre pensée par l'observation des âmes. Tous les jours on peut admirer l'évolution dans le monde d'un homme médiocre et qui « perce » pourtant, parce qu'il a de la mémoire et une grande activité, sans plus. Mesquinement avide, médiocrement émotif, dénué de bonté, très capable de petites chiquenaudes sournoises à la vérité, *Gaillard* a pour lui le bonheur d'être infatigable. Dénué d'imagination créatrice et plus encore de jugement, prenant d'instinct le contre-pied, il encombre les compagnies savantes de lectures prétentieuses qui, tout d'abord, firent sourire et peu après lassèrent les hommes de sa discipline.

Et, maintenant, voici *Morose* : l'esprit le plus joliment délié, une mémoire bien meublée, un jugement d'une rare sagesse, l'aptitude la moins douteuse aux idées générales et, maheureusement, la plus invincible indolence ; déprimé constitutionnel et, comme on dit, né fatigué, rêveur, las dès l'aurore, las sans avoir peiné et terr blement triste de ne jamais connaître la spontanéité active, il a commencé dix ouvrages, dont aucun ne put être mené à bonne fin. Les Goncourt, qui ne sont pas de bien profonds penseurs, ont écrit cependant cette phrase pleine de

sens : « Les plus grands poètes sont peut-être des poètes inédits. » Bel esprit, incapacité native d'accomplir. Une charmante intelligence et point d'activité.

Après des faits de cette sorte, comment renoncer, je vous prie, à discriminer, à classer?

On proclame que l'analyse scientifique dessèche et tue, que la seule description ne peut être que destructive et que nos classifications, parfaitement artificielles, contre nature, ne sauraient mettre dans leurs cases que les lambeaux d'un tout à jamais abîmé (1).

III

LES RÉSULTATS

Voyez, pourtant, comme elles vivent, nos dispositions affectives, et comme on eut raison de les nommer actives !

Pour nous conduire et commander nos paroles, nos gestes, nos déterminations, elles ne cessent pas un instant d'intervenir.

(1) Ce n'est pas à M. Bergson que je fais allusion ici, mais à certains de ses disciples, qui sont allés fort loin dans la négation de la méthode discursive. M. Henri Bergson est un homme de science, un incontestable savant : il pense que l'intelligence et ses analyses ne sont pas tout ; mais il a formellement souhaité de rétablir le pont, rompu depuis Kant, entre la métaphysique et la science.

Le seul sommeil les immobilise. Dès le réveil, discrètement, presque toujours à notre insu, elles s'animent, entrent en parallèle, rivalisant, se renforçant, se combattant, s'épaulant l'une l'autre. Existe-t-il, au-dessus d'elles, quelque pouvoir qui les dirige et, les tenant en mains, leur confère cette unité qu'on nomme la personne humaine? L'intuition le dit peut-être ; notre analyse ne le discerne pas. La plus puissante des dispositions de la personnalité innée nous paraît l'emporter d'elle-même sur ses rivales quand une lutte s'établit. Ce qui fait l'unité de cette république qu'est la personne humaine, ce n'est pas, j'imagine, une direction supérieure, mais bien la permanence de ses cinq tendances constitutionnelles, gardant chacune, intacte, son intensité première.

Je ne veux pas refaire ici l'ouvrage fondamental, si médité et, dans ses 300 pages, si complet, d'Achille Delmas et Marcel Boll. Je ne puis m'attarder à donner après eux, d'après eux, les définitions premières : la personnalité innée, la personnalité acquise, la statique et la dynamique, le tempérament, ensemble des cinq dispositions innées, le caractère, embrassant le tempérament avec, en outre, les goûts, les inclinations, les habitudes, tous les enrichissements de la personnalité acquise, par l'éducation fami-

liale, l'instruction, les incidents et les événements, les amitiés, les luttes, l'expérience de la vie, les leçons de l'amour, les doux ou les rudes contacts du moi et du non moi.

Constatons sans tarder que la même action banale peut être commandée, selon les âmes, par les tendances les plus diverses. En sortant de la messe, Onuphre donne aux pauvres et laisse tomber d'assez haut ses piécettes, mais seulement quand on le voit : hypocrisie de mythomane. Serge est fort amoureux de Mme de R..., qui tend la main pour son orphelinat : dans cette belle main il a vidé toute sa bourse : charité, oui ; mais beaucoup plus désir de plaire. Le Dr Norbert, dont j'ai dit ailleurs (1) les mérites, est rentré tout recru après une rude journée ; il vient à peine de s'asseoir, il rêve au bon petit dîner familial dont il sera réconforté. Mais on l'appelle pour un pauvre atteint d'un mal impérieux, et le voilà reparti, sous un prétexte, n'osant pas avouer aux siens, qui le gourmanderaient, qu'il va donner le peu de forces qu'il lui reste. Celui-là c'est par bonté pure qu'il est déterminé, et c'est lui le seul charitable.

Dans l'un de mes derniers ouvrages (2),

(1) *Le Médecin* (Hachette).
(2) *L'Angoisse humaine*, les angoisses de guerre (Les Éditions de France).

je me suis attaché à définir, par la méthode en question, d'une part le courage militaire, d'autre part l'hyperémotivité invincible à quoi peut succomber le plus bel héroïsme et, par ailleurs, la véritable lâcheté. Les conditions optima pour faire un beau héros de guerre se constituent par un « complexe » psychologique, dont voici la formule. D'abord l'éthisme, la grandeur d'âme, le sacrifice une fois fait. Un héros ne peut être constitutionnellement ni un grand déprimé pessimiste, ni un trop grand émotif, ni même un trop parfait avide, car il s'agit ici de s'oublier soi-même. Toutefois, une certaine dose de sociabilité vaniteuse ne saurait nuire : le désir ardent de briller, de pouvoir orner sa poitrine de décorations bien gagnées, de retenir l'attention émue des femmes, n'est pas sans donner de l'entrain à plus d'un combattant.

Ce fut ainsi au cours de la dernière guerre. Ce fut ainsi au cours des guerres de jadis; il en serait encore ainsi au cas où le malheur voudrait que la guerre ne fût pas morte. Car nous voyons, d'un temps à l'autre, d'une contrée à l'autre, changer les mœurs et les coutumes, mais le fond même de l'âme humaine, les constitutions affectives nous apparaissent immuables. Nous avions cru parfaitement éteintes les férocités ancestrales,

c'en était fait depuis longtemps des coutumes barbares, et nous avions un dédaigneux sourire lorsque nous relisions *Candide*. Mais les batailles, sous le grand Frédéric, qu'étaient-elles auprès de ce qu'elles furent, cinquante et un mois durant, voici dix ans à peine.

Et notez bien que la bravoure, souvent splendide et pure à mériter qu'on la vénère, n'est pas toujours aussi près du sublime. J'ai publié l'observation clinique d'un sous-officier qui fut un magnifique entraîneur d'hommes et, dans le même temps, un voleur. Son dolman lui faisait honneur, couvert de décorations, dont il ne s'était attribué qu'une partie ; mais ce soldat sans peur n'allait pas sans reproches. Il était le mensonge et la vanité mêmes. Il n'en est pas moins vrai qu'un jour, en compagnie d'un camarade, il partit au petit matin pour la tranchée adverse et qu'il revint ramenant sur son dos une mitrailleuse allemande qui prenait la tranchée française en enfilade et nous tuait beaucoup de monde.... Courage, incontestablement, mais courage uniquement fait d'une hyperactivité et d'un optimisme vraiment prodigieux, — il allait, assuré de n'être pas grièvement blessé, — associés au besoin le plus vif d'attirer sur soi l'attention, l'admiration ; ce peuvent

être, en temps de guerre, des vertus. Militairement, cet homme se rendait fort utile, comme entraîneur d'hommes au feu, avec une valeur morale bien médiocre, puisqu'il a fallu relever à sa charge, outre plus d'une absence illégale, deux ou trois vols déshonorants.

Je ne pense pas qu'il existe une autre méthode d'analyse psychologique qui nous apporte, pour l'intelligence et pour le jugement des actions humaines, pareille sûreté.

***

Pour moi, je ne peux plus prendre une observation médicale — surtout quand il s'agit d'un examen médico-légal en vue d'éclairer la justice — sans procéder à cette sorte d'analyse psychologique bien française, si différente de la psychanalyse freudienne. Essayez, vous qui voulez bien me lire, de la manier à votre tour, de l'appliquer aux personnes qui vous entourent et, par exemple, à vos enfants.

En voici un qui a douze ans : bonne mémoire, imagination moyenne, jugement sûr, mais activité pauvre : les jeux et le travail contraint communiquent également à ses traits l'altération qui marque la fatigue. Aucune trace d'avidité qui lui donnerait le

besoin de rehausser sa valeur personnelle, dont il est trop modeste. Henri G... ne travaille que par sentiment du devoir et par désir de plaire à ses parents, car il est certainement bon. L'effort, chez lui, est manifestement pénible et méritoire.

Mais voilà que ce même enfant est pris, de temps à autre, et par un changement bien singulier, d'une ardeur qui contraste avec son indolence coutumière. Et ses maîtres de dire : « Vous voyez bien ! vous pouvez travailler comme un autre quand vous voulez. La preuve est faite : il ne dépend que de votre vouloir d'être toujours un excellent, voire un brillant élève !... »

Interprétation bien superficielle d'un fait extrêmement fréquent. Regardez de plus près, à la lumière de la psychiatrie, et vous comprendrez aisément ce phénomène, à première vue si étrange, d'un jeune esprit de qui l'activité connaît de telles oscillations. Ne vous paraît-il pas absurde que périodiquement il se complaise dans un état où l'effort lui est si pénible et le préfère à l'autre état où le travail lui devient un plaisir?... Regardez mieux, et vous verrez que cette jeune âme — semblable en ce point à celle d'un de ses ascendants — est seulement soumise aux oscillations de la cyclothymie. Par un mécanisme que nous connaissons à

merveille, le petit Henri G... passe et passera toute sa vie par des phases alternées d'aisance intellectuelle, verbale, motrice, et par des phases où l'emportera, quoi qu'on fasse, la tendance pathologique à l'inertie, à l'extrême fatigabilité, au découragement. Ce n'est pas avec des pensums que l'on guérit ces petits psychopathes méconnus, dont le nombre est très grand.

Tel autre que j'ai pu récemment observer, toujours atone pendant les premiers mois de l'année scolaire, se ranime à l'approche de l'examen final. Et cela parce qu'il possède une émotivité assez vive pour réagir à la pensée d'un déplorable échec. Tel le cheval qui sent son écurie et qui reprend un trot allègre, sitôt qu'il reconnaît le paysage familier.

IV

VALEUR PRATIQUE DE LA MÉTHODE

Qu'une doctrine ou, plus exactement, une méthode, primitivement médicale, secondement psychologique, puisse conduire à des ambitions utilitaires, ce n'est pas, je pense, une tare, pourvu que ses promesses ne soient point, ainsi que tant d'autres le furent, illusoires. Ambitions, d'ailleurs, assez

modestes. Ni notre médecine ni notre psychologie ne se rangent encore parmi les sciences exactes; leur tour viendra, peut-être, de s'approcher de la mathématique : mais nous en sommes loin. Le sage se défie de ses enthousiasmes, des trop magnifiques espoirs, des orgueilleux desseins; il redoute, par-dessus tout, ce que le plus honnête bon vouloir peut recéler d'inconscient charlatanisme.

Et ne va-t-on pas dire que nous osons prétendre, ou peu s'en faut, à la lecture des pensées, à la divination des actes en puissance? Nous ne sommes pas si absurdes. Nous aidons bien certainement à discerner le principal mobile des actions humaines, à comprendre les âmes, qui ne sont pas aisément pénétrables. Nous allons même un peu plus loin. Ce que nous dit quelqu'un qui se raconte à notre manière de confessionnal, nous avons bien souvent besoin de le contrôler par une enquête autour de lui et par l'observation attentive de son comportement; et je ne pense pas qu'il suffise — même pour un esprit supérieur — d'analyser hâtivement les trois aptitudes intellectuelles et les cinq dispositions affectives d'une voisine de table pour prévoir avec certitude la décision qu'elle prendra pour renvoyer ou pour garder sa cuisinière.

Nous croyons, cependant, que cette investigation méthodique, éprouvée, approche mieux de la précision, que ne peut faire un jugement en bloc et à l'estime, et que les chances d'errer (1) sont assurément amoindries. Nous ne nous croyons pas souvent autorisés à dire : M. Untel fera cela ce soir ; mais nous sommes en droit de craindre que tel acte fâcheux ne soit bientôt commis par un homme que nous savons très fortement enclin aux revendications et dénué de bonté frénatrice. On peut prendre ses précautions.

Surtout nous sommes en droit d'affirmer que telle âme que l'on connaît ne passera jamais par tel chemin. Il nous arrive de pouvoir nier fermement telle action qu'on nous donnait pour vraie, alors que nous n'avions, sur le fait même, nulle précision, mais parce que nous connaissons assez exactement les constitutions affectives-actives de la personne à qui on l'attribuait à la légère. Presque toujours l'enquête approfondie nous donne pleinement raison.

On aperçoit alors de quelle prodigieuse facilité les gens du monde — de tous les mondes — absolvent ou condamnent,

(1) Et, sans doute, l'intuition serait bien autrement divinatrice, mais, à l'épreuve, ce don des dieux immortels ne paraît pas très répandu. J'ai vu quelques personnes qui s'en targuaient impudemment et qui, prétendant discerner la vie intérieure d'un ami, d'une amie, disaient à son sujet de bien lourdes sottises.

tranchent du bel esprit, pèsent, mesurent, jaugent, sans balances, sans mètre, sans litre ni boisseau. L'habitude, assez vite acquise, de manier notre psycho-analyse française préserve les esprits prudents de parler vite, de parler pour rien et communique aux jugements quelque honnête sécurité.

Et quelque hardiesse aussi. J'ai raconté que, dès son internat, le futur professeur de clinique psychiatrique Ernest Dupré s'exerçait à l'analyse psychologique sur tel ou tel de ses collègues et à prédire ses réactions en face d'un incident donné. Et Dupré se réjouissait grandement quand il voyait, très fréquemment, se réaliser ses prévisions. Chacun de nous pourrait donner, de précisions pareilles, cent exemples. En voici un.

L'hiver dernier, en visite chez les H..., le Dr V... rencontre Mme R..., élégante, jolie et de bonne culture. La journée touche à sa fin : quatre personnes seulement dans le salon. Mme R... manifeste une animation singulière. En présence de sa femme, qu'elle semble ignorer, elle fait à Paul H... une cour effrénée et d'une audace en grand contraste avec sa tenue coutumière. Mme R..., qui n'a bu qu'une tasse de thé léger, paraît près de l'ivresse ; ses attitudes successives, son étourdissant verbiage et son rire aux

éclats et la hardiesse inattendue de ses propos plongeaient dans la stupeur les trois témoins de cette scène. Le Dr V... se leva pour partir : Mme H..., visiblement émue, le conduisit jusqu'à la porte :

« Est-elle folle, ou dois-je être jalouse?... »

Et le médecin de répondre :

« Je connais peu Mme R... ; mais tout se passe comme si elle atteignait l'acmé d'une phase d'hypomanie. Elle a dû traverser déjà, bien qu'elle n'ait pas quarante ans, quelque épisode mélancolique : j'incline à croire qu'une rechute est sous ses pas. »

Le plus proche avenir montra qu'il était bon prophète.

Pathologie, me dira-t-on, non plus psychologie normale. Qu'elle est subtile la nuance qui sépare l'une de l'autre !

Voici, d'ailleurs, plus éloigné de la psychiatrie.

J'avais près de trente ans lorsque rendit son âme à Dieu une tante Julie, de qui l'originalité faisait la joie de la famille. Dans sa demeure de province, elle déployait sans relâche, à soixante-dix ans, une admirable ardeur à vivre ; à sa servante, sans cesse distancée par elle et gourmandée pour ses lenteurs, elle n'abandonnait que les tâches faciles ou grossières, gardant pour elle les

courses à la ville, le port des fardeaux, le remontage d'une pendule à gaine, le nettoyage d'un miroir haut placé. On la voyait souvent perchée sur une échelle ou, pour le moins, sur une chaise ; et si vivement elle changeait de place, qu'elle faisait penser aux promptitudes d'un fox-terrier... En fait nous l'aimions, cette tante Julie, parce qu'elle n'arrivait jamais les mains vides. Appauvrie, elle avait gardé jusqu'à l'étrangeté l'impérieux besoin de faire des présents. Elle se creusait, comme on dit, la cervelle avec l'espoir de découvrir, pour les grands et pour les petits, un cadeau qui fût bien conforme à leurs secrets désirs ; elle y parvenait quelquefois : pas toujours. Certains de ces cadeaux étaient malencontreux. A l'ennui de recevoir un objet de grande laideur ou des bonbons fanés se joignait celui de lui voir gaspiller le peu d'argent qui lui restait. D'ailleurs, si l'un de nous se permettait une critique ou ne témoignait pas une assez prompte gratitude, pour peu qu'on se permît de contester l'excellence, invariablement vantée par elle, de son présent, tante Julie, exaspérée, s'indignait, devenait boudeuse puérilement et jurait bien de ne jamais plus se priver, pour des parents ingrats, d'un peu de bien-être.

Voyez le mécanisme de sa psychologie

tel que j'ai pu le reconstituer longtemps après qu'elle avait disparu :

1° Un besoin de donner provenant moins encore de la bonté de son cœur que de son exubérante activité : c'est une loi que les petits ou les grands déprimés, souffrant de la peur de manquer, tournent à l'avarice, tandis que les hyperactifs, débordant d'espérance, incapables de concevoir, pour l'avenir, le moindre risque, se comportent souvent en « paniers percés » ;

2° Une bouffée de revendications quasi paranoïaques, l'irritation orgueilleuse de voir méconnaître l'importance d'un don que l'on estime incomparable parce qu'il vient de soi ;

3° La réelle bonté et la générosité hyperactive reprenant le dessus, tante Julie oubliait les injures et recommençait de plus belle.

Il ne tenait qu'à nous de provoquer, chez elle, ou la crise d'indignation, ou le retour aux générosités ; et nous n'y manquions point, tant nous étions assurés du succès.

***

Simples ou complexes, tous les caractères tranchés ont cela de commun que leurs actes, modifiables, certes, au gré des cir-

constances, ne quittent guère, cependant, la route où les conduisent les grandes dominantes de leur psychologie, singulièrement de leurs constitutions affectives. N'en déplaise au lyrisme romantique, un méchant ne commettra jamais un acte de bonté profonde ; un mythomane, même en s'y efforçant, ne dira pas longtemps la vérité ; l'éducation, l'expérience, le bon vouloir ne feront pas d'un désintéressé un grand avide.

Aussi bien perd-elle beaucoup de sa signification intégrale cette notion d'*imprévisibilité* qui joue en métaphysique un rôle de tout premier plan. Nombre de philosophes tiennent pour contingents — pour futurs contingents — les actes que médite l'homme et qu'il est libre, jusqu'à la dernière seconde, de vouloir ou de ne pas vouloir.

Après tout ce que nous savons de la solidité des dispositions affectives constitutionnelles de l'homme, la *liberté d'indifférence* nous apparaît bien malaisément admissible. Mais nous reviendrons sur ce point.

Constatons seulement de quel secours cette méthode, tirée de la psychiatrie, est pour comprendre les hommes et certaines œuvres des hommes.

Au moment où l'affreux Landru, sournois tueur de femmes, passait en cour d'assises, de singulières hypothèses furent émises, et

par des philosophes, pour expliquer ce cas qui déroutait un peu. Le plus habilement du monde et sans jamais se laisser prendre sur le fait, Landru avait tué et fait prestement disparaître onze femmes, toutes appâtées par promesse de mariage.

On l'a dépeint comme un surhomme, tant il avait montré de calme jusqu'à l'heure du châtiment, et certains romanciers qui se piquent de psychologie en ont fait un sadique. Lourde erreur de diagnostic. Landru n'avait rien de sadique, parce qu'il était prodigieusement dénué d'émotivité. Un sadique est nécessairement un très grand émotif : lorsque le tient son obsession-impulsion anxieuse, il n'en trouvera l'apaisement que dans une scène amoureuse où il pourra humilier ou tourmenter sa partenaire. Tourmenter, faire souffrir, mais non faire mourir. Il est très rare qu'un sadique tue ; en tout cas, jamais pour voler ni pour hériter.

Ce vilain homme de Landru, si l'on cherche à l'analyser, apparaît tout d'abord comme un animal plein de force, un excité constitutionnel, pour employer notre parler. Excité, mais maître de lui, parce qu'il n'a jamais connu le moindre désarroi. Aux assises, cette vitalité se traduisit par l'aisance verbale et la réplique prompte ; il

a fait preuve jusqu'au bout de cette éloquence en même temps insolente et enjôleuse qu'il avait, semble-t-il, assez irrésistible pour que tant de pauvres créatures se soient laissé prendre à sa glu. Croyez qu'il excellait à se les attacher par une autre infatigabilité dont ces natures-là sont coutumières. Infatigable encore, il le fut de toute sa musculature, car vous pensez qu'il fallut à ce petit homme une force de portefaix, de bourreau, de boucher, pour terrasser, tuer dépecer, détruire enfin à feu d'enfer.

D'autre part, je ne crois jamais avoir entrevu d'âme aussi totalement dénuée de réactions à ce qui, d'ordinaire, irrite, rehausse ou touche le cœur des hommes. A chacune des séances de la cour d'assises, nous avons pu voir avec quel calme prodigieux il a conduit les audiences, avec quelle sérénité il a écouté la sentence. Et jamais une faute ; jamais il ne s'est laissé surprendre ; ses mauvais coups sournois, rien n'est venu les entraver, parce que jamais le plus léger trouble émotif n'a embué la vitre claire de sa lucidité. Trois jours avant la fin, il badine sur la « lunette » que lui prépare M. Deibler. Aux dernières minutes, alors qu'un magistrat insiste pour une ultime révélation, il le toise et déclare qu'il ne saurait répondre à quelqu'un qui ne lui a pas été régulièrement

présenté. Il refuse comme inutiles le cordial et la cigarette qui ont donné des jambes à tant de condamnés pour marcher jusqu'au couperet. On a dit qu'il était blême dans le petit matin, et j'ai peine à le croire, tant il est dans cette nature de ne pas réagir, même par un petit déséquilibre circulatoire. Devant la certitude de sa propre mort, une telle impassibilité nous fait concevoir ce que dut être sa tranquille froideur devant la mort de ses victimes.

Avec cela, menteur, vaniteux, orgueilleux, défiant, n'ayant jamais aimé que lui, aussi totalement dénué de bonté que d'émotivité. C'est la nature la plus basse. Et le mobile de ses crimes?... Une affreuse cupidité, d'une mesquinerie et d'une petitesse inconcevables littéralement. La mort d'un être humain pour trois cents francs, pour un râtelier où demeure un peu d'or. Un surhomme ! Le noble mot pour cette petite envergure. Landru est simplement une machine humaine bien aménagée pour le mal. Par sa précision, le cas valait qu'on s'y attardât un moment.

Cette combinaison de force, d'hyperactivité intense, de vanité menteuse, d'avidité, d'anémotivité totale et cette absence de bonté, voilà les conditions mêmes de la férocité.

Landru, incorrigible, récidiviste né, ce fut proprement l'inhumain, l'intolérable entre les hommes. On ne pouvait que supprimer de la face du monde cette abominable laideur.

***

Si je me suis appesanti sur la psychologie du monstre (excité constitutionnel, anémotif, menteur, avide, totalement dénué de bonté), c'est qu'il est, véritablement, un prototype. Le crime, beaucoup plus récent, de ce Mestorino, qui tua, pour le dépouiller, l'encaisseur malheureux qui croyait l'avoir pour ami, apparaît essentiellement œuvre de pervers mythomane.

Le meurtre, par Sydney C..., de sa jeune femme infidèle, est le type du drame atroce où peut être conduit un homme de bonté foncière, en état d'hyperémotivité paroxystique. Nous espérons ne pas trop nous leurrer en estimant que nos diagnostics psychologiques ont à peu près la même précision que nos diagnostics proprement médicaux.

J'ai poursuivi, voici trois ans, une étude de même sorte, touchant la peur et le courage militaires, qu'on a bien voulu juger apte à convaincre. Je demande qu'on me fasse connaître, si on l'a rencontrée, quelque

autre manière de pénétration psychologique qui puisse procurer plus de sécurité pour l'estimation d'une âme.

***

Et ne pensez-vous pas, — pour demeurer dans le domaine de la valeur pratique — qu'un négociant au moment de prendre un associé, un agent de change sur le point de s'adjoindre un fondé de pouvoirs, un notaire avant de retenir un clerc — loin de se contenter, comme ils le font communément, de quelques renseignements commerciaux, d'une heure de conversation ou d'un certificat — ne tireraient pas avantage d'une étude un peu moins sommaire de la personnalité innée et de la personnalité acquise d'un être qui, désormais, va jouer un rôle dans leur vie quotidienne?

Chez vos parents, chez vos amis, au moment où va se décider un mariage, interrogez l'une et l'autre famille. Demandez à un père, qui va jeter son dévolu sur un gendre ou sur une bru, quels motifs emporteront, dans un moment, sa détermination. Neuf ou dix fois sur dix, vous entendrez cette réponse :

« Nous sommes tout à fait contents, ma femme et moi : honorable fortune, bonne

éducation, jolies manières, famille bien pensante et bien apparentée, tout à fait nos idées, en politique et en religion. Que voudrait-on de plus?...

— Rien, bien évidemment.... Pourtant, la psychologie du jeune homme, les qualités et les défauts du caractère. Quelle vie va-t-il faire à votre fille, savez-vous?...

— On le dit travailleur et je le crois gentil garçon. »

Sans plus.

Peut-être pourrait-on se contenter à moins bon compte, dites....

V

ET COMPRENDRONS-NOUS LE GÉNIE?...

« De quoi vous mêlez-vous, pauvre homme? Pour traiter du génie, il en faudrait avoir....

— Ah ! certes, je renonce à l'atteindre par une perception centrale dans ce qu'il a de singulier, d'inexprimable, à tâcher de coïncider un instant avec lui. Mais je crois qu'y pourrait suffire un bon sens très modeste et la fréquentation habituelle de quelques âmes d'envergure. Et, d'ailleurs,

les plus beaux esprits peuvent errer en en traitant. Avoir en soi la splendeur du génie ne signifie pas exactement pénétrer le génie. J'en viens à croire que ce n'est pas toujours du dedans que l'on connaît le mieux et l'on comprend M. Paul Valéry, parlant des « maniaques de vie intérieure ».

Voici quelques années m'advint une aventure qui me paraît bien démontrer quelle peine peut prendre l'une des magnifiques intelligences de son temps pour ne point parvenir à définir le mot génie.

Comme je levais le bras pour tirer la sonnette au seuil de la demeure du bon maître Anatole France, la porte s'ouvrit avec force, livrant passage à un homme fort animé. Pour l'avoir rencontré souvent dans les congrès, je reconnus sans peine le digne professeur Brown, qui enseigne, à l'Université de Sydney, la philologie (1).

A la vue d'un visage ami, l'extrême tension de ses traits se résolut soudain. Dans une sorte d'explosion émotive, comme en ont les Anglais en dépit de leur entraînement à la placidité, il se jeta quasiment dans mes bras, en criant :

« Je suis réellement content de vous

(1) M. Paul Gsell, dans un livre charmant, conte cette visite du professeur Brown à l'auteur du *Jardin d'Épicure*.

trouver. Vous m'aiderez à ressaisir ma tête qui se perd ! »

Nous fîmes quelques pas au long de l'allée latérale de l'avenue du Bois. Nous prîmes place sur un banc désert. M. Brown alluma sa pipe, par avance garnie d'un tabac qui sentait le miel, et, le calme enfin retrouvé, il m'expliqua la raison de son trouble.

Il était venu chez le maître dans le dessein d'obtenir de sa bienveillance quelques documents précieux sur le génie en littérature. France l'avait reçu avec cette courtoisie délicieuse dont il était coutumier. Puis — apportant à l'appui de son dire cent exemples, témoins d'une érudition somptueuse — le maître avait surabondamment démontré que, pour être un grand écrivain, il n'est indispensable, ni de très bien écrire, ni de recourir à la longue patience d'un Buffon, ni d'avoir reçu en partage le don d'imagination créatrice, ni d'être original, ni de composer avec soin, ni d'avoir le goût délicat, puisque Dante et Shakespeare en ont plus d'une fois manqué !

« L'essentiel serait de se montrer sincère, d'extirper l'hypocrisie de son cœur, de trouver le courage de bousculer les préjugés, de compatir aux souffrances hu-

maines, de travailler à les apaiser : « La pitié, c'est le fond même du génie ! » m'avait-il dit pour finir. A ce moment-là, j'ai senti qu'il ne se moquait plus !... »

Et M. Brown continua :

« Ce qu'a dit votre plus grand prosateur est une chose pathétique et belle. Sincèrement, j'en suis ému et je dirai à mes élèves comme cet ironiste peut être un homme de foi. Mais je pense, pourtant, que j'ai connu des écrivains d'un immense talent qui n'avaient pas de tendresse du tout. Et je connais aussi beaucoup de gens pleins de pitié, bons pour les malheureux, qui donnent tout ce qu'ils possèdent et qui n'ont certainement pas de génie, pas le moindre !... »

Je dus reconnaître que ce raisonnement ne manquait pas de force et, encore, que M. Brown lui-même ne manquait ni de connaissances en littérature française, ni d'esprit de finesse, quand il ajouta :

« Je pense que M. Anatole France a choisi dans l'*Émile* de votre illustre Jean-Jacques la devise de sa vie intellectuelle : « J'aime mieux être homme à paradoxes qu'homme à préjugés. »

Puis, comme saisi d'une inspiration, M. Brown empoigna le revers de mon pardessus en s'écriant :

« *Please*, vous qui êtes un médecin psychologue, expliquez-moi, si vous pouvez, le mécanisme du génie.... ou simplement, si c'est trop difficile pour le génie, le mécanisme de la supériorité intellectuelle.... »

Et comme je me récriais devant les difficultés de la tâche, le professeur de l'Université de Sydney, très au courant de la question, reprit :

« Oh ! j'ai lu le livre de Moreau de Tours, celui de Lombroso, les polémiques de Max Nordau, les études de Hagen, de Jurgen-Meyer, les deux livres de mes compatriotes Nisbert et Hawelock Ellis, et l'ouvrage si savant, si bien composé de vos collègues Antheaume et Dromard, *Poésie et Folie* ; j'ai médité les deux volumes que le docteur Édouard Toulouse a consacrés à la supériorité intellectuelle dans la personne de Zola et celle d'Henri Poincaré. Documents, certes, précieux, mais qui datent, déjà. Ne savez-vous pas de nouvelles recherches propres à jeter quelque lumière sur ce sujet obscur, plus obscur à mes yeux éblouis depuis mon entretien avec votre écrivain le plus illustre ?... Cet Achille Delmas, en qui vous mettez tant d'espoir, ne dit-il rien à ce propos ?... Et vous-même.... »

Et comme le professeur Brown tenait mon bras d'une main ferme et paraissait

tout résolu à ne le point lâcher, il me fallut bien lui répondre.

***

« On peut dire, d'abord, s'il n'est pas trop absurde d'employer de tels mots pour désigner les éléments constitutifs de la personne humaine — que le génie n'est pas un corps simple, mais bien une combinaison. Voyons quels rôles semblent jouer, dans sa genèse, les trois aptitudes purement intellectuelles et les cinq dispositions affectives-actives, primitives, fondamentales pour Achille Delmas, Marcel Boll, son collaborateur, et pour moi, qui les continue.

« Celle dont la surabondance est le moins nécessaire au génie, c'est, évidemment, la mémoire. Entendons-nous : aucun acte psychologique ne saurait s'en passer ; elle est indispensable à toute conception nouvelle et à tout jugement. Pratiquement utile à tous les moments, une riche mémoire devient, pour notre amour-propre, une source de satisfactions, parce qu'elle nourrit de citations brillantes notre causerie.

« Et nous voyons des hommes, pauvres en jugement, mais laborieux, avides et tenaces, qu'elle a conduits à des postes importants où paraît mieux leur médiocrité.

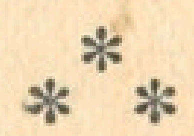
Cette servante nécessaire doit, dans un bon cerveau, rester une servante. Prend-elle la maîtresse place au détriment de l'imagination et du jugement, et cela donne un monstre, par exemple un de ces calculateurs prodiges, le plus souvent incultes au point d'ignorer l'arithmétique élémentaire et qui étonnent un moment de grands mathématiciens par une aptitude singulière à compter de tête, grâce à un procédé toujours le même et purement mnésique.

« L'imagination, c'est, proprement, la créatrice. Procédant par analogies plus ou moins conscientes, c'est elle qui suppose, combine, dresse des plans, généralise, jette des ponts sur des abîmes et va nouant d'harmonieuses gerbes. En art, en littérature, en science, c'est elle qui tend au poète la trouvaille, délicieuse ou folle, elle qui fournit au chercheur l'hypothèse, vide ou féconde, point de départ de toute recherche. Flaubert, dans sa *Tentation*, la peint sous les aspects de la Chimère et lui prête les mots splendides : « C'est moi qui ai accroché les clochettes au tombeau de Porsenna et entouré d'un mur d'orichalque les quais de l'Atlandide.... Je cherche des parfums nouveaux, des fleurs plus larges, des plaisirs inéprouvés !... » Elle dicte à Hugo *la Tristesse d'Olympio*, *la forêt mouillée* ou l'ado-

rable *Fête chez Thérèse* ; elle apporte à Newton l'idée de la gravitation universelle, à Pasteur la conception du ferment figuré et la négation hardie de la génération spontanée.

« Elle vaut par sa spontanéité, par son élan, par sa façon de nous projeter dans l'avenir et le lointain. Elle est aventureuse : elle nous porte, mais elle nous trompe. Elle se grise de l'orgueil d'aller jusqu'à l'intuition. Nécessaire au génie, elle ne vaut, en fin de compte, que soumise au véritable maître de la mentalité, au jugement. Faculté souveraine, don qui domine tous les autres parce qu'il a le regard clair qui discerne le bon chemin, le jugement est, à coup sûr, ce qui manquerait le plus à qui veut faire œuvre robuste.

« Dans le chapitre qu'ils consacrent aux *Mentalités*, Delmas et Boll, volontairement terre à terre, s'expriment à peu près ainsi : « Le jugement est l'aptitude à sainement apprécier les combinaisons imaginatives, élaborées à partir des données de la mémoire. » Et ils ajoutent, soucieux avant tout de ne point manquer de clarté : « Sainement signifie de façon telle que l'expérience ultérieure vienne habituellement confirmer le bien-fondé des évaluations initiales. »



« Mais vous sentez bien, n'est-ce pas? qu'une somptueuse mémoire, une imagination éblouissante et le jugement le plus sûr ne sont pas suffisants à constituer le Génie. Ces trois aptitudes, purement intellectuelles, ne reçoivent le mouvement, la couleur et la vie que des cinq dispositions — dites affectives-actives — qui composent le tempérament : activité, émotivité, bonté, véracité, avidité.

« Sans réactions émotives, la plus splendide intelligence, indifférente au milieu, sommeillerait, inerte.

« Pour qu'un génie naturel s'épanouisse, se réalise, s'utilise, il faut encore un rien d'avidité. Prenez ce mot dans son sens le plus noble. Trop parfaitement désintéressé, trop dédaigneux de s'enrichir de connaissances, d'argent, de gloire, de pouvoir, un grand esprit qui n'aurait pas un peu d'orgueil peut, certes, concevoir des choses magnifiques et les conter délicieusement : il ne sera pas conduit à en tirer parti. Nombre d'artistes sont ainsi. Villiers de l'Isle-Adam a gaspillé le meilleur de lui-même en paroles jetées au vent. Aussi voit-on parfois une femme fine, tenace et d'esprit réalisateur

prendre en ses blanches mains la direction d'un artiste trop dénué d'ambitions et, par persuasion douce, par insistance de chaque jour, le contraindre à ne pas manquer sa destinée.

— Nous aurions, de ce que vous dites, un bel exemple à quelques pas d'ici, répliqua le professeur Brown, décidément assez instruit de notre histoire littéraire.

— Donc, à la pure intelligence, pour obtenir le composé génie, il faut adjoindre une belle réactivité et quelque peu d'avidité. Mais ce qui me paraît par-dessus tout indispensable aux grands coups d'aile, à la trouvaille du sublime, ce qui apporte au créateur d'art ou au chercheur de vérité les divines lueurs, c'est une certaine tension de l'esprit, un haut degré d'excitation cérébrale (1), qui touche à la pathologie, aux états hypomaniaques, comme disent les psychiatres ; et c'est cela qui, proprement,

(1) C'est ici que peut se poser la question, si souvent débattue, du génie et de la folie. Le vrai génie confine à la psycho-pathologie parce qu'il ne saurait aller sans excitation cérébrale ni sans un haut degré de l'émotivité. Un homme de génie n'est pas plus exposé qu'un autre aux psychoses accidentelles. Ce n'est pas parce qu'ils étaient de grands artistes que Maupassant ou Jules de Goncourt moururent de paralysie générale, mais seulement parce qu'ils eurent l'infortune d'être contaminés par le tréponème pâle. Parmi les psychoses constitutionnelles, rien n'incline plus particulièrement le grand artiste à l'hystérie, à la paranoïa ou bien à la *moral insanity*. Par contre, il est nativement menacé de connaître soit les périodes de mélancolies aggravées d'angoisse, soit les grands états maniaques, comme il advint, à trois reprises, à Auguste Comte. Presque tous passent par les alternances de la cyclothymie.

constitue l'inspiration. Aisance merveilleuse, infatigable activité, sentiment magnifique de posséder une volonté souveraine, confiance en son étoile, plaisir intense à vivre et à créer. A elle seule, cette splendide hyperactivité ne donnerait qu'exaltation désordonnée. Mais qu'elle se rencontre dans une âme émotive avec l'imagination vive et le jugement supérieur, c'est la puissance créatrice.

« Tenez-la pour un don de naissance : les bienveillantes fées le déposent de temps à autre au sein de quelque mère. Un Gœthe, un Napoléon, un Richard Wagner, un Hugo l'ont eu à leur disposition la plupart du temps qu'ils vécurent. D'autres ne reçoivent que de loin en loin sa visite lumineuse, et, dans les intervalles de ténèbres, ils l'appellent désespérément. Nous voyons un Musset, un Verlaine — et tant d'autres — chercher à retrouver son ivresse dans l'ivresse de l'alcool ; de peur de voir affaiblir sa verve incomparable, le vieux Voltaire se nourrit de café.

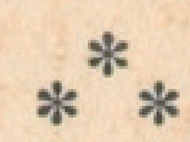
« Les plus grands, par compensation, connaissent, à côté de leurs périodes heureuses, des phases, longues ou brèves, de dépression mélancolique. Les fées vont toujours deux par deux. La fée cruelle a mis, dans le même berceau qu'est le sein maternel,

les heures désolées, l'impuissance créatrice, le découragement, le pessimisme, la détresse anxieuse. Presque tous les hommes illustres que j'ai connus, tous ceux dont j'ai pu approfondir un peu la vie passée sont des cyclothymiques, passant alternativement de la puissance à la misère et du bonheur au désespoir : ils comprennent, dans leur mélancolie, la profondeur de la douleur humaine, puis ils la chantent dans ces moments où la force déborde d'eux. Il n'est point de génie sans cette surénergie native, ni sans cette rançon. Des cinq dispositions affectives, la bonté et la véracité sont les moins nécessaires, encore qu'elles parent le génie d'une sorte de sainteté. »

Et je me tus, honteux d'avoir parlé si longuement.

Le bon professeur Brown, sa pipe éteinte, demeurait tout pensif. Il prit enfin mes deux mains dans les siennes, et, pour conclure :

« Ce que vous venez de me dire est, sans doute, plus rigoureusement exact ; mais ce que m'a dit M. France, comme c'était plus beau ! »



Je ne nous reconnais aucune qualité pour traiter d'esthétique. Rien ne nous autorise

plus que le premier passant venu à discourir sur les beautés d'une partition, les proportions d'un monument, le modelé d'une statue, la composition, la mise en place, le dessin, la couleur, l'ornement lumineux, la belle matière d'une toile. Les qualités maîtresses d'un poème ou d'une prose nous échappent aussi. Et nous ne pouvons un moment nous mêler à une conversation littéraire que s'il s'agit des écrivains, romanciers ou dramaturges, grands créateurs de caractères. Ici, nous avons quelque droit de dire si tel personnage comique ou romanesque nous paraît conforme aux réalités que nous observons et trouve place, sans efforts, dans nos catégories (1).

Un génie surtout littéraire, celui d'un Chateaubriand ou d'un Flaubert, par

(1) J'aurais voulu pouvoir citer ici, dans toute son ampleur, une remarquable étude de MM. Marcel et André Boll, *l'Art de notre temps*. Elle a paru, en mars 1928, dans la revue *Notre temps*. On y peut lire un essai de psychologie comparée du génie beethovénien, spontané, formidable, douloureux, et du talent subtil, habile, intelligent et savoureux d'un Anatole France. Le vieux parallèle du génie (inné, d'ordre affectif-actif, atteignant fréquemment au domaine de la pathologie mentale) et du talent (acquis, d'ordre plutôt intellectuel et maintenu dans les sages limites de la psychologie normale) se rajeunit ici des précisions tirées de la psychologie moderne issue de la psychiatrie. Cette page constitue un très captivant appendice au livre, *la Personnalité humaine*, que j'ai déjà souvent cité.

J'écrivais moi-même, en 1895 et 96 : « Je crois qu'il y a là (dans les études de neuro-psychologie) toute une veine encore inexplorée d'idées critiques neuves, peut-être sages... » Et encore : « J'estime que la science des fonctions du cerveau nous fournit de précieux moyens de comprendre et de différencier certaines manières d'être de l'intelligence. » (*Introduction à la médecine de l'esprit*, chap. III, *Les Médecins et la Littérature*. F. Alcan, éditeur.)

exemple, m'enchante assurément par la splendeur de ses images, par la richesse de ses trouvailles expressives, par la musique de la phrase. Mais nous aurons bien autre chose à dire d'un Corneille, d'un Molière, d'un Balzac, d'un Stendhal, d'un Maupassant et de quelques autres encore.

Ayant à traiter du mensonge, plus spécialement du mensonge pour rien, celui des mythomanes, j'ai relu *le Menteur*. A peu près rien n'y manque de ce qu'enseigne la moderne psychiatrie. A chaque instant, un bon vers solidement frappé, que décoche l'honnête Cliton, exprime la stupeur d'une intelligence normale, en présence de ce mensonge, ce mensonge pour rien, toujours renouvelé. Et comme ce Dorante dépeint bien son ivresse, cette griserie sans alcool (hypomanie légère et mythomanie) qui le prend par bouffées et le pousse, en jactance, à bavarder jusqu'au délire :

Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors....

Le grand tragique, pour une fois qu'il s'essayait à la comédie, voulut la faire aimable et ne point aboutir à un dénouement trop funeste ; si bien qu'il tricha quelque peu, se refusant à tenir pour irréparable le vice de son héros, qui s'est d'ailleurs, en duel, bien battu.

...Dorante, à ce que je présume,
Est vaillant par nature et menteur par cou-
[tume.

Or la mythomanie est constitutionnelle, et c'est le seul péché contre la psychologie qu'on puisse relever dans ce petit chef-d'œuvre. J'incline à croire que Molière ne l'eût pas commis ; car il avait le sentiment profond, amer et juste que les tendances des humains sont des dispositions innées, tissées dans la trame de l'âme et que l'on garde jusqu'à sa mort (1).

Je ne sais quelle part revient à Corneille, quelle part au vieil Espagnol Alarcon, dont s'inspira notre grand Rouennais : l'un et l'autre ont dépeint, voici tout près de trois cents ans, les manifestations cliniques d'une psychose que la science ne découvre qu'au début du XXe siècle. Est-ce là ce qu'il faut nommer *intuition*? Oui, sans doute, aurait dit Descartes, pour qui ce mot veut dire exactement, nous l'avons déjà vu, tout acte par lequel l'esprit considère une idée en la comprenant tout entière à la fois.

En tout cas, rare puissance cérébrale, rapidité splendide de l'observation, justesse

(1) Et, sans doute, avons-nous le droit de tenir pour médiocres, du point de vue psychologique, ces romans et ces pièces, qui furent en faveur tout au long du XIXe siècle et où le méchant homme ne manquait guère de se convertir, de changer d'âme au cinquième acte ou au dernier chapitre.

prodigieuse de la généralisation, pouvoir souverain d'exprimer, génie, don des dieux immortels, auprès de quoi les lentes, patientes et honnêtes notations de la science apparaissent un peu pauvrettes en leur solidité.

Au cours des belles leçons qu'il fit à la Sorbonne en 1923, Achille Delmas a retrouvé des descriptions achevées, parfaitement conformes à la doctrine qu'il inventait et que ces maîtres géants devinèrent, tant leurs héros s'y classent le plus naturellement du monde.

Prenez *Tartuffe*, par exemple. Sa constitution dominante est, certes, la mythomanie : sa fourberie naturelle s'applique merveilleusement à capter la confiance d'Orgon, quelque peu... débile mental, et, de ce fait, aisément suggestible. Voyez comme il simule la piété, s'humilie aux pieds de son trop confiant ami, comme il baise le pavé de l'église avec ostentation :

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline....

Et il fait en secret un repas de gourmand. Tout en disant : « Cachez ce sein que je ne saurais voir », il travaille à séduire la désirable Elmire, femme de son bienfaiteur. Il a du grand mythomane l'habileté à feindre, l'aptitude à fabuler, les attitudes mensongères.

Au second plan, c'est un pervers, qui

ruine en secret Orgon, et c'est encore un grand avide, alors qu'il revendique impérieusement le droit de conserver ce qu'il tient de tant de faiblesse et qu'il prononce le : « C'est à vous d'en sortir » si tragique aux dernières scènes.

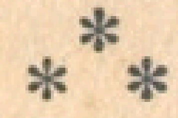
Voyez *le Misanthrope*, profonde et vivante image des maladies de la véracité. Alceste, passionné du vrai jusqu'à la plus farouche insociabilité ; Philinte, homme du monde accompli, insincère plein de grâce, bienveillant, joliment banal, enseignant qu' « il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur ». A la véracité la plus sotte, l'homme au sonnet mêle l'esprit vindicatif d'un bon petit paranoïaque ; voici la prude Arsinoé, hypocrisie et perfidie sournoise. Et toi, rieuse Célimène, toute mensonge, désir universel de plaire, qui ne sens pas souffrir, occupée d'être sociable, ton grand brave homme d'amoureux !

Et fouillons un peu mieux Alceste : véridique avant tout, à en immoler son bonheur pour l'irrésistible besoin de dire aux gens leurs vérités ; bon, certes, et la probité même, mais orgueilleux encore, sûr de lui-même et défiant d'autrui, un rien persécuté, comme il convient exactement à sa psychologie.

La même analyse selon la méthode moderne, appliquez-la au *Malade imaginaire*,

Argan est, avant tout, un grand déprimé que dénoncent sa fatigabilité constante, la lassitude douloureuse de ses membres, la céphalée, le dégoût de la nourriture, les multiples malaises. Au second plan, c'est un petit paranoïaque ; l'intérêt que chacun de nous porte à soi-même, comme il est en lui hypertrophié ! comme il se préoccupe de sa chère personne, comme il est hypocondriaque ! Pareil à tous les égocentristes déprimés, il est avare, encore ; voyez comme il épluche le compte de son apothicaire. L'Argan de Molière est, enfin, un grand émotif : il entre en crise de quasi-délire anxieux, quand il se croit abandonné des médecins.

Et pour *l'Avare*, grand avide, grand déprimé constitutionnel, grand émotif, dénué de bonté, même mise en place, par ordre d'importance, de ces quatre constitutions par un observateur qui observa sans le vouloir expressément et qui cueillit la vérité vivante, à pleins bras, en un instant, pour en faire présent au monde émerveillé.



Ah ! je comprends M. Bergson le jour où il voulut trancher la différence et séparer la connaissance intuitive de la connaissance

savante, analytique, discursive. Voyez ! Des hommes d'un puissant génie ont peint d'immortels caractères dans leur pleine complexité et sans en rien omettre, mettant au premier plan celle de leurs constitutions affectives que notre science estime dominante, mettant les autres au plan même que leur assignent nos classifications d'hier. Cela cent ans ou deux cents ans avant les découvertes de la psychiatrie. N'est-ce pas admirable? Et comme nos descriptions, nécessairement asséchées, pour être didactiques, paraissent froides, mornes et arides auprès de cette vie ardente que les maîtres du théâtre, les maîtres du roman surent communiquer aux mêmes personnalités humaines. En quelques pauvres lignes, nous décrivons et nous classons la constitution bonté, touchant à la faiblesse débonnaire : Honoré de Balzac nous avait apporté, quatre-vingts ans plus tôt, cette splendeur si émouvante, si parfaitement vraie, *le Père Goriot* ; que sont les tristes paragraphes touchant l'avidité, quand le même Balzac nous fait ce présent admirable, le père d'*Eugénie Grandet*. Toute son œuvre, ou presque, y passerait.

Pour un esprit accoutumé au raisonnement ordinaire des sciences d'observation, il est parfois difficile de suivre la souplesse

inouïe de la pensée bergsonienne, fluide et ruisselante à éblouir, en ses méandres. On la croit bien saisir et puis, un peu plus loin, l'on doute de l'avoir étreinte ; on pense rebrousser chemin, quand, pourtant, elle vous guide encore par la main. Et de temps à autre, on s'irrite. Mais tout de même, après ce que je viens de dire, comme elle apparaît bien légitime à nos yeux la différence essentielle entre ce que crée un artiste d'un coup, sans long travail pénible, sans volonté formelle, rien que pour avoir, d'un regard d'aigle, balayé un peu de la vie et l'avoir emporté — et ce que nous construisons, nous autres analystes, hommes de patience, de longues classifications. Et qu'importe qu'on se querelle sur la définition de quelques mots?

Pourtant, pour inventer, comme le fit Ernest Dupré, la constitution émotive et la mythomanie, pour compléter, comme le fit Achille Delmas aidé de Marcel Boll, la liste des psychoses sans lésions anatomiques, pour en tirer une psychologie, pour écrire ce petit livre *la Personnalité humaine,* il a fallu quelque chose de plus que le mesquin petit talent de découpeur. Leur œuvre analytique, c'est de la vie encore. Jardin à la française... un très beau jardin, n'est-ce pas ?...

*
* *

Et nous assistons maintenant à un phénomène nouveau. Des pièces de théâtre, des romans se composent, manifestement inspirés de la doctrine freudienne : ils dureront ce que vivra cette étrange aventure.

Nous voyons mieux. Tel auteur dramatique, doué d'une rare puissance d'animation, paraît puiser le sujet de ses pièces et le caractère de ses héros, pour la plus grande part, dans l'observation directe et, pour une autre part, dans les ouvrages des psychiatres modernes consacrés à l'angoisse. Nos livres ne lui ont point donné sa grande expérience de la vie affective, non plus que son talent très antérieurement affirmé. Mais ils ont, semble-t-il, contribué à clarifier la pensée du maître dramaturge et à communiquer à sa psychologie profonde comme un peu plus de sûreté. On boit à notre source : nous en tirons quelque fierté.

Ce surcroît de sécurité, c'est d'ailleurs tout ce que nous sommes en droit d'espérer en fait de collaboration souhaitable. Pour un homme de théâtre ou un homme de lettres de forte personnalité, comme est celui dont je viens de parler, je ne vois pas grand avantage à rechercher chez nous des

idées neuves. Les grands maîtres de l'art vivent par eux-mêmes et n'ont que faire qu'on les enseigne. Leur génie, leur démon, cette sorte d'intuition dont je parlais plus haut, la promptitude et la sûreté de leur vue, voilà vraiment ce qui les porte, et non pas la lecture d'une œuvre didactique comme celle-ci, par exemple.

Beaux écrivains de la génération montante, gardez-vous de nous lire trop attentivement, ou bien oubliez aussitôt. C'est à vous-mêmes de découvrir, dans un éclair, la vérité psychologique, par vos seuls moyens révélés.

Mais quel orgueil pour nous et quel beau plaisir de l'esprit de rencontrer rétrospectivement dans l'œuvre des grands maîtres, exactement décrites, ces catégories affectives que vient de trouver, ces temps-ci, l'analyse des psychiatres. Et quel appui pour la doctrine, un tel accord inespéré !



CINQUIÈME PARTIE

LE PROBLÈME MORAL

I

VOULOIR, POUVOIR

Et nous eûmes encore, à propos du libre vouloir, une soirée d'amicale dispute.... C'est une femme qui attaque et me cherche querelle :

« Répondez sans détour : que faites-vous du libre arbitre? Je jurerais que vous vous attardez encore à ce déterminisme qui fut trop longtemps en faveur. Vous n'ignorez pas, je suppose, qu'il est maintenant délaissé par tout esprit capable de s'élever un peu. On en sourit, le savez-vous?... »

Et je réponds qu'on ne peut demander à un modeste médecin, qui n'a point adonné sa vie entière à la métaphysique, de résoudre le redoutable, le transcendant problème de la liberté. Je voudrais m'en tenir à ces données précises que me fournit l'observation quotidienne. J'ai grand amour de la psycho-

logie et quelque peur de la métaphysique.

Mais l'abbé :

« Je conçois, cher ami, que, menant une vie si remplie d'œuvres (au double sens intellectuel et moral de ce mot), vous n'ayez pas trouvé le loisir de relire le maître français de la métaphysique à l'aurore du XIXe siècle, ce Maine de Biran qui déclara l'esprit humain capable d'atteindre l'absolu, renouvela l'observation interne, qu'il haussa magnifiquement au seuil de l'au-delà, sut rajeunir la doctrine stoïcienne du vouloir, de l'effort, quitte à montrer que le vouloir, humain, à lui seul et sans Dieu, ne peut guère. Je lui reste reconnaissant d'avoir remis l'homme en sa place, à mi-chemin entre la nature et Dieu, et d'avoir proclamé que la communication profonde de l'Esprit par excellence avec l'esprit humain n'est pas uniquement un article de foi, mais une réalité de la psychologie ! »

Et notre maître romancier de célébrer la gloire de la philosophie française, que l'on dit pauvre en métaphysiciens : Maine de Biran, Ravaisson, Lachelier, Boutroux et, près de nous, Henri Bergson, en chaîne ininterrompue, de la Révolution jusqu'à nos jours tous les cinq spiritualistes et défenseurs du libre-choix !

« Le chaleureux, le très généreux Ravais-

son, penseur à l'âme de poète, pour qui rien ne saurait aller sans un principe ni une fin, avec quelle éloquence persuasive il remonte, de raison en raison, jusqu'à la raison suprême, la personnalité parfaite, l'absolu. Pour lui, comme pour son fils intellectuel Lachelier, on ne peut pas ne pas retrouver, sous l'enchaînement des phénomènes de la vie intérieure, la libre activité de l'esprit. Et vous n'ignorez pas avec quelle rigueur d'argumentation Jules Lachelier affirma, démontra le caractère hypothétique du jugement de causalité, alors que le jugement de finalité pose, sans conditions, les buts mêmes de la nature. Les vraies raisons des choses sont les fins. Or, la finalité, où trouverait-elle son explication, sinon dans un acte de volonté libre. La loi des causes finales implique absolument la liberté ! »

Mme X... parle aussi.

« J'étais, certes, beaucoup trop jeune pour entendre Émile Boutroux, le jour de sa réception à l'Académie ou même son éloge prononcé par son successeur, M. de Nolhac. Mais ma mère en parlait avec enthousiasme. Elle est bien de lui, n'est-ce pas, cette phrase décisive : « La conscience, démentant la science, affirme que je suis libre ! »

« Et encore : le principe d'où il faut partir, ce n'est pas le déterminisme, simple cons-

truction de notre entendement, c'est la liberté qui s'impose à notre conscience comme un fait.... Pas de déterminisme mathématique dans l'univers. Au *nécessaire* de vos déterministes, c'est Émile Boutroux qui oppose génialement le *contingent*, ce qui est et pourrait aussi bien ne pas être, dont l'archétype est l'acte libre... »

Et j'ai répondu de mon mieux :

« Je sais bien un peu tout cela. Ils commandent un grand respect, ces hôtes de la tour d'ivoire où, dans le silence, mûrit leur pouvoir de méditation, ces beaux constructeurs de l'abstrait, qui « transcendent » la vie, au point qu'elle devient bientôt méconnaissable. J'admire, en amateur de tout ce qui est noble, ces grands battements d'ailes dont ils s'élèvent à des hauteurs où, l'avouerai-je, le vertige me prend si je m'efforce de les suivre. Mais que ne donnerais-je pas pour rencontrer en ces âmes éblouissantes un peu plus de savoir, un peu moins de dédain de ce que donne, à la philosophie, la science moderne, singulièrement notre psychiatrie.

— Ce que vous cherchez là, réplique mon confrère, le plus illustre des modernes vous l'apporte, et splendidement. On ne sait pas assez qu'Henri Bergson a voulu faire de la métaphysique la science même de la réalité.

Il a reconstruit à neuf, et d'un métal robuste, le pont, rompu par le vieux Kant, qui va de la science à la philosophie. Si souveraine qu'il voie l'intuition, il affirme que, dans son domaine, la méthode discursive, analytique des chercheurs est indispensable et féconde. Il est, lui-même, très savant, vous le savez tout comme moi....

— Oui, certes, le penseur de l'*Evolution créatrice* m'apparaît bien plus ample et plus complet que ses prédécesseurs. Si — comme dit le docteur Faust — « comprendre c'est égaler », je ne me vante pas de m'être identifié à tout l'ensemble de son œuvre. Mais, *Matière et Mémoire,* après m'avoir tout d'abord irrité, contient assurément une critique neuve, serrée, profonde, très émouvante, en vérité, de notre conception première, assurément un peu simpliste, des localisations cérébrales. Et ce livre-là nous a donné d'utiles leçons de modestie....

« Mais c'est là, plus exactement, de la neurologie, et j'ai déjà redit plus d'une fois que les paralysies ou les psychoses liées étroitement aux lésions du système nerveux central n'ont probablement pas pour le psychologue le même puissant intérêt que présentent, je crois, les maladies mentales sans attaches anatomiques appréciables, les maladies du caractère, les maladies de l'âme.

***

— Nous vous sentons impatients d'en revenir à la doctrine qui nous est chère. Dites-nous donc, enfin, si elle confirme ou infirme la thèse de la liberté.

— Vous allez voir que mon ambition est beaucoup plus modeste. Je voudrais seulement montrer, parce que c'est, je pense, la vérité, que rien de vrai théoriquement, rien d'utile pratiquement ne se pourra réaliser tant que les psychologues de métier ou les amateurs de psychologie voudront tenir la volonté pour une faculté autonome des âmes.

— Vous avez comparé vous-même nos aptitudes intellectuelles et nos dispositions affectives aux corps simples de la chimie....

— Eh bien! la volonté n'est pas un de ces corps simples, mais une résultante; et l'on pourrait compter plusieurs sortes de volonté, selon la raison plus profonde qui, dans tel ou tel cas, nous conduit à agir ou bien nous empêche d'agir. Or, les motifs déterminants sont rarement extérieurs. Nos dispositions affectives prédominantes, voilà les raisons de nos actes. En d'autres termes, le déterminisme extérieur à nous m'apparaît secondaire. Et volontiers je me rapprocherais de cette pensée que je cueille dans l'*Essai*

sur les données immédiates : « C'est une psy-
« chologie grossière, dupe du langage, que
« celle qui nous montre l'âme déterminée par
« une sympathie, une aversion ou une haine,
« comme par autant de forces qui pèsent sur
« elle. Ces sentiments, pourvu qu'ils aient
« atteint une profondeur suffisante, représen-
« tent chacun l'âme entière, en ce sens que
« tout le contenu de l'âme se reflète en cha-
« cun d'eux. Dire que l'âme se détermine sous
« l'influence de l'un quelconque de ces senti-
« ments, c'est donc reconnaître qu'elle se dé-
« termine elle-même (1) ». Voilà qui me paraît profond. Oui, l'âme se détermine elle-même. Les agents du dehors n'ont pas sur elle tant de prise : simples prétextes à déclencher un ressort tout prêt à la détente. Oui, mais cette âme, qui donc l'a faite ce qu'elle est?... A-t-elle choisi ses constitutions?... s'est-elle délibérément et librement formée encline à l'indolence ou à la vaillance, à l'orgueil égoïste ou à l'oubli de soi, au désir de faire le bien ou au besoin de nuire?...

— L'homme naît donc ce qu'il doit être?... Il ne peut s'améliorer?... On ne saurait guérir ses misères morales?... Mais c'est vraiment la plus décourageante et la plus

(1) Gabriel Tarde ne croyait guère au libre arbitre. Il enseignait pourtant que l'homme doit être tenu d'autant plus responsable qu'il est plus identique à lui-même psychologiquement.

affreuse doctrine que vous propagez là !...

— J'espère bien vous montrer, tout à l'heure, qu'il n'en est rien. Les doctrines les plus décevantes sont celles qui leurrent les hommes de vaines espérances et leur préparent des lendemains amers. Disons la vérité, pour l'amour d'elle, et encore parce que l'inexact, qui sera pris demain en flagrant délit d'irréel, ne saurait garder bien longtemps de vertu bienfaisante. Ici, la vérité c'est que nos constitutions psychologiques, congénitales apparaissent, à qui regarde attentivement, d'une grande stabilité.

« Osons donc regarder en face les humains et nous-mêmes. Comptons ceux d'entre nous qui ont vraiment changé de caractère : nous en trouverons peu. Et, sans doute, quand telle ou telle disposition native est en nous peu marquée — elles ont leurs degrés — l'élevage, l'éducation, la culture mentale, les leçons de la vie la peuvent partiellement maîtriser. Toute la personnalité d'un homme mûr n'est pas innée : une part est acquise, Delmas et Boll l'ont fort bien vu : un tiers, un quart peut-être de la personnalité totale, tant est vaste l'empire des tendances premières.

— Pourtant, voici des faits qu'on ne saurait nier, reprend l'abbé. J'ai un neveu qui fut, au cours de son enfance, de son ado-

lescence aussi, grand paresseux, désespérant les siens par son indifférence ; il se rangeait invariablement parmi les derniers de sa classe et ne manifestait aucun zèle pour le travail ; mais il allait toujours enchanté de lui-même et se vantait, sincèrement, de faire bien ce qu'il faisait. Il paraissait voué à la plus lamentable vie. Or, il a réussi le mieux du monde. Sans doute, sa culture générale n'est pas très forte ; mais, à trente-cinq ans, il est le fondé de pouvoir d'une banque importante et, comme on dit, le bras droit du patron. Il travaille âprement, intelligemment, utilement. Dites-moi, s'il vous plaît, d'où lui vient ce miracle que, tout à l'heure, vous paraissiez estimer impossible.

— Je connais bien les faits de cette sorte pour en avoir observé plusieurs, et je me souviens d'un cas pareil relaté par M. Bergson un jour qu'il présidait une distribution de prix. Pour ceux qu'il m'a été donné d'analyser, voici ce que j'ai constaté : il s'agissait invariablement d'intelligences assez bien douées et de tendances affectives où dominait, avec un éthisme moyen, une assez forte avidité. La culture, au collège, étant fort désintéressée et sans immédiat profit, ces jeunes âmes s'en détachaient. Plus tard, quand il leur fallut prendre leur

part au combat pour la vie et s'attacher à gagner de l'argent, quand le travail fut lucratif, la disposition avide, infiniment légitime, d'ailleurs, suffit à vaincre l'indolence, à ranimer le sentiment du devoir, à dissiper toute paresse ; l'histoire de votre neveu, mon cher abbé, vient à point pour illustrer de manière probante ma conception des origines extrêmement diverses du vouloir.

*
* *

— Mais comment définirons-nous la volonté?

« La plupart des grands philosophes ont eu grand'peine à la différencier du désir. Tel écrivain moderne enseigne qu'elle consiste dans « la facilité de prendre des décisions ». Et cela est bien vrai pour toute une catégorie de ces personnes humaines que l'on dit énergiques. C'est en partant d'une définition comme celle-là que l'on dit abouliques ces malades dont tout le monde a quelque exemple sous les yeux ; on les nomme communément et très improprement neurasthéniques, et ce sont, presque tous, des déprimés constitutionnels ou de petits mélancoliques. Abouliques, je vous l'accorde, en ce sens qu'ils passent très malaisément du désir à la réalisation et que, même, à un

degré plus avancé du mal, ils en viennent à ne plus savoir désirer quoi que ce soit. Mais regardons d'un peu plus près ces malheureux que, dans notre métier, l'on a l'occasion d'observer tous les jours. Une de leurs souffrances les plus dures est de se voir contraints précisément à de perpétuels efforts de volonté. La plupart des actes qu'accomplit un homme en bon état de santé psychique, il les donne sans le moindre effort de vouloir, d'une spontanéité, d'un naturel et d'une aisance dont il ne prendra conscience que le jour où il les aura perdus. Le déprimé passe son temps à s'efforcer pour se lever, pour se vêtir, pour se nourrir, pour écrire une lettre à un fournisseur, pour soutenir une conversation. En un certain sens, les abouliques veulent donc plus que les autres, si l'on admet que le mot vouloir implique quelque effort et, par suite, quelque mérite.

«Je connais un homme charmant, chirurgien de son métier, et qui se fait professeur d'énergie. Il publie tous les mois, dans une petite revue moraliste, des articles où il prodigue, avec une grande chaleur persuasive, les conseils de vaillance et de discipline mentale. Et il parle sans cesse des miracles de la volonté. Il est, certes, bien trop délicat pour se donner perpétuellement en exemple ; mais, au fond, tout ce qu'il en-

seigne découle de son introspection. Or, il est, nativement, constitutionnellement, doté d'une vitalité, d'une vigueur physique et intellectuelle d'une infatigabilité rares. Ses journées sont remplies par un grand service d'hôpital, par de nombreuses opérations pratiquées à la ville (il est l'un des plus occupés parmi les chirurgiens de grand renom), par des consultations, par des publications techniques si fréquentes, que l'on demeure émerveillé de sa fécondité.

« Il trouve encore le loisir de donner à l'humanité des leçons de morale pratique. Naturellement généreux, débordant d'une activité naturelle dont il ne pourrait pas ne pas tirer quelque fierté, satisfait, heureux d'être, il savoure la joie de vivre, avec l'ardent besoin de faire partager son sort. Sa chaleureuse exubérance tend invinciblement à répandre, sur son auditoire, sur ses lecteurs, sur les gens qu'il rencontre, un peu de ce plaisir splendide à savourer la vie, à ne presque jamais percevoir la limite de ses forces, un peu de ce bonheur, on peut dire organique, dont il est richement doté.

« Mais il est inconscient de l'importance psychologique des états constitutionnels. Comme il ne va pas sans orgueil, légitime d'ailleurs, il ne voit pas du tout que les heureuses aptitudes qui font la beauté de

son destin furent mêlées, dès le sein de sa mère, à la substance même de son âme. Tout naturellement, il attribue à son libre choix le mérite d'être ce qu'il est. Et non moins naturellement, il pense que le premier venu — au prix d'un effort qui ne coûte guère — peut devenir ce qu'il est devenu, parvenir où il est parvenu. Or, en réalité, il est pareil à un géant, debout dans la splendeur de sa musculature, qui dirait à un pauvre nain jeté à terre, recru de fatigue, tout lié par les chaînes de la dépression mélancolique : « Faites donc comme moi, relevez-vous, que diable ! Il n'est que de vouloir énergiquement pour pouvoir ; j'en suis, je pense, un assez bon exemple. »

« Ce sont erreurs, communes à la méthode introspective. Chacun juge autrui d'après soi, et ils sont infiniment rares les esprits en état de faire de leur moi analyse qui vaille.

— Ainsi, vous estimez qu'un problème comme celui de la volonté ne peut être résolu que par de très nombreuses observations objectives, singulièrement par l'étude des âmes malheureuses, faute d'aisance intellectuelle verbale, motrice...

— Oui, l'analyse des cas morbides et surtout de ces cas légers où le malade est à peine malade, voilà le bon flambeau pour

éclairer tout ce recoin où la psychologie confine à la métaphysique.

— Vous nous avez déjà conté le cas de ce jeune Henri G..., petit cyclothymique, et celui de Georges H..., écolier, à qui l'émoi donne quelque énergie. Mais n'est-ce pas insuffisant pour emporter notre conviction ?...

— Voici d'autres exemples, fort nécessaires, en effet.

« Mme Z... est, à l'ordinaire, indolente, traînant ses pas, se couchant volontiers sur une chaise longue ; ses traits tombent : elle gémit sans cesse sur la fragilité de la santé et la dureté de la vie que le sort lui donna. La voilà tout à coup vive, animée, joyeuse, et, peu s'en faut, infatigable. Elle ne demande qu'à entreprendre et qu'à agir. C'est qu'on vient de lui donner une mission captivante. La monotonie de son existence quotidienne sera rompue. Elle aura un rôle à jouer, et c'est là sa vocation. Elle sait qu'elle s'en tirera bien, car elle est fort intelligente, qu'on remarquera sa conduite, qu'on y applaudira. A cette perspective, tout va céder. La vanité est en elle si forte qu'elle oubliera sa fatigue et l'amour qu'elle a d'elle-même. C'est un « catalyseur » assez puissant pour muer sa paresse en vaillance, son égoïsme en générosité momentanée, son

pessimisme en enthousiasme. Et voici de la volonté dont le mobile, bien particulier, réside uniquement dans le désir de plaire et d'être remarquée.

« Les plus infatigables entre les hommes sont sans doute les gens de théâtre. Le désir de briller, de conquérir un grand renom ou de ne rien perdre de celui qu'ils se sont acquis leur communique une énergie souvent prodigieuse. Et pour peu que l'amour de l'or se mêle à l'amour de la gloire, ils feront des miracles de résistance au surmenage.

« J'ai publié déjà quelques petites observations, je crois bien, pleinement démonstratives, où la source d'énergie de l'homme diffère totalement d'un cas à l'autre. Les voici très brièvement résumées.

« M. S... n'est pas doué d'une activité merveilleuse et sa psychologie n'est pas dominée par le sentiment du devoir, par l'éthisme. Il est dénué de bonté. Né fatigué, il lui faut se coucher une ou deux fois dans la journée pour réparer des forces défaillantes. Il a fait pourtant à la Bourse une carrière fort brillante, grâce à une émotivité naturelle qui le conduit à réagir au bon moment, grâce à un jugement très droit, grâce surtout à une avidité foncière qui, littéralement, le galvanise quand il s'agit d'arrondir sa fortune.

« M. L... pèche par défaut d'activité et d'avidité naturelles. Il ne serait probablement qu'un paresseux intelligent, s'il n'était doué d'un sentiment éthique de haute qualité. Très épris de sa femme et, par ailleurs, esclave du devoir, il obtient, de son organisme déprimé, des efforts soutenus à peu près constamment, alors que la profession qu'il lui a fallu adopter pour subvenir aux besoins du ménage n'est pas précisément dans ses goûts naturels. Voilà, certes, une volonté, mais combien différente de celle de ces êtres nés hyperactifs et débordant d'une énergie que, bien plutôt, ils auraient peine à contenir.

« Ainsi voyons-nous chacune des dispositions affectives devenir source de cette énergie qu'on nomme volontaire. On peut être ardent au travail par hyperactivité et c'est le travail par plaisir ; par émotivité ou, si l'on veut, par goût ; par intérêt si l'avidité domine ; par devoir ou éthisme ; par amour-propre si l'on est avant tout sociable. Et l'on peut travailler encore par entraînement méthodique, ainsi que l'ont fait quelques sages (1).

« Des exemples comme ceux que je viens de grouper foisonnent à ce point que qui-

(1) *Introduction à la médecine de l'esprit*, la paresse et son traitement.

conque prendra la peine d'observer estimera la preuve faite, et surabondamment. Regardez avec soin les personnes de votre famille et de votre entourage, analysez leur âme par la méthode qui vous est, à présent, familière : vous les verrez énergiques ou abouliques pour des raisons diverses, dont vous mesurerez la profondeur pour peu que vous ne vous contentiez pas des plus banales apparences.

« C'est ici le démembrement de la volonté, en tant que faculté autonome de l'âme (1).

— J'avoue, répliqua mon confrère, que vos raisons sont fortes. Vous m'avez convaincu. Reconnaissons, d'ailleurs, qu'elle était bien malaisément concevable cette faculté de se déterminer à agir, si différemment répartie entre les humains et que les uns se donneraient de plein gré, tandis que d'autres, délibérément, s'en priveraient, pour le plaisir de se sentir impuissants et de croupir dans le plus morne ennui.

— Oui, mais enfin, le franc arbitre, la liberté que nous sentons en nous, car vous ne nierez point que l'âme — quand elle n'agit point par pure impulsion — délibère et qu'elle se sent elle-même choisir.

— Oui, nous délibérons. Il nous arrive

(1) De la volonté et de la faculté d'attention à quoi peut s'appliquer à peu près tout ce que nous venons d'exposer.

quelquefois de percevoir très nettement cette dispute intérieure et la détermination. Analysons d'un peu plus près cette dispute : elle est précisément entre nos dispositions affectives. Comme bien vous pensez, ce n'est pas la plus faible qui triomphera des plus fortes. Ici l'avidité intense l'emportera sur un éthisme médiocre ; ailleurs, la vanité prendra le pas sur l'égoïsme si le désir de séduire est plus vif et l'avidité plus pauvre.

— Ce n'est qu'un renouveau du vieux déterminisme, et la liberté n'est qu'un leurre, osez-vous donc le soutenir?

— Précisément, je n'ose pas ; j'ai déjà dit pourquoi. La doctrine du franc arbitre ne se peut démontrer qu'en métaphysique ou en théologie. Et je veux demeurer sur le terrain de la psychologie, bien plus solide à ma semelle.

— Enfin, lorsque vous lisez qu'un bagnard s'est fait tatouer sur le front *Pas de chance*, comme plus d'un l'a fait, vous vous sentez ému en présence de cette excuse que l'affreux bandit donne à son crime ou à ses crimes. D'après vous, c'est mauvaise chance que d'être né pervers constitutionnel!

— Non, cela ne m'attendrit point, mais cela me fait réfléchir. Par exemple, je songe à cette parole qui sortit, paraît-il, d'une

bouche divine : « Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né ! »

Et l'abbé :

« Je vous accorderai, d'ailleurs, que personne aujourd'hui n'admet le libre choix dans son antique intransigeance, dans sa rigidité vraiment trop inhumaine. Mon vieil ami, l'abbé Piat, qui, vers la fin du dernier siècle, enseignait à l'Institut catholique, disait fort bien : « La question n'est pas de devenir maître de soi par un « fiat ». Cette théorie est vraiment trop enfantine et trop fictive pour qu'on se donne la peine de la réfuter. Il s'agit seulement, la liberté une fois donnée à l'état d'ébauche et avec un idéal infini, d'obtenir, par une discipline soutenue, qu'elle pénètre peu à peu le mécanisme psychologique. » Il ne faut pas nous accuser d'intransigeance !

— J'y songe, d'autant moins, mon cher abbé, que je vous ai vu bien souvent à l'œuvre comme éducateur. Vingt fois, vous m'avez dit : « Cet enfant a reçu du ciel les dons du cœur les plus délicieux ! » Ou bien encore : « Rien à faire avec ce petit chenapan, il n'a que de mauvais instincts !... » Avouez qu'à ce moment-là, dans le domaine de la vie pratique, nos doctrines se rapprochaient étroitement. Et je pense que vous tenez Bossuet pour bien orthodoxe? J'ai

lu dans un de ses sermons : « Deux obstacles presque invincibles nous empêchent d'être maîtres de nos volontés, l'inclination et l'habitude. » L'inclination, voilà nos dispositions constitutionnelles ; l'habitude, c'est très exactement ce que Delmas et Boll appellent la personnalité acquise. Vous pensez si nous sommes fiers de pareils alliés !

— Est-ce possible?... fit la dame. Je suis bien contente d'apprendre que vous n'êtes pas tout à fait le mécréant que je croyais ! »

Mais l'abbé, s'efforçant en vain de conserver son sérieux :

« Ne vous y fiez pas, ma chère amie, ne vous y fiez pas ! Cet homme, qui ne paraît pas s'en douter, est en train de nous ranimer le *fatum antiquum*, le fatalisme stoïcien, le fatalisme musulman. Il est nativiste, innéiste. Bien pis, il ressuscite la terrible querelle de la grâce et de la prédestination. Vous avez devant vous un abominable mélange de Spinoza, de Jansénius, peut-être même de Calvin. Il nomme seulement dispositions constitutionnelles ce que les autres nommaient Dieu ! Ne restons pas un moment de plus chez cet hérétique. »

Et, me serrant affectueusement les mains, il prit congé de moi.

II

QUE FERONS-NOUS DE LA MORALE?

L'Institution d'une morale, c'est le dernier chapitre de bien des livres. C'en est rarement le meilleur.

O Kant ! il n'y a pas pour nous de raison pure, ce que nous croyons avoir de raison provenant seulement des données de l'expérience. Notre raison pratique sera-t-elle plus efficace que tant d'autres, qui le furent si peu? Nous pouvons bien dire, en tous cas, qu'elle demeurera modeste (1).

Inclinons-nous avec respect devant la morale chrétienne — et voire judéo-chrétienne — qui conserva sa force et sa sérénité en dépit d'assauts sans nombre et malgré les attaques si fières et si chaudes d'un Frédéric Nietzsche. Elle a cessé depuis beau jour, on l'a bien vu, de ne servir que des esclaves résignés. C'est à sa générosité que les doctrines socialistes empruntent la meilleure part de leur séduction, cependant que les privilégiés prennent appui sur elle

(1) On nous dit qu'Aristote avait continué d'opposer à l'empirisme l'Art, à savoir la pratique illuminée par la science. L'homme de l'art — ὁ Τεχνιπὸς — sait le pourquoi et sait le général, ce qui lui confère le droit d'enseigner. Et c'est bien là le titre dont on voudrait se rendre digne.

pour maintenir leur puissance avec l'ordre. Honorons-la pour sa durée et sa vitalité. Il nous faut bien constater seulement qu'elle non plus ne va pas sans limites et que des hommes peuvent adorer le Seigneur, tout en vivant en paresseux, en excités ou en avides, tout en omettant la pratique des vertus de véracité, de bienveillance, d'oubli de soi qu'elle commande.

Quant aux prédications laïques, aux manuels pour enseigner l'énergie volontaire ou pour montrer le chemin du bonheur terrestre, leur clientèle est et sera toujours innombrable. A l'annonce d'un livre qui leur parle de guérison, accourent les infortunés, pleins de soumission, pleins de foi, ne demandant qu'à croire et obéir. Hélas ! que de résultats décevants ! Au sortir de ces cures, vainement prolongées, beaucoup se voient contraints de chercher ailleurs l'espérance.

On rapporte, pourtant, des guérisons que l'on dirait miraculeuses : de pauvres êtres submergés de fatigue et torturés d'angoisse, depuis des mois, traînaient une vie misérable ; et les voilà qui passent, presque soudainement, en quelques jours, en quelques heures, à l'euphorie hyperactive, à l'ardeur au travail et à la joie de vivre. Cette métamorphose bien heureuse, ils l'attribuent aux soins d'un psychothérapeute,

ou même à la seule lecture de quelque ouvrage d'entraînement au bien. Et, sans doute, l'effet n'est pas toujours immédiat. La moitié de ces guérisons surviennent six mois, un an et plus après la lecture excellente, ou bien après la cessation des soins du thaumaturge. Mais les élans de gratitude n'en sont pas moins fervents. Le *post hoc ergo propter hoc* est un raisonnement toujours très répandu ! Pourquoi faut-il que nous sachions, nous les gens de psychiatrie, que ce passage de la dépression triste à la vie normale et voire à l'hyperactivité est d'observation courante, que c'est le mode de guérison de tous les états mélancoliques, importants ou légers, de nature cyclothymique (1), et que ces changements sont toujours spontanés. Les marchands de courage, les marchands de bonheur n'en sont pas moins achalandés.

Et tous, hâtons-nous de le dire, ne sont pas des marchands au temple d'Esculape. On rencontre de ces thérapeutes de l'âme qui se vouent d'un cœur généreux et d'un élan quasi-mystique au salut de leurs frères.

J'en ai connu, en France, quelques-uns ; un plus grand nombre à l'étranger, surtout en pays de foi protestante. Ce sont des âmes respectables et qui trouvent, elles

(1) Voir, à la troisième partie, le chapitre Cyclothymie.

aussi, leur définition dans nos cadres psychographiques. Leur caractéristique dominante est assurément la bonté. Elles y joignent immanquablement une activité remarquable et un optimisme éprouvé ; il leur faut, en effet, un espoir invincible au point de pas voir l'échec, un grand besoin d'agir et de se dépenser. *Bonum est diffusum sui*, c'est leur belle devise. On reconnaît en elles le sentiment intime du bonheur possédé et le commandement d'en dispenser la manne céleste. Ces hommes ont, pour la plupart, des certitudes admirables, et celle, tout d'abord, de ne pas se tromper. Heureuse confiance en soi qui se confond avec la confiance en Dieu, car plus d'un, si j'ai bien compris, ne se sent pas indigne de l'Inspiration, ni de parler au nom du Seigneur Dieu (1). A ces êtres de foi, d'ailleurs capables de donner leur vie, il ne manque, à nos yeux, que de prendre conscience de la stabilité de nos constitutions psychologiques. Persuadés, *a priori*, qu'il leur appartient de changer, par des paroles, par le don de leur cœur, une âme de pervers en une âme d'élite (2), d'extirper

(1) Je songe, en écrivant cela, à la nouvelle inoubliable de Somerset Maughan, *Pluie*, dans son volume *l'Archipel aux Sirènes*, traduit par Mme Blanchet (Les Éditions de France).

(2) Ne suis-je pas tombé dans le même excès d'optimisme, alors que, dans mon *Introduction à la médecine de l'esprit*, j'ai consacré quelques chapitres au traitement de la paresse, de la tristesse, de la

le mensonge, l'indifférence, l'oubli dans le plaisir, la dureté aux pauvres et la rapacité, leur seul rêve est de prendre un tigre et d'en faire un agneau, de ramasser un criminel et d'en faire un élu. Les preuves objectives qu'on pourrait leur donner ne seraient pas pour éteindre une telle ferveur.

Auprès de ces enthousiastes, que nous voilà platement raisonnables ! Nous sommes résolus à prendre au sérieux les leçons de l'expérience. Voyez ! La logique nous dit : « A maladies ou à simples troubles d'ordre certainement moral ne saurait convenir que thérapeutique morale. » Ce paraît l'évidence même. Or, une expérience d'une quarantaine d'années, et poursuivie sans aucun parti pris, m'enseigne que les suggestions les plus chaleureuses, les plus ardentes prédications, les ruses le plus ingénieusement persuasives n'apportent, dans les trois quarts des cas, que des bienfaits sans lendemain. Avec des consolations, des paroles de réconfort et d'espérance, des promesses — d'ailleurs sincères — de guérison, malgré l'autorité d'une expérience rassise, nous ne

colère, à la médecine des passions? A vrai dire, il y était beaucoup plus question de psychologie, de médecine, d'hygiène, de disciplines médicales que de psychothérapie proprement dite. Après scrupuleux examen de conscience, je crois bien que ma thérapeutique de certaines formes de la paresse demeure encore tout à fait défendable ; il semble qu'elle ait fait ses preuves et que nombre d'hommes de talent en aient tiré profit durable.

donnons au découragement ou à l'angoisse que l'apaisement d'une heure ; nous ne rendons pas le sommeil à ceux qui l'ont perdu, nous n'abolissons pas l'affreuse agitation des anxieux ; et nous ne tuons pas l'appétit de la mort, l'impulsion au suicide que donne aux malheureux l'extrême intensité de la douleur morale.

Et sans doute, le verbe, en thérapeutique mentale, on ne s'en passe point. Nul d'entre nous ne saurait refuser le secours des bonnes paroles, le réconfort d'un émoi partagé, la sympathie. D'autres malades, attardés en de trop vieilles habitudes de souffrir ou de s'alarmer, ont bon besoin qu'on les gourmande, qu'on les incite de la voix à s'arracher à leur ornière, qu'on leur fasse un peu honte de leur amour d'eux-mêmes et de la paresse embourbée, mauvaise fille du mauvais égoïsme. Mais sachons que les mots, totalement impuissants pour les cas graves (où ils ne parviennent même pas jusqu'à l'entendement), ne peuvent être, pour les espèces plus bénignes, qu'un adjuvant ; que leur effet, tonique ou calmant, n'est pas durable et qu'ils ne constituent un bienfait véritable que du jour où la guérison spontanée de la crise a commencé de se manifester.

Cela est vrai en thérapeutique psychia-

trique, et en morale probablement aussi, car il n'est point de plus proche parenté qu'entre nos psychoses affectives, sans lésions anatomiques, et les caractères humains.

C'est, dira-t-on, que vous ignorez le langage, que vous ne parlez qu'aux esprits, non aux cœurs, que vous n'abordez pas l'âme de vos malades par son intimité intérieure, par son essence, que vous n'obtenez pas la révélation du dedans. L'Intelligence véritable, et d'une âme en particulier, est inséparable de l'amitié. Elle est sympathie, a dit souvent M. Bergson. Et celui d'entre ses disciples qui l'a peut-être le mieux compris (1) : « La parole et, plus encore que les mots, la manière dont on les dit, les intonations, les gestes, le regard, les silences, voilà ce qui traduit le plus directement l'âme et voilà ce qui lui fait toucher les autres âmes, ce qui permet aux autres âmes de lire au dedans d'elle.... »

Ce reproche de ne nous adresser qu'à l'esprit, de ne pas savoir trouver le chemin du cœur de nos malades, je crois bien pouvoir affirmer que la plupart des psychiatres de ce temps ne le méritent pas. Ces troubles de l'affectivité, nous pensons presque tous, en France, qu'il n'est pas bien rationnel de les vouloir joindre par le chemin de l'intel-

(1) M. Jacques Chevalier, *Bergson*, Plon, édit.

lect. Le peu de bien, si fugitif, que nous faisons avec des mots, c'est très probablement à la faveur d'un émoi qu'il chemine ; aussi ne dure-t-il guère que ce que dure cet émoi, ce petit émoi provoqué. Le professeur Dubois (de Berne), chez qui l'Europe est venue soigner ses névroses, ne voulait recourir qu'au seul raisonnement ; notre Déjerine et vingt autres s'attachèrent à pénétrer l'âme par l'âme et non point par l'esprit. Tous s'efforçaient, en somme, de persuader leurs malades de l'inanité de leur peine. Et les uns et les autres voyaient guérir leurs obsédés, leurs déprimés mélancoliques, à l'heure seulement où le mal agonisait de lui-même et prenait fin, comme le font ces périodes douloureuses, en s'épuisant.

Ayant mis en pratique tous les essais de psychothérapie, j'en suis à ce point de penser que pas un cas de quelque intensité n'a trouvé là sa guérison.

Quelques médicaments modérément toniques et, surtout, quelques bons antidotes des spasmes sont bien autrement secourables. C'est illogique, mais c'est ainsi. Si nous n'avons que très peu de pouvoir sur la durée d'une phase cyclothymique, du moins connaissons-nous la joie d'adoucir le tourment de l'angoisse, de restituer le

sommeil et la paix, de rendre la vie tolérable à ceux qui ne la pouvaient plus souffrir.

J'ai longuement étudié l'angoisse et le problème du suicide. J'ai rapporté des observations démontrant que l'usage exclusif du traitement moral a plus d'une fois laissé courir un anxieux à la mort volontaire. La *Christian Science* et les méthodes similaires ont, notamment ici, leurs lourdes responsabilités. La thérapeutique proprement médicale, — et par ces « drogues » dont a pris coutume de dire tant de mal —, rien ne saurait la remplacer pour les misères de cette sorte.

Argument matérialiste? (1)... Ah ! certainement non. Je dis ce que m'apprend une très longue et très impartiale expérience, ce qui me paraît être une éclatante vérité ; et je le dis sans pensée tendancieuse, sans rien de derrière la tête. Il est, certes, mystérieux qu'un mal, assurément moral ou, pour le moins, moral tout autant que phy-

(1) La foi religieuse, en nos pays latins, ne laisse pas de participer du bon sens : elle s'en tient tout bonnement au vieux proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera ». Auprès de nos malades, nous voyons des parents prier et rien ne nous paraît plus simple, plus humain que ce recours, dans la détresse, à Celui qui, par définition, peut tout. Et la prière n'exclut pas notre effort médical. Ce n'est pas chez nous qu'elle est née cette croyance — radicale et follement absurde à force de logique — que la confiance en Dieu suffit toujours, que tout le reste doit être rejeté et que c'est offenser le Seigneur que de vouloir un autre secours que le sien. Et combien ainsi laisse-t-on mourir de malheureux qu'on aurait dû sauver !

sique, ne consente à céder que sous le poids très bienfaisant de substances chimiques délicatement maniées. Mais c'est ainsi, je n'y peux rien, et nous n'en sommes pas à un mystère près.

***

« Mais vous nous parlez médecine et vous deviez parler morale. Vous nous la promettiez tantôt modeste. Elle est plus que modeste et nous la trouvons décevante lorsque vous proclamez la triste immutabilité, le caractère indélébile de nos tendances constitutionnelles et quand vous déclarez médiocrement, superficiellement correctrice l'influence du milieu, de la culture, de l'éducation, des fréquentations et de l'expérience. »

Ne poussons pourtant pas les choses à l'absurde. D'un homme à l'autre, les tendances innées varient extrêmement d'intensité. Il va de soi que, par exemple, l'absence totale de bonté dans une âme soit chose autrement irrémédiable qu'un léger fléchissement de l'éthisme, qu'une puissante avidité soit hors d'atteinte, alors qu'un égocentrisme à peine dessiné sera bien moins irréductible. Il y a mieux : le moi est haïssable et nous tenons pour tel

le besoin qu'ont certains rapaces de tout ramener à eux-mêmes ; mais, par ailleurs, il nous faut déplorer, pour leur bien, que certaines natures soient par trop dépourvues de l'esprit de conquête ; et ce serait faire acte de morale que leur communiquer un peu d'ambition. Hélas ! dans la pratique de la vie, qui donc sait donner à une âme ce qui lui a manqué dès le sein maternel, ou qui saura lui extirper telle monstrueuse excroissance congénitale de sa personnalité affective?...

Envisageons donc de sang-froid la difficulté du problème et, vraiment, gardons-nous de vouloir le résoudre avec quelques préceptes comme la plupart des moralistes ont prétendu le faire.

Ce qui doit naître de nos constatations, c'est la nécessité présente d'envisager une morale tout de même un peu moins sommaire et simpliste. Après ce que nous venons d'apprendre des constituantes d'une âme humaine, nous savons qu'il ne suffit évidemment pas, pour la magnifier, de quelques prédications laïques au cours desquelles on dira : Soyez courageux, soyez énergiques, l'oisiveté est la mère de tous les vices ; rendez-vous utile et on vous utilisera (Sir John Lubbock) ; ou de quelques formules, comme celles dont fit un volume

célèbre le vieux Feuchtersleben : « L'hypochondrie et l'hystérie étaient inconnues des anciens : essayons d'être nobles comme les Grecs, énergiques comme les Romains ; peut-être alors, ces maux horribles disparaîtront. »

Que de sottises en cette phrase ! Car nous savons le mieux du monde que tous les peuples, de tous les temps, connurent très exactement les mêmes psychoses que nous et qu'ils ne furent pas plus épargnés par les vices honteux. Moraliste ne signifie pas toujours penseur profond. Témoin ce brave Anglais de qui les ouvrages connurent une prodigieuse fortune (Smiles), et qui écrivait tranquillement : « Imitons la vaillance d'un lord Palmerston qui, malgré son grand âge, se riait des pires fatigues et tenait à distance, par la vigueur de son vouloir, les infirmités de la vieillesse ! » Voilà vraiment un conseil très pratique à l'usage de nos déprimés constitutionnels qui ont peine à tenir debout, se raidissant pour que nul ne s'en doute.

Et le bon vouloir de Ruskin en face des intempéries ! « Que parle-t-on de mauvais temps? Aucun temps n'est mauvais : le soleil est délicieux, la pluie rafraîchissante, le vent nous tonifie, la neige nous éblouit par sa blancheur ! » Ah ! courtoise façon d'accueillir le destin ! Et ce très grand ar-

tiste n'a pas eu la pensée que, pour des hommes bien portants, il n'y a pas de temps fâcheux, mais que le froid fait mal aux bronchitiques, que les rhumatisants souffrent fort de l'humidité, que l'imminence de l'orage impressionne péniblement les hyperémotifs, et qu'il faudrait une morale, non pas pour les humains qui vivent en bon équilibre, mais pour ceux qui en ont besoin, pour les âmes malades. Morale à l'usage des gens qui n'en auraient que faire.

« Vivez dans la joie, travaillez sans fatigue : c'est le choix que je vous conseille ; c'est toujours ainsi que, pour mon compte, j'ai procédé, et cela m'a merveilleusement réussi ! » C'est à cela que se résume, peu s'en faut, l'hygiène des moralistes d'hier et d'aujourd'hui. Ah ! comme il est facile de donner à autrui le conseil de faire ce que l'on fait soi-même, sans se demander un moment si le pauvre diable, à qui l'on offre généreusement un avis, porte en lui les dispositions natives qui le rendent si facile à donner et si facile à suivre.

Et nous avons eu, certes, des moralistes plus subtils, plus diserts et plus pénétrants. Je ne saurais nommer sans quelque respect M. Jules Payot, qui consacra à l'*Education de la Volonté*, au *Travail Intellectuel*, à la *Conquête du Bonheur* de fort honorables et

persuasifs ouvrages. Louable tentative, mais qui s'adresse uniquement à la partie acquise de la personne humaine et ne tient aucun compte des états constitutionnels, alors qu'ils sont de bien autre importance pour la genèse de nos actes et la conduite de notre vie. Delmas et Boll ont justement cité, à ce propos, un fort joli passage des *Quatre Philosophes*, de David Hume : « Vous me promettez de me rendre heureux ; mais mon bonheur ne dépend-il pas de ma constitution interne? Il faut donc que vous ayez l'art de me refondre et que vos règles puissent me créer à nouveau. » Ainsi pensaient les Grecs, qui enseignaient la minime importance des facteurs externes du bonheur des hommes. On n'a pas assez remarqué que les vrais maîtres de la pensée moderne, un Rabelais, un Shakespeare, un Cervantès, un Pascal, un Molière, un La Rochefoucauld, un Voltaire ou un Goethe, hardis à donner leur coup de sonde au tréfonds de l'âme, ne se risquent pas volontiers aux menus conseils de morale, tant ils ont fort le sentiment de la vanité d'une phrase pour améliorer les cœurs.

Une morale neuve, qui donc oserait y songer? Je crois bien qu'il n'y en a jamais eu qu'une dans le monde, qu'on la nomme morale du devoir ou morale du bien, hédo-

nisme, utilitarisme, eudémonisme, morale générale, morale spéciale, morale sociale, théologique, rationnelle, avec ou sans obligations ou sanctions. Ceux de Zénon, ceux d'Épicure, avec l'air de se contredire extrêmement, disent, au fond, la même chose. A peine pourrait-on tenter, dans la pratique, un peu de rajeunissement. Ingénieuse en ses doctrines et profondément respectable en ses intentions, la morale apparaît un peu partout, lourde, sommaire, presque grossière en ses applications.

A la masse de vos lecteurs ou de vos auditeurs, vous dites à peu près : « Il dépend seulement de vous d'être vaillants, calmes, d'avoir bon cœur, de ne jamais mentir et de donner journellement les marques d'un complet désintéressement. » Qui pensez-vous atteindre? Quelques bonnes âmes, quelques esprits débiles feront un vague effort, vite brisé, pour suivre le sentier. Ceux qui ont ressenti le mal qu'on éprouve à se vaincre riront de vos affirmations, démenties par l'expérience de chaque jour et de toutes les heures.

Tenez le même propos à des adolescents, en leur donnant à croire que, s'ils diffèrent par la valeur de leur intelligence, ils se valent tous pour ce qui est des dispositions affectives, vous recevrez d'incessants dé-

mentis, dont quelques-uns de vos élèves auront tôt fait de prendre conscience.

Ne saurait-on faire un peu mieux. Supposons, au collège, une classe d'enfants qui ne serait pas trop nombreuse, si bien que l'on pourrait, tout en menant à bien la culture intellectuelle, tenter un peu d'éducation. Ne nous contentons pas de ces méthodes actuellement en faveur, qui procèdent par *tests* et ne mesurent que la valeur disponible de l'entendement ; tâchons de faire avec clairvoyance l'analyse des jeunes âmes qui nous sont confiées ; attachons-nous à doser, fût-ce approximativement, le degré d'activité native, d'émotivité, de sentiment éthique, de véracité, d'avidité de chacune d'entre elles. Alors, mais alors seulement, nous verrons qu'il nous appartient de jouer, d'une main délicate, sur le riche clavier des dispositions affectives. Nous nous assurerons que telle âme d'enfant est à prendre par son désir de plaire et de briller, telle autre par une bonté toujours prête à répondre pour peu qu'on lui fasse appel, celle-ci par une émotivité qui la rend apte à réagir aux encouragements ou aux menaces, telle autre par ce qu'elle possède d'ardeur expansive et de besoin d'agir (1).

(1) Cela tous les bons éducateurs de tous les temps ont su le faire

Regardons à l'entour et mesurons le gaspillage. On rit des incompris, et les incompris sont nombreux, qu'on aurait pu, qu'on aurait dû connaître. Ce jeune homme, que la nature n'a comblé ni d'activité, ni d'avidité natives, un de ses chefs, pendant la guerre, en a fait ce qu'il a voulu, en a tiré tous les courages, toutes les résistances à la fatigue, tout bonnement en lui donnant sa confiance, en discernant ses qualités de cœur. Le voilà maintenant chez un homme d'affaires d'esprit étroit, à qui l'idée n'est jamais venue de se demander si, par hasard, les âmes des humains ne seraient pas toutes pareilles. Ce « patron » voudrait l'univers à son image, simplement : il se tient pour le parangon des hommes de sa sorte. Il ne voit pas son collaborateur affamé d'un peu de sympathie, de trois mots d'encouragement, ou bien même d'un franc reproche : ses erreurs, on ne daigne pas les corriger. Réussit-il après un effort méritoire, fait-il preuve d'intelligence, de dévouement à la maison, c'est un système de ne le point complimenter — avoine nécessaire à certaines sortes de personnalités, restées tendres, que ravivent une bonne parole, un sourire ami-

empiriquement. Il semble seulement que nos précisions permettent à cette emprise sur les âmes de se généraliser et de s'utiliser habituellement en claire connaissance de cause.

cal. Et c'est un homme qu'on abîme, en le méconnaissant. Ame faible, me direz-vous, et partant mal intéressante pour un maître tout à l'action. Ame imparfaite, certes, mais deux fois attachante, tout au moins pour le médecin, dont le métier est de porter remède. Et pourquoi gaspiller quand on pourrait tirer parti?

Seulement il faudrait savoir analyser un être. Au lieu de conseils vagues et généraux que vous prodiguez, moralistes, — et dont l'effet me paraît comparable à ces absurdes dissonances plaquées sur le clavier d'un coup de coude, d'un coup de poing, — nous pouvons tirer sciemment d'harmonieux accords. Pour éviter les tâtonnements maladroits, ne faisons plus de traitement sans diagnostic préalable. Apprenons à manier les « réducteurs psychiques », le jugement en particulier, mûri d'expérience ; à utiliser, pour les énergies épuisables, le précieux automatisme, l'asservissement à quelques bonnes habitudes, si secourable aux faibles, parce qu'il supprime l'effort de mise en train et lui substitue une activité sans ruptures. Par une méthode pareille, où je m'exerce depuis trente ans et plus, je crois pouvoir me dire que j'ai sauvé du gaspillage un bon nombre d'esprits dignes de sympathie et quelques hommes de talent.

Ambition modeste ! Pour ne faire qu'un peu de bien moral, il faut prendre beaucoup de peine. Vous que tente l'apostolat, sachez vous faire confesseurs ; pratiquez cette maïeutique qui accouche une âme de ses composantes.

C'est chose difficile. L'homme se connaît peu. Fût-il le plus intelligent, nous le voyons mal conscient de ses tendances affectives.

Sans compter tous ces pénitents, toutes ces pénitentes — nombreux, m'a dit un prêtre de mérite — qui ne s'accusent guère et se contentent, au pieux tribunal, d'incriminer leur entourage, combien d'âmes ne savent presque rien d'elles-mêmes ! Faire oraison, comme disait Renan, ou simplement son examen de conscience, voilà qui ne court pas les rues. Un homme manifestement dénué de cœur dira le mieux du monde : « Je ne suis que trop bon !... » On n'admet pas facilement qu'on soit pétri d'orgueil, et moins encore d'avarice et de rapacité. Je connais de très grands avides qui s'accordent toutes les noblesses du désintéressement. On confesse bien volontiers sa lassitude douloureuse et moins aisément sa paresse, la paresse du revendicant, toujours persuadé qu'on abuse de lui. Et, plutôt, l'on se vanterait d'une extrême émotivité. Que de fieffés menteurs se disent

véridiques et, mon Dieu ! quelques-uns presque sincèrement.

Bien des confessions honnêtes, mal guidées par un prêtre sans expérience rassise, ou distrait, ou pressé, ou quelque peu routinier, doivent assez pauvrement renseigner sur la valeur d'une âme et ne donner au praticien-moraliste que d'assez déroutants indices... Pour ce qui est de ces religions où le pécheur s'adresse directement à Dieu, on peut imaginer Celui qui sonde et les reins et les cœurs, plein de pitié, voyant comme sa créature se connaît imparfaitement et se juge avec bienveillance (1).

Ah ! vraiment malaisée la mise en œuvre d'une doctrine, l'institution d'une hygiène, d'une médecine de l'âme ! Est-ce illusion que de croire notre méthode capable d'apporter un peu plus d'ordre et d'harmonie?...

III

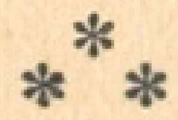
OU SOMMES-NOUS?

Je voudrais seulement, en quelques paragraphes, condenser l'essentiel de cet ou-

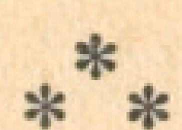
(1) Exception faite, bien entendu, pour nos mélancoliques et nos douteurs, prêts à s'accuser de toutes les fautes qu'ils n'ont jamais commises et que leur reproche une conscience bourrelée de remords sans cause.

vrage qui s'achève, chercher où nous en sommes, faire le point, pour ainsi dire.

Deux psychiatres français, Ernest Dupré puis Achille Delmas, ont puissamment contribué à distinguer les maladies mentales accidentelles, organiques, résultant d'une toxi-infection (maladies du système nerveux central), des psychoses constitutionnelles, dénuées de lésions anatomiques appréciables et qui ne sont, évidemment, que maladies du caractère. Ainsi ont-ils ouvert à la psychologie normale une large et longue avenue.



Les maladies accidentelles, lésionnelles du cerveau de l'homme sont maladies de l'intellect. Les psychoses constitutionnelles laissent intact l'entendement : ce sont les maladies de la seule affectivité.



En insistant, après Ribot, — qui, en ce point, fut un grand maître — sur la nécessité de discriminer, en psychologie normale, les états intellectuels des états affectifs trop longtemps emmêlés et en multipliant les

preuves à l'appui de leur dire, Achille Delmas et Marcel Boll ont tiré de la science psychiatrique une notion capitale et d'intérêt très général.

***

Nous (1) pensons que, désormais, il n'est guère possible d'enseigner la psychologie sans fortement marquer, sur le schéma, les fossés profonds qui séparent : 1° l'entendement de l'affectif ; 2° la personnalité innée de la personnalité acquise. La preuve est faite que, faute de cette double distinction, de lourdes erreurs d'interprétation ne manquent pas de se produire.

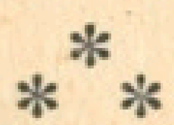
Sans doute l'être humain, esprit et âme, vit d'une vie unique et synergique, en apparence ; mais nous avons montré, par des observations probantes, l'indépendance effective de ces deux moitiés de Psyché, fort inégales en importance pour le comportement.

***

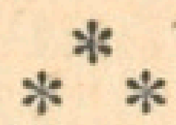
L'intelligence est une lumière, une belle, pure et froide lumière, mais elle n'est pas

(1) Quand je dis nous, c'est que je crois pouvoir parler au nom des deux auteurs de *la Personnalité humaine* comme au mien.

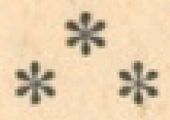
une force. C'est dans nos dispositions affectives qu'il faut chercher et que l'on trouve le mobile de nos actions, quotidiennes ou exceptionnelles.



Bien des psychologues enseignent que c'est la faculté de jugement qui nous permet de discerner et de choisir entre les décisions qui s'offrent à nous. Certes le jugement est la faculté souveraine, la reine de l'esprit, puisque c'est elle qui décide entre les données que la mémoire et l'imagination lui offrent ; mais elle ne s'exerce, en vérité, que dans le domaine objectif.



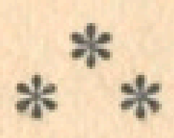
Ce qui détermine notre comportement, c'est la victoire de la plus forte de nos dispositions affectives-actives, qui ne cessent de se mesurer entre elles pour se combattre ou pour se renforcer.



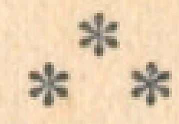
Certes, appelons de tous nos vœux le règne d'Athéné, du clair discernement, de cette vérité prouvée qu'on appelle scien-

tifique. Nous savons que, si l'homme est roi, c'est par l'intelligence. Mais il nous faut bien reconnaître que le nombre est restreint des hommes qui ne se décident que pour les raisons de la Raison (1). Et beaucoup se font, sur ce point, des illusions singulières.

C'est ainsi que, parlant de nos convictions politiques, nous disons « nos idées », alors qu'il s'agit bien plutôt d'un système intellectuel assez mal défini et très fortement mâtiné d'état passionnel.



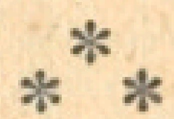
La raison nous présente un tableau synoptique des avantages et des embûches, et là se borne son rôle sans chaleur. Et ce tableau, combien ne le regardent qu'en passant, sans s'y attarder le temps de le bien voir.



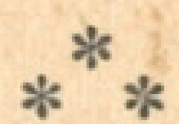
Ce dualisme est si tranché, de l'intellect et de l'affectif, que l'on voit assez fréquemment, quand on y regarde de près, un homme d'esprit critique et de culture scientifique enseigner l'agnosticisme, cependant que son émotivité subanxieuse l'incline, presque à son insu, aux pratiques dévotes. Un écri-

(1) Voir à ce propos ce que j'ai dit du renoncement de Renan à la cléricature.

vain, mort à présent et qui donna plusieurs ouvrages à tendances nettement, brutalement matérialistes, m'avoua qu'il lui arrivait de faire le signe de la croix, aux moments de détresse, quand il se croyait assuré de ne pouvoir être aperçu.



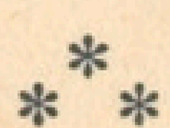
Nous ne pensons pas qu'il y ait d'idées innées ; mais il y a des tendances innées, et c'est là notre Moi profond, la charpente robuste et comme le squelette inaltérable de notre âme. On dirait, en droit, *le bien propre*. Quant aux *acquêts*, ils nous sont apportés, au courant de la vie, par le dressage, l'éducation familiale, la culture intellectuelle, les habitudes contractées, les coutumes, les mœurs du milieu où il nous faut vivre. C'est notre expérience, notre maturité. C'est notre personnalité acquise, qu'on peut dire artificielle et qui demeure secondaire.



A l'user, la personnalité naturelle, congénitale, se révèle fondamentale et de beaucoup la plus puissamment efficace. Aux moments décisifs, elle annihile à peu près l'autre. Nous pensons qu'elle occupe lse

deux tiers, peut-être les trois quarts, de la personne humaine, ne laissant qu'un tiers ou un quart aux acquisitions de la vie.

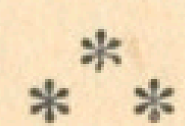
Et cela n'est point pour surprendre, étant donné le nombre des aïeux qui préparèrent, à travers les âges, la formation de notre personne morale. Mais voilà qui réduit à peu l'ambition des moralistes : ils n'ont de prise que partiellement sur ce tiers ou ce quart.



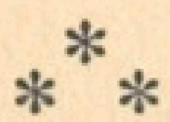
Les tendances innées de l'homme ne sont plus maintenant chose vague et mal définie. Nous croyons en savoir et le nombre et le nom : activité, émotivité, bonté, sociabilité, avidité ; notre pouvoir d'agir spontanément, notre pouvoir de réagir, notre inclination naturelle, forte ou faible, à nous oublier pour autrui, notre besoin de nous concilier la sympathie, l'admiration du prochain, notre ardeur à nous enrichir de savoir, de plaisir, d'influence, de puissance effective, d'argent.

L'intellect mis à part, l'âme (1) de l'homme est tout cela et nous croyons qu'elle est là tout entière.

(1) Est-il besoin de rappeler que le mot « âme » veut dire ici l'ensemble de la vie affective par opposition à la vie de l'esprit.



Ce n'est point au hasard ni au juger que fut dressée cette nomenclature. Elle s'est imposée grâce à la classification préalable des psychoses constitutionnelles, sans lésions anatomiques, des maladies de l'âme, hypertrophies légères, moyennes ou monstrueuses de nos tendances naturelles à nous comporter dans la vie.



Ces cinq dispositions affectives (1) ont pour caractéristiques : leur extrême précocité, leur persistance jusqu'à la fin même de la vie, leur stabilité, leur prédominance effective sur les apports de l'entendement ; leur prééminence constante sur les acquêts ultérieurs.

Elles sont, en outre, à peu près inconscientes : les hommes se connaissent mal ; ils n'ont point d'aune pour mesurer, même approximativement, leur avidité, leur bonté, leur sociabilité, leur activité, leur émotivité.

(1) Il est classique de décrire des modes affectifs passifs, sensation, plaisir et douleur. Il ne s'agit ici que de l'affectivité active.

***

La précocité est extrême de leurs premières manifestations. On a coutume de redire que tous les petits enfants sont également égoïstes, hyperémotifs et mythomanes. Cela n'est pas conforme avec ce qu'il m'a été donné d'observer. Je pense que, dès l'âge tendre où les tubes nerveux se sont constitués avec leur gaine de myéline, l'on observe des ébauches déjà très nettes de tempéraments psychologiques qui demeureront pour la vie.

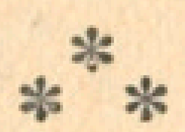
***

Leur permanence n'est pas moins assurée. Certes, l'on voit, par intervalles, — pour un motif d'adaptation aux circonstances, — telle disposition l'emporter inopinément sur telle autre que l'on croyait majeure : par exemple l'avidité la plus éclatante se masquer, par sociabilité, de bonté fausse. Mais observez plus longuement et vous verrez la plus forte constitution affective de la personne humaine reprendre d'elle-même le premier plan, le sien.

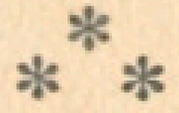
***

Un peu partout, l'enseignement de la psychologie est de tendances intellectua-

listes. L'affectif — que nous voyons tenir, et de beaucoup, le premier rang — c'est à peine si on l'effleure : sensations, perceptions, états de conscience, lois de l'association, théorie de la connaissance, opérations de l'esprit, voilà qui prend presque toute la place. On y joint maintenant quelques chapitres de physiologie qui nous renseignent sur les accompagnements biologiques des émotions. Je pense, pour ma part, que, d'ici peu, les traités classiques seront conduits à composer une autre table des matières.

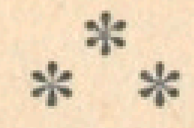


Un inconvénient, entre autres, de cette orientation intellectualiste est de nous incliner à croire la personnalité humaine incessamment renouvelée par tout ce qui nous vient du monde extérieur, à raison d'une perception par dixième de seconde. Or, seule la mémoire y gagne à se meubler ; mais notre Moi fondamental n'en est aucunement atteint.

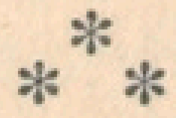


Plus d'une doctrine en faveur, et celle de Freud entre toutes, fait de l'inconscient le maître de nos âmes. Nous ne nous accor-

dons que de très loin avec cette vue de l'esprit. L'intellectuel, pour nous, est conscient par définition. C'est le vaste domaine de ses dispositions affectives que l'homme connaît mal et que l'introspection ne lui révèle guère. Mais, pour mettre en pleine lumière l'âme d'un être humain avec qui l'on cause et que l'on voit vivre, point n'est besoin d'interpréter tendancieusement les actes manqués ou les rêves. Notre psycho-analyse française, que n'aveugle point l'obsession libidineuse, n'exige que quelque habitude et qu'un peu d'esprit de finesse.



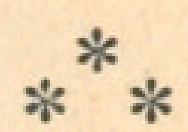
Il semble que l'on parle trop de vie intérieure et que le sens de ces deux mots reste imprécis. On lit très mal dans sa propre âme. Aidé d'une bonne classification des états affectifs actifs, on lit un peu plus clairement dans celle du prochain, et même dans la sienne. Je vois des hommes et des femmes, mis au courant de nos méthodes, faire assez promptement de bonne et juste introspection.



Auguste Comte, Renan et Taine, voilà,

je pense, les trois maîtres qui ont eu le plus de crédit sur les esprits de ma génération, et l'on n'en peut parler qu'avec un grand respect. Mais les faits non douteux sur quoi s'étaye la doctrine que je défends ici ne laissent pas tout subsister de leur enseignement.

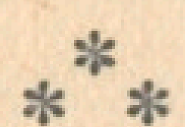
Et, par exemple, je me permets de croire que le point faible dans l'œuvre géante d'Auguste Comte, c'est son dédain pour la psychologie individuelle : elle eut pourtant trouvé sa place légitime dans la hiérarchie des sciences, entre la biologie et la sociologie.



Nul ne songe à nier l'existence d'une sociologie, conçue par Auguste Comte et que de beaux noms illustrèrent. Mais il arrive que soit trompeur l'aspect sociologique d'une question où se mêle étroitement la psychologie individuelle. Émile Durkheim, homme savant et probe, nous a donné du suicide une conception étayée sur des statistiques et qui paraît bien n'avoir pas résisté aux critiques et aux documents très précis apportés par la psychopathologie. On en peut dire autant de toute la criminologie.

* * *

J'ose penser aussi que Renan s'est trompé lorsque, écrivant à vingt-cinq ans son *Avenir de la Science,* il estimait la psychologie de l'individu moins importante que celle de l'humanité. Boutade de spécialiste, trop absorbé dans ses recherches pour concevoir d'autre philosophie que celle de l'histoire. Or, que nous a donné cette psychologie du monde terrestre que devaient nous constituer philologie, histoire intellectuelle, érudition critique?... Présentement, les idées générales les plus claires et les plus fermes paraissent bien prendre naissance dans l'étude attentive des personnalités.



Avec la triple autorité d'une âme savante, méditative et parfaitement noble, Taine nous enseigna que l'homme, dans la genèse de ses actes, est habituellement déterminé par des conditions indépendantes de lui-même. Le génie, comme l'état mental le plus élémentaire, lui semblait être le résultat de la race, du milieu, du moment. Il créait là une doctrine superbement retentissante et qui marque encore bien des

esprits de ce temps. Pour caractériser la chaîne des pensées ou le train des actions d'un homme, constamment nous disons : « Parbleu ! c'est un Méridional. — Toutes les mêmes, ces femmes de théâtre ! — Voilà qui n'était possible qu'à un Anglais ! — Est-ce assez protestant, cette façon d'agir ?... »

Dans les estimations de cette sorte, je vois bien une part de vrai, mais je la vois petite : il s'agit seulement de personnalité acquise.

***

Il faut toujours en revenir à la première phrase des *Caractères* de Théophraste, la meilleure, à mon sens, de tout l'ouvrage : « J'ai admiré souvent et j'avoue que je ne « puis encore comprendre, quelque sérieuse « réflexion que je fasse, pourquoi, toute la « Grèce étant placée sous un même ciel et les « Grecs nourris et élevés de la même manière, « il se trouve néanmoins si peu de ressem- « blance dans leurs mœurs. » C'est la réflexion d'un sage.

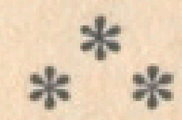
***

Mettons à part ce qui n'est que surface : costumes, attitudes, coutumes, obligations, mœurs professionnelles, habitudes où, par exemple, les Juifs furent contraints par la

vie en ghetto : le moi profond, les vertus et les défaillances, l'âme même demeurent.

***

La société d'à présent diffère de celle du XVIIe siècle par les progrès énormes de l'industrie, une prédominance plus marquée du pouvoir de l'argent acquis, par l'avènement au pouvoir de la bourgeoisie et du peuple ; l'automobile a remplacé le carrosse et le coche. Les âmes sont pareilles. Maintenant, comme sous le Grand Roi, sous Charles le Chauve ou sous Denys, tyran de Syracuse, les humains ont un esprit fait de plus ou moins de mémoire, d'imagination, de jugement ; et, beaucoup plus encore que par leur entendement, leurs actions sont commandées, comme elles le furent toujours par tous pays et dans tous les milieux, par les cinq dispositions affectives qu'ils apportent en venant au monde.



L'homme naît bon, disait Jean-Jacques, et il n'est corrompu que par la vie en société. Il aurait tout aussi bien pu proclamer le contraire. On a fait des révolutions avec

cette sottise, qui trouve encore, çà et là, crédit. Après ce que nous avons appris de la personne innée, est-il donc besoin d'expliquer que l'homme ne naît pas bon, qu'il ne naît pas méchant. Certains hommes naissent pervers et certains autres généreux, celui-ci paresseux et cet autre vaillant. Il faudrait vraiment en finir avec ces aphorismes qui ne reposent sur aucune observation attentive et qui embrassent l'humanité entière dans un même jugement orgueilleux et faux.

*
* *

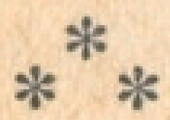
A lire certains écrivains, on croirait qu'il faut séparer de l'espèce humaine l'espèce féminine. Réclame-t-elle le droit de vote, on fait le procès de la femme. On la proclame extrêmement différente de l'homme, et de beaucoup inférieure. Prenez la peine d'étudier comparativement, chez l'un et l'autre sexe, les trois aptitudes de l'esprit, les cinq dispositions de l'âme, et vous verrez que la dissemblance est bien moindre qu'on ne le dit, pour ce qui est de l'essentiel, à savoir de la personnalité innée.

Il n'y a pas, à proprement parler, de psychologie de la femme ; mais chaque femme, comme chaque homme, a sa psychologie.

* * *

La connaissance des dispositions affectives-actives constituant la personnalité innée permet de prévoir, avec une certaine précision, comment telle âme se comportera dans telle circonstance. Pour peu que Dieu lui prête vie, nous avons le droit de prédire un heureux avenir à un enfant qui manifeste, de manière éclatante, une certaine hyperactivité, une émotivité vive, une avidité suffisante, une grande bonté et un désir de plaire tempéré.

L'*Imprévisible* théorique des métaphysiciens perd beaucoup de son absolu. Et, de même, l'opposition classique du *Nécessaire* et du *Contingent*. Notre doctrine ne résout pas le problème de la liberté, mais elle aide singulièrement à en préciser les données.



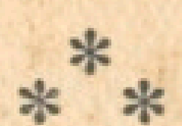
Logiquement, le traitement moral devrait proprement convenir aux psychoses sans lésions anatomiques, aux maladies de l'âme et aux troubles du caractère qui n'en sont qu'une réduction. En fait, cette cure verbale se révèle médiocrement efficace, oscillant entre ce Charybde : s'adresser à

l'esprit pour soulager un mal d'ordre affectif, et ce Scylla : toucher l'émoi par l'émoi, mais ne valoir que ce que vaut un petit émoi passager.

* * *

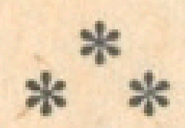
Chose singulière, la thérapeutique proprement médicale, l'emploi des drogues du Codex est d'une utilité beaucoup plus manifeste. Nous n'avons que petite prise sur la dépression mentale ; nous en possédons un peu plus sur les états d'excitation ; nous agissons assez sûrement sur l'hyperémotivité, sur l'angoisse, états mixtes, psychonerveux. Il nous arrive d'abattre une bouffée de mythomanie que souffle et gonfle un état hypomaniaque. Pour le moment, nous concevons malaisément un traitement actif de la malignité perverse ou de l'hyperavidité.

La thérapeutique humaine de l'âme est, tout au moins pour le moment, foncièrement modeste.



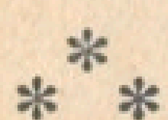
Rien de moins orgueilleux, non plus, que notre conception de notre pauvre humanité. Longtemps le roi de la création consentit à se tenir pour irresponsable de ses dons de l'esprit, mais pour pleinement responsable

de ses tendances affectives, de ses paresses, de ses excès de sensibilité, de ses méchancetés, de ses fourberies, de ses rapacités. Nous apportons la preuve que ce sont là dispositions congénitales et que nous ne les avons pu choisir au sein de notre mère.



Et nous croyons qu'il faut conventionnellement appeler responsables les pervers, récidivistes, inadaptables, et que nul état social ne pourrait tolérer.

Le dogme du péché originel a indigné nombre d'esprits. On en vient à se demander si tout péché n'est pas originel, quand on voit les pires bandits se révéler invariablement comme des pervers de naissance.



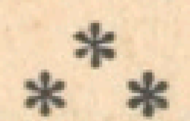
Et Renan s'est fait le disciple de la pensée hégélienne, parlant d'organiser l'humanité, puis d'organiser Dieu (1). Comme une voisine de table lui demandait, un soir : « Enfin, M. Renan dites-nous si Dieu

(1) Lire à ce propos la brillante page d'histoire philosophique écrite par M. Jacques Chevalier au chapitre premier de son ouvrage sur *Bergson* (Plon, édit.). Lire aussi trois remarquables articles que M. Paul Souday consacrait à Taine dans son feuilleton du *Temps*, au cours du mois d'août 1928.

existe?... », il répondit, se jouant, disant pourtant le fond de sa pensée : « Pas encore, madame, mais cela viendra quelque jour... » C'est qu'il croyait « au progrès indéfini de l'esprit humain qu'enregistre l'histoire et dont le succès final sera le complet avènement de Dieu ».

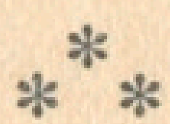


Ce progrès indéfini de l'esprit humain, j'avoue ne pas le discerner très clairement. Je vois bien le trésor sans cesse et magnifiquement accru du savoir, maintenant si vaste qu'aucun homme, bientôt, n'en pourra plus avoir la notion d'ensemble. Mais où voit-on l'esprit de l'homme plus puissant que jadis?... Qui se vanterait d'égaler les poèmes d'Homère? Quel géomètre d'à présent va passer en invention Euclide ou Archimède? A-t-on vu surpasser la splendeur pure des marbres grecs? Nos philosophes ont-ils un génie plus profond que ceux du Lycée, du Portique ou de l'Académie? Connaissez-vous un auteur dramatique à comparer au vieil Eschyle?...



Voilà pour l'intellect. Quant au moral,

estimez-vous, vraiment, que nous soyons plus sages et meilleurs?... Les coutumes, les mœurs, assurément, se modifient et se policent. Des civilisations s'édifient et s'écroulent. On croit, pendant un temps, l'humanité meilleure ; on dit qu'elle mérite, enfin, d'être appelée humaine. Vient la guerre de 1914, et que dites-vous du progrès? La science, la noble science n'a plus qu'à s'employer à mieux conduire les massacres, à se faire servante de la douleur et de la mort.



Et pour s'efforcer d'éviter le retour de la guerre, il faut, nous en sommes témoins, que les nations du monde se garrottent, se passent réciproquement menottes et poucettes, afin que leur main droite ne puisse pas trop aisément aller rejoindre leur épée. En dépit de l'horreur des immenses saignées et de l'épuisement consécutif, comme renaissent rapidement l'hyperactivité qui ne sait où mettre sa force, les ruses de l'orgueil blessé, l'avidité vindicative ! (1).

(1) Maladies collectives et psychoses de peuples? Bien plutôt dangereuses tendances affectives de quelques conducteurs de peuples, communiquant leur passion revendicante aux masses suggestibles Ici encore la psychologie individuelle demeure au premier plan.

*
* *

Et certes, le bien-être augmente et se répand. Nos demeures, jadis enfumées et obscures, resplendissent de belle lumière dans une chaleur répandue. On va très vite sur les routes, on vole dans les airs, on plonge sous les mers. On ne meurt presque plus de faim dans notre Europe occidentale ou l'Europe centrale. Un homme cultivé peut prendre plaisir à causer avec un ouvrier de la ville ou le petit cultivateur, dont les idées sont claires et le verbe précis. La peste, le choléra, la fièvre jaune, le typhus exanthématique, la diphtérie sont reconnus dans leurs symptômes et compris dans leur cause : on les évite en temps normal. On est en droit de concevoir la victoire prochaine sur le tréponème pâle et le bacille tuberculeux. L'homme vit un peu plus longtemps et sait demeurer jeune un peu plus avant dans la vie.

Mais les méfaits ne se font pas plus rares. Où voyez-vous que diminue le nombre des vrais malheureux, déprimés constitutionnels inaptes au travail, obsédés, mélancoliques, anxieux?... Car ce n'est pas, comme on le croit communément, la pauvreté qui rend la vie intolérable.

* * *

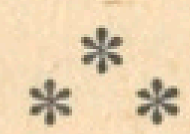
Rien n'est plus loin, je pense, de l'âme toute en critique fine et profonde d'un Renan que l'âme enthousiaste et chimérique d'un Jules Guesde. L'un et l'autre, pourtant, disciples pénétrés de l'école allemande, crurent très fermement au perpétuel devenir. Beaucoup plus pressé, seulement, d'en finir avec les laideurs de ce temps, le député socialiste voyait infiniment plus rapide et plus proche l'avènement prodigieux. J'ai lu que le 24 juin 1896, à la tribune de la Chambre, il s'était écrié : « L'homme est en train de devenir dieu !... » Et c'est un mot à retenir.



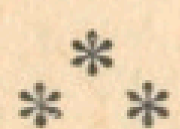
Il signifie évidemment que va s'ouvrir une ère où les pauvres d'esprit seront devenus transcendants, où les peureux vivront dans l'héroïsme, où les pervers se feront tendres au prochain, où les menteurs enseigneront pour tout de bon la vérité, où l'on ne verra plus jamais un homme né clairvoyant, infatigable, médiocrement émotif, médiocrement bon, puissamment avide et rusé, l'emporter sur un pauvre d'esprit, déprimé, sans

aucun souci de conquête, hyperémotif, débonnaire et parfaitement incapable de dissimuler sa pensée.

Une telle méconnaissance des constitutions affectives et de leur permanence, voilà sur quoi se fonde le plus honnête espoir des révolutions.

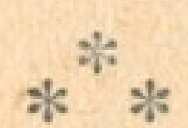


Faut-il donc en finir avec ce rêve magnifique de l'homme devenant irrésistiblement meilleur et se haussant, d'un effort continu, jusqu'aux approches du divin?... On ne changera pas les âmes ; on ne nivellera pas les très inégales personnalités innées qui, bien certainement, au cours des âges, furent les mêmes et réparties de la même façon, l'avidité en tête.

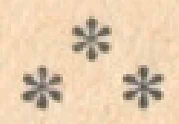


L'évolution vers le parfait, si elle était possible, elle se serait accomplie. Proprement intellectuel, le miracle grec n'y est point parvenu : il n'a donné que des esprits sublimes. Plus affectif et plus humain, plus près du moi fondamental, le Christianisme n'y est pas parvenu plus manifestement. Il a fait des miracles, mais il n'a pas fait celui-

là. Nos mœurs sont plus décentes, mais les cœurs sont-ils vraiment meilleurs qu'il y a deux mille ans?...



Les personnalités innées demeureront. Dans le domaine des personnalités acquises, les coutumes, les mœurs, variables d'un temps à l'autre, de pays à pays, évolueront sans doute, avec des oscillations, vers un certain idéal d'harmonie. Non point par un accroissement de la bonté universelle, mais parce que la revendication des moins heureux se faisant plus puissamment entendre, parce que, les deux forces nécessaires et opposées devenant à peu près égales, il est probable qu'une honnête entente, une concorde utilitaire, née du principe de solidarité, s'imposera. L'esclavage a bien disparu, peu s'en faut. L'homme ne sera pas meilleur, mais la vie sera, peut-être, moins mauvaise.



De tout ce que nous venons d'envisager en ce petit ouvrage, quelle leçon de modestie !

Sans doute, l'homme est grand qui, parmi

tant d'embûches, a fini par se faire le sort que nous voyons. Il a conquis la terre, tiré parti des trois règnes de la nature. Il a su mesurer les espaces du ciel, préciser la composition chimique des étoiles ; il a surpris l'atome et ses tourbillons. Il a pu discerner les ennemis microscopiques qui s'installent en colonies dans ses tissus et, pour en vivre, les détruisent ; il commence à savoir comme il va pouvoir s'en défendre. Il a médité puissamment sur les causes et sur les fins, sur l'univers et sur lui-même. Il a paré sa vie de toutes les puissances, de toutes les élégances, de toutes les caresses de l'art. Il a tout amélioré, si ce n'est sa propre âme.

***

Comme nous voilà loin des superbes leçons idéalistes-panthéistes de l'école allemande au début du siècle dernier, quand on voyait un Fichte, un Schelling, un Hégel et Schopenhauer même dresser à l'homme des autels et faire de l'esprit ou de la volonté les véritables créateurs du monde.

Un dieu?... Pauvre roseau pensant, encore plus roseau qu'on n'aurait pu le croire !



TABLE DES MATIERES

Dédicade I

PREMIÈRE PARTIE

INITIATION 1

Leur asile 1

Précisions 10

DEUXIÈME PARTIE.

ACCIDENTS 29

La paralysie générale 29

La neurasthénie 35

La confusion mentale 37

Les toxicomanies 39

L'épilepsie 41

La débilité mentale. L'idiotie 45

La démence sénile et les démences organiques 49

La démence précoce 55

La démence paranoïde 62

TROISIÈME PARTIE.

DESTINÉES 67

Psychoses constitutionnelles 80

La paranoia 81

La cyclothymie 94

La psychose perverse 111

La psychose émotive 121

La psychose mythomaniaque et l'hystérie. 132

QUATRIÈME PARTIE.

A LA RECHERCHE DES FACULTÉS DE L'AME 146

Du pathologique au normal............. 146
La méthode........................... 153
Les résultats.......................... 163
Valeur pratique de la méthode......... 170
Et comprendrons-nous le génie?........ 183

CINQUIÈME PARTIE.

LE PROBLÈME MORAL.................. 205

Vouloir, Pouvoir...................... 205
Que ferons-nous de la morale?......... 225
Où sommes-nous ?...................... 244

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.)
84758 - 11 - 1928



12 fr.

